
HISTOIRE D'AMOUR

A la mémoire de **Mary Corish**,
servante.

I

Oh! voyez-vous, Mam, fit Mary Fleming avec son animation volubile, en jetant ses provisions sur la table du hall, il faut que nous changions de marchand de ~~légumes~~. Un shilling, ce mauvais chou-fleur! Ce MacVeagh nous exploite.

— Vous le trouvez cher, Mary? dit Mrs. Kennedy d'une voix lasse.

— Cher? reprit Mary avec une véhémence croissante. Dites ~~que~~ c'est un voleur. Mais regardez-moi donc ça! C'est gros comme le poing. Et le bacon, un et six la livre. C'est une honte.

— Vraiment, Mary? répondit la même voix morne.

Alors Mary fit explosion.

— Oh! si c'est égal à la maîtresse, ça m'est encore plus ~~gal~~, à moi. Et puis, je vois bien que je vous assomme, Mrs. Kennedy, que vous ne m'écoutez pas. Je vois bien que la maîtresse ne m'aime plus. Et moi, je ne puis pas rester à servir une maison où le monde n'a point d'amitié pour moi. Je aurai m'en aller, Mam. Si je suis de trop ici, Mam, je n'attendrai pas de me le faire dire.

Et râflant violemment son panier, elle disparut dans sa cuisine.

— Mon Dieu! pensa Mrs. Kennedy excédée, que cette fille est pénible!

Tout chez la pauvre femme, le masque tiré, les taches de rousseur ressortant sur la peau anormalement pâle, le buste rejeté en arrière pour équilibrer le ventre tendu, tous ces signes accusaient les fatigues d'une grossesse bientôt proche du terme. On était au plus creux de l'insurrection irlandaise. Des deux côtés, la lutte devenait atroce. Cette nuit encore, elle venait de le lire dans *l'Independent* qu'elle avait en main, Breen et Tracy, surpris chez les Carolan qui leur donnaient asile, avaient tué à bout portant les deux officiers de la patrouille et pris le large; et la patrouille, ivre de vengeance, avait, devant sa femme, empoigné Carolan et l'avait collé au mur, à son propre mur... Quand serait-ce le tour de Bob Kennedy, le chef de la brigade dublinoise, le plus redouté des rebelles, le plus haï, le plus traqué? Elle ne l'avait pas vu depuis des semaines. Quand le lui rapporterait-on, sanglant et muet, dans ce hall où Mary tempêtait pour un chou-fleur trop cher? Vraiment, la pauvre femme avait d'autres soucis en tête! Et en même temps, avec sa méchante humeur et son extravagance, cette Mary, dans une telle traverse, était si courageuse, si dévouée, si sûre, — inappréciable, — qu'il fallait lui passer bien des choses...

Kathleen Kennedy s'en fut à la cuisine tâcher de raccommoder la robe à Julienne. Mais, dignement, l'outragée gardait ses avantages derrière un silence supérieur. C'était, avec une touche de vulgarité qui peut-être tenait uniquement à son exubérance, une très jolie fille d'à peu près vingt-cinq ans, brune aux yeux noirs, bien prise dans sa taille moyenne : un teint de pastel, délicat, pur, éclatant, une chair de fleur, presque trop belle pour être saine, hélas! comme en ont tant de filles en Irlande; et la profondeur caressante dans le regard, par instants dans la voix un accident rauque et d'ailleurs non sans charme, mais trahissant une laryngite chronique, n'étaient pas pour démentir la suspicion : douceur suprême de la beauté menacée! Mais son trait essentiel, c'était une énergie quasi explosive, quelque chose d'ardent, de frémissant et de vivace, d'enthousiaste et de violent. Venue tout droit de son comté et n'ayant jamais fait d'autre place, elle parlait d'une façon archaïque et familière ; et ce que, avec elle, les maîtres perdaient en style, ils le regagnaient, et au delà, en dévouement poussé jusqu'à la jalouse, l'indiscrétion, l'accaparement. De

es de buste is ces roche daise, e, elle main, aient de la ceance, ilé au Bob té des pas vu plantant-fleur soucis et son ait si qu'il ccom- gardait une à son ans : un fleur, ant de regard, rs non étaient beauté quasi ivace, nté et façon s per- ment. De crainte de ne les aimer pas assez, elle leur mettait la main dessus. Qu'elle fût une impulsive, à l'occasion une téméraire, une imprudente, point de doute; il n'y avait qu'à la voir piaffer, incapable de tenir en place. En vain, elle voulait bouder; c'était au delà de ses moyens. Et quand Mrs. Kennedy fit allusion au drame de la nuit, elle n'y tint plus.

— Oui, fit-elle, allumée, on en parlait chez la bouchère. Ah! les braves garçons! Avec des hommes comme ça, la vieille Irlande n'est pas morte...

— Pauvre Mrs. Carolan, gémit Kathleen Kennedy. Et eux-mêmes, pauvres jeunes gens, qu'ont-ils gagné cette nuit, qu'un répit de quelques semaines, quelques jours peut-être? La ville est inondée de troupes, de gendarmerie, de police...

— Justement... fit Mary, très excitée. Elle eut une moue en cul de poule, baissa la voix, prit un air de mystère, et, posant la main sans façon sur le bras de la dolente femme: Justement, reprit-elle, je voulais le dire à la maîtresse, mais j'avais gardé ça pour la bonne bouche. Savez-vous qui j'ai trouvé sur le trottoir en m'en revenant, Mam? vous ne deviriez jamais... Harte.

— Harte? Quel Harte? Il y a un Harte sergent-détective de la Sûreté...

— Johnny Harte. C'est lui.

— Ah! misère de nous! C'est le plus dangereux de la bande. Il est de chez nous, Mary, il est Irlandais, il connaît tout le monde ici. Dire que ces bandits d'opresseurs, quand ils étaient au bout de leur latin, il a fallu qu'ils trouvent chez nous plus bandit qu'eux pour les aider! J'ai peur, Mary. Ce Harte est là pour le maître.

— Pour ça, ç'a tout de suite été mon idée, Mam.

— Mais êtes-vous sûre que c'est lui?

— Sûre, Mam? Mais je ne connais que lui. C'est un pays à moi, même un ancien amoureux, tant qu'il est resté au village. Et tenez, bien mieux que ça: je l'avais vu en allant, — je ne sais pas si lui m'avait vue. Ils étaient deux, lui et un grand roux sec, à mâchoire d'Anglais, qui arpentaient l'asphalte en causant d'un air d'indifférence, et qui puaien la rousse à dix pas, avec leurs casquettes plates, leurs figures de faux témoins et leurs grands pieds bêtes. A mon retour, allez! il ne m'a pas manquée: il m'a jeté au passage, à demi-voix et détourné.

nant les yeux : « Eh bien, quoi, Molly, on ne dit plus bonjour aux amis ? » Ainsi vous voyez...

— Et vous, alors, Mary ?

— J'étais furieuse, vous pensez ! Je me disais : dans le quartier on va me croire de leurs connaissances. J'ai riposté de mon haut : « Les gens de chez moi ne causent pas aux bourriques. »

— Imprudente ! Ils peuvent tout, ces gredins-là, à l'heure qu'il est. S'il avait voulu, ma pauvre fille, vous couchiez ce soir à Mountjoy.

— Ah ! ouatt ! Il ne tenait pas à se faire connaître, lui non plus. Il ne m'a rien dit. Il a souri, simplement, et j'ai filé. Et puis, je m'en fiche de leur prison. Je veux bien aller y faire un tour, si ça leur chante.

— Et moi, sans vous, Mary, que deviendrai-je ? Et le maître ?

Mary rayonnait.

— Vous allez, vous allez, Mary... Vous êtes si brusque, si impétueuse ! Savez-vous ce que je pense ?

Et Mrs. Kennedy s'arrêta pour y rêver.

— Dites, Mam, fit la servante avidement.

— Ce mouchard de Harte, qui vous tourne autour évidemment pour nous espionner, vous l'avez rembarré d'importance...

— Pour sûr.

— Eh bien ! je me demande s'il n'aurait pas été plus politique, pour vous-même, et plus malin aussi, pour nous tous, de le laisser venir et de lui tirer les vers du nez. Un espion est moins dangereux, si l'on garde un pied chez lui...

— Compris, Mam, compris, répétait Mary, exultante d'enthousiasme, sa pensée bondissante déjà enfuie dans l'avenir, partie sur l'aile de l'aventure. Comptez sur moi, Mam : on laura, le grand Harte !

II

... Les deux hommes faisaient leur petite promenade matinale. Ils venaient de Portobello, descendaient la grande rue de Rathmines, tournaient à la maison de ville vers Ranelagh, remontaient vers le pont de Charlemont, et, longeant les rives tranquilles du canal, se retrouvaient, le cercle fermé, à Portobello. Une bruine légère enveloppait de gris toute chose.

Ils marchaient bien à l'aise sur leurs immenses semelles, d'une allure oisive et insoucieuse, sans que rien d'eux trahit l'attention cependant en arrêt, presque inconsciente à force d'habitude. Peut-être étaient-ils d'un peu trop haute taille pour n'attirer pas le soupçon; peut-être un peu trop corrects, et le pli du pantalon trop net, pour un bon fainéant irlandais : autrement, la contrefaçon était parfaite. Et ils causaient paisiblement, se taquinant avec un acide humour. Ils avaient tous deux le même désir de bien faire et de se distinguer, mais une émulation aussi les animait qui venait de causes diverses, lointaines, et où l'on discernait jusqu'à la rivalité de race. Harry Simpson était à Dublin depuis les premiers coups de feu, il y avait dix mois; quand, devant l'échec des agents anglais, ceux d'origine irlandaise avaient été envoyés en renfort spécial par Scotland Yard, à raison de leur connaissance des lieux et des gens, son amour-propre avait été piqué au vif. Il n'aimait point Harte, et le harcelait de plaisanteries barbelées, qu'il arrêtait tout juste à la limite où elles auraient pris un air de provocation. L'autre entendait à merveille, mais jouait le jeu et sans se fâcher, semblait-il, ripostait sur le même ton goguenard.

— Voyez-vous, Johnny, disait Simpson, quand vous êtes arrivés, vous autres les malins de par ici, je pensais que vous alliez nous montrer comment nous y prendre, à nous têtes carrées d'Anglais. Mais les damnés Shiners vous glissent tout pareil entre les doigts...

— Donnez-nous le temps de respirer, Simpson.

— Hé! mon cher, il y a dix mille livres sur la tête de Kennedy. Pendant que vous respirez, d'autres courrent après. Est-ce aujourd'hui que nous les gagnons?

— Un coup d'éclat par vingt-quatre heures, alors?

— Oh! j'aurais tort de m'y attendre. Je l'ai bien compris vant-hier, quand vous avez voulu attraper cette fille. Vous aviez pourtant assez préparé votre amorce! Mais quelle luronnel! Et tenez, la voilà.

— Je l'avais vue, souffla Harte.

Mary s'avancait vers eux, le menton provocant, ses beaux yeux raidement plantés au loin, forçant naïvement l'arrogance jusqu'au comique. Elle aussi savait son métier, et que c'est le dédain qui aguiche les hommes.

— Toujours de mauvais poil, alors, Molly ? lui fit Harte au passage.

— Je ne vous connais pas, vous, répliqua-t-elle, ravie, et aussi brutalement qu'il était en elle. Il n'y a donc pas moyen de laisser une honnête fille passer son chemin ?

— Mais que vous ai-je fait, Molly ? Qu'avez-vous pour ne pas ?...

— J'ai, riposta Mary, de plus en plus violente, que je ne veux pas qu'on me voie dans la rue causer avec des gens de la rousse, entendez-vous ?

— Il y a eu un temps, Molly...

— Possible. Pour le moment je ne vous demande qu'une chose, Mr. Harte : c'est de me laisser tranquille.

Et elle s'en fut noblement, plus hautaine que jamais et plus belle, les yeux brillants d'amusement, de malice et de triomphe.

— Nouveau succès, railla Simpson, entre deux tons. Nous progressons.

— Mais ce n'est déjà pas si mal, dit l'autre.

— Comment ça ?

— Elle m'a parlé. Elle m'a reconnu, appelé par mon nom. Et elle a dit seulement, — attention ! — qu'elle ne veut pas qu'on la voie avec nous.

— Vous êtes content de peu, mon cher. Enfin, c'est une belle fille, sans aucun doute, et je comprends...

— Oh ! s'il vous plaît, Simpson, fit l'autre sèchement, vous n'avez rien du tout à comprendre. Mêlez-vous de ce qui vous regarde.

Et tout à coup, d'un autre ton :

— Sommes-nous bêtes de nous chamailler ! Attention, Harry, voilà de plus gros poisson. Le petit là-bas, vous le voyez ? seul, le long des grilles, avec son journal. C'est Bob Kennedy.

— Ho ! fit Simpson ; et d'un geste instinctif, il plongeait la main dans sa poche.

Mais Harte, impérieusement :

— Voulez-vous me laisser votre outil tranquille, triple idiot ! Vous allez nous faire tuer. Regardez-le seulement pour le reconnaître.

Quant à lui, son regard errait déjà nonchalamment ailleurs.

Bob Kennedy venait à eux d'un pas de promenade. C'était un homme jeune, de taille tout juste moyenne, en *trench-coat* serré à la taille par la ceinture, et petit chapeau de feutre qui dégouttait, plutôt mince, avec un visage de prêtre, osseux et glabre, et des yeux bleus d'une fixité pesante. Il avait suivi, impassible, le geste de Harry Simpson; il jeta aux deux limiers, en passant, un imperceptible sourire et s'en alla du même pas tranquille, sans même tourner la tête.

Simpson jurait, fouetté à vif par le mépris.

— Mais pourquoi, au nom du diable, grondait-il, le laisser partir, ce sale bougre d'assassin ? Il n'y avait qu'à étendre la main et... Je me plaindrai au surintendant !

— Plaignez-vous, fit Harte agacé, mais en attendant, ne faites pas tant de boucan. On vous remarque. Vous gâtez nos chances.

La querelle reprit à la caserne de Portobello, dans le bureau du chef.

— On le tenait, monsieur, il n'y avait qu'à le prendre, crâna Simpson. Et au premier geste suspect, tirer dessus.

— Et vous, Simpson, fit l'Irlandais, vous croyez ce gaillard-là assez simple pour avoir une arme sur lui ?

— Mais s'il n'en a pas, alors...

— Alors nous l'arrêtions ; et la seconde d'après, nous étions démolis par trois ou quatre passants qui par hasard se trouvaient en avoir, eux, des armes, par quelque innocente jeune fille qui tirait un pistolet de son sac à main...

— Avec ça !

— Je suis fâché d'avoir à vous le dire ici, Simpson, mais ce pays-ci, vous n'y entendez rien. Vous vous croyez toujours à Londres, avec une foule derrière vous en humeur de vous prêter main-forte. Ici, elle est d'humeur à vous écharper, voilà la différence. Et croyez-en ma parole, un Kennedy ne voyage pas sans gardes du corps.

— Des histoires ! Mais quand on manque de cran...

— Oh ! Simpson, fit Harte, avec la violence du Celte, vous allez retirer cela, ou bien alors quittez votre veste et venez faire un tour dehors avec moi !

Le surintendant s'interposa. Ses deux meilleurs agents, se battre ! Il ne voulait pas de ça. Se chamailler pour le bien du service, chercher à se passer l'un l'autre, rien de mieux ! Mais

en venir aux coups, non ! Cela laisse des traces de mésentente ou de rancune. Il les raisonna.

— Soit, monsieur, dit Harte avec effort. Je ferai cela pour vous. Que Simpson se fasse tuer bêtement, s'il lui plaît, je n'y vois pas d'inconvénient, — pourvu qu'à l'avenir, il tienne sa langue. Pour moi, je prétends : 1^o ne pas être tué ; 2^o pincer mon homme ; 3^o toucher la prime. Et le premier article est condition des deux autres.

— Vous avez raison, Harte, dit l'officier en riant. Et prenant dans les siennes les mains des deux hommes qui mangréaient encore, il les rapatria.

Harte s'obstinait.

Ce Kennedy, par amour-propre de policier, par cupidité paysanne aussi, il voulait l'avoir, et il l'aurait. Il sentait qu'il tenait la voie : le seul moyen de percer cette garde si bien fermée, c'était de gagner quelqu'un dans l'entourage immédiat de l'homme. Il lui fallait Mary ; et, loin de le décourager, les farouches dérobades de son gibier ne faisaient que fouetter son orgueil, aviver en lui l'instinct chasseur. Oui, là était la voie. Et un soir, il en eut la preuve, ou crut l'avoir.

Il était tard. Il rentrait à Portobello, seul. Il faisait un de ces brouillards jaunes, amarré sur la ville par les poussières de charbon supérieures, et où l'on ne voit rien à deux pas. Au coin du pont, il se trouva nez à nez avec Mary. Point d'hésitation : sa pensée était trop pleine d'elle pour qu'il n'eût pas de long-temps calculé comment saisir sa chance : il lui mit la main sur le bras, délibérément.

— Vous, Mary, souffla-t-il.

Elle s'était dégagée d'une secousse, et durement :

— Qu'est-ce que vous me voulez encore, vous ? fit-elle.

— Deux mots seulement, Mary...

Il cherchait à l'entraîner sur le quai désert ; mais elle résistait :

— Je n'ai rien à vous dire...

— Mais moi, j'ai à vous dire...

— Quoi ?

— Des choses...

Elle le sentait ferré et, par tactique, adroitement, lui filait de la ligne.

— Laissez-moi m'en aller, dit-elle fermement.

Il eut une inspiration : il la connaissait.

— Est-ce que je vous ferais peur, Mary ?

— Peur ? fit-elle avec un sursaut de vaillance et d'orgueil.

Mary Fleming, peur de Johnny Harte !

Et, secrètement ravie, elle sauta sur cette raison de se rendre, qu'elle cherchait en vain jusqu'ici.

— C'est bon, dit-elle : où est-ce ?

Il tremblait d'anxiété et de désir :

— Le long du canal, sous le viaduc, voulez-vous ?

— Ça va. Quand ?

— Vous devez avoir le mercredi soir ?

— Bien sûr.

— Disons-nous mercredi neuf heures ?

— Entendu. J'y seraï.

Elle courut en triomphe conter la chose à sa maîtresse, mimant la scène avec mille détails et de grands gestes, des éclats de voix, des rires. Quant à lui, plein d'une joie muette, il rentrait au quartier en sifflant joyeusement un *reel* de son comté.

III

Elle vint. Lui aussi. Mais, après réflexion, armé. Il savait qu'il jouait gros jeu. Qu'est-ce qui l'attendait là-bas ? mystère. Et il ne pouvait prévenir personne. Mais le goût du risque était ce qui manquait le moins à Johnny Harte.

Les débuts manquèrent d'huile.

— Qu'est-ce qu'il y a ? dit-elle, raide.

Mais Johnny Harte, et elle le savait bien, ne voulait pas se fâcher.

— Il y a tout et il n'y a rien, fit-il avec un peu d'embarras. Il y a, par exemple, que vous êtes une payse, Mary, et que je ne vois pas, pour une fois que la chance nous rapproche, pourquoi nous nous tournerions le dos.

— Ah ! dit-elle irritée, vous ne le voyez pas ? Eh bien ! je le vois pour deux, moi. C'est que vous êtes d'un côté, mon garçon, le mauvais, et que je suis de l'autre.

— Ces choses-là passeront, Mary. Dans un an n'en parlera plus. Et dès maintenant valent-elles que deux vieux amis comme nous, Mary, peut-être davantage... ?

— En vérité ! fit-elle, haussant le ton, envahie d'un vrai courroux. Et cependant, n'est-ce pas ? nous, filles d'Irlande, nous n'aurions que sourires pour les traîtres qui envoient les nôtres au bagne ou à la corde ?

— Vous autres Shiners, vous nous faites plus noirs que nous ne sommes, je vous assure...

Il n'avait pas bronché sous l'outrage, et parlait avec une douceur humble. Décidément, il était dit que ce soir Johnny se laisserait piétiner sans regimber. Mary sentit sa force, et s'en réjouit.

— Que voulez-vous dire ? chuchota-t-elle. Serait-ce tout de même que vous auriez une âme... ?

— Je suis toujours bon catholique, Mary.

— ... et alors que... que... vous travaillerez avec nous, Johnny ?

Harte nota « Johnny », et sourit. Mais un couple d'amoureux s'approchait, cherchant l'abri du pont, et, avec la simplicité irlandaise, debout, serrés l'un contre l'autre pour murmurer des choses vieilles comme le monde, ils s'établissaient contre la culée. Le sergent, avec décision, profita de l'incident.

— Venez, Mary, dit-il, on ne peut pas causer tranquilles ici.

Et il l'entraîna sur la berge. Ils allairent à côté l'un de l'autre à présent, parlant à voix basse dans les demi-ténèbres, et Harte à son tour, sûr qu'elle ne le planterait plus là sans crier gare, s'établissait dans l'entretien :

— Non, Mary, disait-il, je suis trop honnête garçon pour vouloir vous en faire accroire. Je ne peux pas faire... ce que vous dites. N'y comptez point. Je ne passerai pas aux vôtres.

— Qui sont les vôtres autant que les miens, gronda-t-elle. En vérité, n'avez-vous point de honte à faire cette besogne ?

— J'en aimerais autant une autre, allez, fit-il mélancoliquement. Mais au moins si, au lieu de me bousculer comme vous faites, vous vouliez bien écouter mes raisons ! Si peu que vaille un pauvre gars comme moi, Mary, il peut avoir les siennes.

— Et lesquelles, grand Dieu ?

— Écoutez, Mary, il faut être juste, aussi. C'est très joli de se payer de belles théories, de grandes phrases, aux frais des

autres; ah! vous devez en entendre tous les jours, chez vos maîtres! Mais enfin qui sommes-nous? Qui suis-je? Un pauvre diable qui a besoin de gagner sa croûte. Vous vous souvenez, quand nous étions jeunes, à Killurin, et que, Dieu me pardonne! je vous faisais un brin de cour, quel va-nu-pieds j'étais, et vous-même, ma foi! guère plus argentée. Tous deux enfants de petits, petits fermiers, pourvus chacun d'une dizaine de frères et sœurs, vivant de patates et de thé, n'ayant devant nous ni pain ni travail d'assuré, qu'allions-nous devenir? Tandis que, une fois embauché dans le gouvernement, les choses ont changé... Aujourd'hui, je me vois quatre livres dix par semaine, droit à pension, ma prime d'entretien, et en plus de ça, j'ai toujours dans ma poche une demi-couronne, si ça me chante, pour emmener une brave fille comme vous au cinéma. Et avoir son déjeuner tous les matins, un bon habit sur le dos, quoiqu'on en prenne facilement l'habitude, Mary, ce n'est pas tout, ce n'est qu'un commencement. Je peux avancer, de sergent devenir inspecteur, surintendant, que sais-je? Moi, ce meurt-de-faim de Johnny Harte, si je ne suis pas un gentleman encore, je suis en passe d'en devenir un. Eh bien! je vous le demande maintenant, qui est-ce qui m'a fait ce que me voilà, sinon ces messieurs du gouvernement? Et vous me reprochez de servir qui me paye!

— Même contre votre pays?

— Oh! je sais, c'est ce que disent vos marchands de paroles. Pour ce que ça leur coûte! Mais eux, ces défenseurs du peuple, quand je crevais de misère, qu'est-ce qu'ils ont fait pour moi? Qu'ont-ils fait pour vous-même, Mary? Si demain je perdais mon boulot pour leurs beaux yeux, que sont-ils prêts à faire? Et alors moi, le gouvernement, les gens convenables qui m'ont tiré de la crotte, aujourd'hui qu'ils ont besoin de moi, je leur souhaiterais le bonsoir! Non, Mary, un vrai cœur irlandais a plus de mémoire. Puis, ne l'oubliez pas, j'ai prêté serment: n'importe quel prêtre peut vous le dire, « Dieu en vain tu ne jureras ». Et enfin, vous le savez bien au fond de vous-même, Mary, le roi est le roi.

— Le roi des Anglais, pas le nôtre.

— Avec ça! Comme si vous n'aviez pas, aussi bien que moi, toujours vu grands propriétaires, noblesse, gens de loi, tout ce qu'il y a de huppé chez nous, se tourner vers la cou-

ronné, en attendre places, distinctions, titres et, au-dessus de tout, l'honneur d'être présenté ! L'exemple ne vous suffit donc pas ? Comme si nous ne savions pas tous deux que, parmi vos rebelles, il n'y a pas un nom connu, pas une vieille famille, rien que des gens de peu, qui ne valent pas plus que vous ou moi, Mary, pluimifis sans le sou, ratés, déclassés, envieux, et qui haissent le gouvernement simplement parce qu'ils n'en sont pas.

— Ils y seront demain, Mr. Harte, gronda Mary, et alors malheur à ceux...

— Mais qu'ils y viennent donc, Mary, je ne demande pas mieux, moi : qu'est-ce que ça peut me faire ? Et du jour où ils sont les maîtres, s'ils me gardent ma place et mes droits, aussi vrai que mon nom est Johnny Harte, ils peuvent compter sur moi : je les servirai aussi fidèlement que j'aurai servi le Château.

— Seulement, en attendant, vous les traquez de toutes vos forces.

— Mais naturellement, Mary : ils sont des rebelles. Je ne sais pas trahir, moi. Je fais mon devoir, comme on m'a toujours enseigné qu'il fallait le faire. Et si j'agissais autrement, quelle confiance eux-mêmes, à supposer que plus tard ils l'emportent, pourraient-ils bien avoir en moi ?

Ici Mary, à la lueur d'un réverbère, lui jeta un regard soupçonneux. Mais non, jamais le sergent n'avait été plus sérieux. Il parlait dans la sincérité de son cœur candide.

— Personnellement, achevait-il d'un ton pensif et comme se parlant à lui-même, personnellement je n'ai rien contre ces gens-là. Que m'ont-ils fait, à moi ? Je souhaiterais seulement pouvoir parier qu'ils ne m'en veulent pas plus que je ne leur en veux.

— Ne pariez pas, Mr. Harte, dit-elle durement : vous perdriez.

— Vous voyez bien...

— Et ils ont raison.

— Vous le dites... Votre Mr. Kennedy, ses idées à part, j'sais bien que c'est un homme comme il faut, et même un gentil garçon. Il plaideait bien, il aidait le pauvre monde, il avait de l'avenir... Ça n'empêche rien, bien sûr ! Si demain je le trouve, pas d'erreur, je le pince. Il y a trop d'argent sur lui. Mais, à l'occasion, vous pouvez lui faire mes compliments,

Mary, et ils sont sincères. Je n'ai point contre lui d'animosité, vous entendez, pas l'ombre.

— Ça vous est plus facile qu'à lui, dit-elle amèrement.

— Pourquoi donc? fit-il avec une bonhomie charmante. Est-ce que je ne peux pas être tué aussi demain matin?

Elle le regarda, frappée, peut-être émue pour la première fois d'une vague lueur de sympathie, et s'en fut.

IV

Ils se revirent. Lui, avait rendu compte au **surintendant**, qu'il approuvait. Et du côté adverse, la sincérité même de Harte, habileté suprême, l'avait servi. Maintenant il commençait à inspirer confiance, — une certaine sorte de confiance. Qu'il ne mit pas de haine ou d'acharnement personnels dans son sale métier, c'était déjà quelque chose; Kennedy lui-même, consulté, en tombait d'accord. Un soldat esclave de sa consigne, un ouvrier esclave de son contrat, ce n'était plus exactement la pure canaille qu'on avait cru; c'était peut-être un égaré, une dupe, une victime autant qu'un coupable, et que, dès lors, on pouvait espérer d'éclairer, qui sait? de convertir. Et en cas de succès, quelle recrue précieuse, placé où il l'était! Kennedy se rendait bien compte, que pour ramener l'hérétique, Mary Fleming était un **missionnaire** exceptionnellement aimable. Elle, Mary, allait, poussée par la passion politique, par la vanité féminine, — quel triomphe, si par hasard elle allait réussir! — et déjà, envers l'homme, par cet instinct de protection maternelle qu'elles ont toutes, et qui les mène vite plus loin qu'elles ne veulent. Bref, nul ne fit rien, au contraire, pour décourager son apostolat; et maintenant elle le fréquentait.

De son côté, Harte avançait tout doucement, avec une prudence extrême. Comme, en ville, il se savait compromettant, il lui proposa, — et qu'elle acceptât fut un de ces menus succès par où il gagnait du terrain pouce à pouce, — de prendre une Ford dont, à raison du service, il disposait à son gré et de s'en aller hors de Dublin, dans la campagne, à l'abri des rencontres fâcheuses. Ils prirent bien vite l'habitude de passer le mercredi et le dimanche après-midi, qu'elle avait libres, dans les coins déserts, à la Forêt de Pins, aux montagnes de Wicklow. Que Johnny pût rouler automobile, Mary en concevait pour lui une certaine

considération; assis sur un quartier de roche, au bord d'un torrent sauvage, ils causaient longuement sans plus d'aigreur; au soir tombant, ils s'arrêtaient à prendre leur thé, avec du pain et du beurre, comme aux jours de leur jeunesse, dans quelque chaumière ignorée, puis ils redescendaient vers les lumières, avec entre eux le lien d'un secret, et elle lui disait bonsoir presque de bonne amitié.

D'ailleurs, après tout, il n'était pas si mauvais diable. On pouvait tout lui dire sans qu'il se fâchât, — signe peut-être qu'un jour il entendrait raison. Quand Mary se prenait à déblatérer contre les cognes et les tommies, contre le Château et le vice-roi, Harte, avec une patience étonnante, écoutait débonnairement; bien qu'il tendit à son but avec la ténacité inflexible d'un bâliveau qui tend au jour, il se bornait à lâcher, de temps à autre, une interjection mollement scandalisée. Alors Mary, s'applaudissant de son empire, se disait qu'en somme ce grand gars-là n'était pas si méchant.

Même, toute aversion disparue, elle commençait à s'apercevoir, ou à redécouvrir, qu'il n'était pas si vilain. Certes, elle retrouvait en lui cette haute taille, cet air de force agile qui l'avaient autrefois séduite; et aussi ce visage noir, anguleux et violent qu'ont les hommes de Waterford, ces cheveux et ces forts sourcils noirs, ces yeux noirs ardents et durs, ces creuses joues fraîches rasées, déjà bleues et bientôt noires, l'énergie de ces pommettes et de ces mâchoires saillantes. Mais aujourd'hui elle admirait, en plus, le miroitement de ses beaux souliers rouges artistement cirés à l'os, ses cols souples, achetés à Londres, et qui l'émerveillaient de leur coupe insolite, ses mains toujours fortes d'ancien laboureur, mais qui maintenant, exemptes de gros travaux, étaient devenues unies et claires. Et Mary, honteuse de ses doigts ravagés par la vaisselle et la lessive, ne quittait plus qu'à la dernière extrémité ses gants de filoselle. Ah! si Johnny Harte n'avait pas eu un si sale métier!

Lui, de son côté, dès qu'il pouvait, inclinait, d'instinct et sans réfléchir, la conversation vers le passé. Il le sentait, c'était là un terrain neutre, abrité, propice à des choses. Il ne savait pas se définir exactement lesquelles, mais son intuition n'en était que plus sûre. Qu'étaient devenus ses frères et sœurs? Annie mariée? Et à qui donc? Joe religieuse? Vraiment? Tommy parti en Amérique? Bridget morte? Quel dommage!

une si bonne fille ! Et le pauvre Père Dan, qui aimait tant à lire qu'il en oubliait sa messe et que l'évêque avait dû interdire ? Mort aussi ? Il en avait du regret. Ah ! il n'avait pas oublié le village. Ainsi, les Kennedy, il se rappelait bien leur famille : le père tenait le grand bazar à Enniscorthy, en même temps que cette grosse ferme sur la rivière. « Et nos parents, tout petits fermiers auprès de lui, et qui souvent lui devaient, — vous vous rappelez, Mary ? car il n'était pas dur au pauvre monde, — avaient en grand respect la maison Kennedy. Il m'en reste peut-être quelque chose, voyez-vous... » Mary écoutait, contente, un peu surprise.

Il lui faisait une cour discrète, mi-sérieuse, mi-plaisante, — d'abord par calcul et parce qu'on n'attrape pas les mouches avec du vinaigre ; par gentillesse irlandaise aussi, et parce que les Celtes ne goûtent rien au monde tant que les chances incertaines, risquées, imprévisibles de ces amitiés amoureuses ; plus simplement peut-être parce que deux jeunes êtres laissés à eux-mêmes glissaient une fois de plus à leur pente naturelle ; et enfin, parce que le passé leur soufflait déjà la chanson qu'ils n'avaient qu'à reprendre. Elle se laissait flatter, heureuse, doucement amusée à ses paroles caressantes. Lui, allait, allait, sans peser exactement ses mots. Il en vint un soir à lui dire que, pendant ses années d'absence, il n'avait pas cessé de songer à elle. Elle sourit, railleuse, quand même touchée. Et lui, du moment qu'il l'eut dit, ce devint à moitié vrai. La magie du verbe agit avec la puissance qu'elle a sur les âmes simples : du seul fait d'être exprimée, l'illusion tendait à se projeter dans le réel, tournait au fait. Les nuits de Londres, les filles peintes, le vice ignoble et cru, tout cela était aboli dans sa mémoire, rien de tout cela n'avait jamais été. Depuis son départ, il n'avait jamais oublié Mary...

Pour avoir voulu feindre de l'aimer, voilà qu'il l'aimait peut-être à présent. En tout cas, il sentait auprès d'elle un trouble qui n'était pas joué, celui-là ; il commençait à la regarder avec des yeux neufs, qui étaient ses yeux d'autrefois, quand il n'était qu'un petit gars du Sud. Elle avait des façons de dire anciennes, certains mots gaéliques ou flamands mêlés à son anglais, des voyelles patoisantes qui lui plaisaient étrangement, comme le frais parfum du pays depuis si longtemps laissé, et dont l'odeur, par elle, resurgissait en lui. Souventes fois, main-

tenant, il se surprenait, laissant errer les yeux sur la mince silhouette qui marchait à son côté, dessinée dans un vêtement imperméable sauvage, sur la toque de velours noir défraîchi qui épousait le joli visage, et s'avouant que la pauvrette était bien plaisante à voir. Trop simple pour saisir ce qu'elle gardait d'imperceptiblement peuplé, il caressait du regard, attiré par un charme, les grands yeux noirs interrogatifs, les gais frissons noirs sur la tempe, la courbe duvetée d'une joue pure que la vie menacée touchait de sa plus tendre et délicate fleur; et il se demandait, surpris, comment il avait attendu si longtemps pour découvrir qu'elle était belle. Parfois, quand la voix avait de ces chutes rauques qui trahissaient le mal latent, lui, tressaillait à ce profond contraste qui allait au fond de lui-même éveiller un trouble impur et frissonnant. Et ce feu, ces reproches, ces objurgations, ces grands rires fusants, toute cette pétulance farouche, vive, libre, comme elle le changeait de ces froides Anglaises citadines, artificieuses et composées! Comme il éprouvait un délassement, une douceur de refuge dans la certitude qu'en cette tête ardente ne passait pas l'ombre d'une pensée douteuse et que, en vint-elle à l'aimer, il ne l'aurait, cette fille de la bonne vieille campagne d'Irlande, il ne l'aurait jamais qu'en mariage, saintement, avec la bénédiction du prêtre!

V

Était-ce de l'amour? En tout cas, les rêves qui lui revenaient en tête, à lui sergent-détective Harte, de la division des Investigations Criminelles à Scotland Yard, étaient les rêves d'un paysan irlandais. Il vivait maintenant une vie en partie double : à Dublin, dans son bureau ou dans les rues, sa besogne terne et féroce, la routine des perquisitions nocturnes, les gens surpris au lit, jetés dans la voiture qui ronronnait en bas et coffrés à Mountjoy, les tournées assommantes dans les auto-camions coiffés d'un treillage en fil de fer, crainte des bombes, et pis encore, tous les matins, le courrier immonde ou morne, la marée des dénonciations anonymes, les accusés de réception à des circulaires aussi vaines qu'innombrables, les rapports d'un style neutre où se jouaient la liberté, la vie des gens, toute cette paperasserie désolée,

grise et meurtrière. Et puis, deux fois la semaine, dans la montagne déserte, auprès de Mary, ou bien même le soir au lit, quand il s'attardait à songer, étendu sur le dos, et les bras croisés sous la tête, il s'évadait brusquement dans un autre monde et redevenait ce qu'au fond il n'avait jamais cessé d'être, un paysan de son pays.

Ils seraient à l'aise, Mary et lui, mieux qu'à l'aise, ayant touché cette grosse somme et l'ayant tout de suite placée en terres. Ils auraient cette grosse ferme au bord de la Slany, avec de l'eau en abondance, des animaux de race pure, bétail et cochons, et des prix aux comices, — on pouvait s'en reposer sur Mary. Ils auraient des enfants, surtout des fils, qui deviendraient à leur tour gros fermiers. Sur la pente qui tombe à la rivière, leur maison, grande, à un étage, aurait un parloir : c'est plus digne ; et dans ses jours d'extravagance, il y mettait le téléphone, et une salle de bains pour chaque chambre, — comme en Amérique. Le samedi, on y jouerait aux cartes toute la nuit, en buvant du whisky, avec les voisins de leur rang, et les prêtres ; le dimanche, après la messe, il irait aux courses de lévriers ou aux combats de coqs ! La bonne vie, quoi...

Mary, avec son tact inné de femme, devinait à un mot, un signe, un silence échappés, le travail sourd qui se faisait en lui, la lente reprise du terroir sur l'homme peu à peu envahi : et elle se gardait de la traverser d'interventions maladroites. De ce changement insensible elle augurait bien ; mais il lui semblait sage de laisser le poisson se noyer de lui-même, de s'en remettre à la force des choses. Elle le bousculait moins, par diplomatie naturelle, semblant mollir ; et de ces répit il lui avait de la gratitude. Si elle le querellait, — car elle restait gentiment taquine, — c'était, par une ruse délicate, d'une querelle entre « pays », exaltant son comté de Wexford à elle, le seul qui eût pris les armes en 1798, raillant les capons de Waterford, irritant son orgueil, — son orgueil irlandais. D'ailleurs, revenir à l'Irlande ou lui revenir à elle, pour Mary, c'était tout un ; elle à son tour, touchée par ce profond rapprochement de l'homme avec sa terre natale, avec ce qu'elle-même aimait, répondait à ce pas en avant, s'avouait décidément pour lui de la complaisance et, le sentant capable à présent de les partager, se prenait, elle aussi, à faire des

rêves. Rêves assurément bien imprécis, bien timides, bien informulés, puisque dans la dure réalité tant de faits inflexibles les attendaient dont un seul pouvait les réduire en poussière, mais qui peut-être, tout de même, un jour, qui sait?... Et en attendant, Mary inclinait à le rejoindre, au moins dans ses rêves.

Aussi quand un soir, après une promenade où elle n'avait eu pour lui que paroles honnêtes, il lui demanda comme tout naturellement si elle voudrait bien l'épouser un jour, ce ne fut pas de la surprise, encore moins de la révolte, ce fut de la douceur et de la tristesse qu'elle trouva en elle pour lui dire:

— Je n'épouserai jamais un homme qui fait le métier que vous faites, Johnny.

Il semblait s'y attendre et dit seulement, à son tour avec une extrême douceur :

— Les choses peuvent changer, Mary...

Et ils demeurèrent sans rien dire, debout face à face sur la route qu'envahissait la nuit, les yeux à terre et suivant leurs songes.

Elle, se laissait aller à son penchant pour ce beau garçon qui l'aimait, reconnaissante du chemin qu'il avait fait vers elle, — du moins elle le croyait, car, avec la promptitude d'illusion que nourrit le bonheur, elle interprétait ces quelques paroles à sa guise. Oui, les choses pouvaient changer. Elles avaient bien déjà changé. Elles changeraient plus loin encore. Il quitterait cette immonde police. Il jettterait cette livrée du Roi, livrée du crime, et c'est à elle qu'il le devrait, et c'est à elle que le devraient ses maîtres, la rébellion, l'Irlande. Qu'est-ce qui l'avait poussé là? L'ambition légitime, le désir de bien faire et d'arriver, sa haine de la misère, de la fainéantise et de la crasse, ses bonnes qualités, somme toute, un moment égarées; mais une fois remis dans la droite voie, un garçon comme lui, qui avait de la tenue, du sérieux, point buveur, encore moins brutal, ferait le bonheur et l'orgueil d'une femme. Et par avance, enivrée de sa victoire, Mary le voyait déjà lavé de sa souillure et fièrement l'aimait à la face du ciel.

Et parallèlement, lui aussi suivait ses pensées. L'intérêt et l'amour n'émoussaient pas, loin de là, ils aiguisaient encore sa finesse madrée. Il avait bien observé, depuis des semaines, qu'elle se faisait de moins en moins hostile. Il avait bien

perçu, avec une palpitation de joie, l'amicale douceur, comme trempée de regret, de sa réponse. Ces signes, à son tour, il les faisait parler au gré de son désir, il y sentait Mary progressivement céder, évoluer, faiblir : et par une sorte de balance inverse, il y mesurait le chemin qu'il avait fait dans son cœur. Encore un peu de patience, et elle lui serait conciliée toute. Il serait inspecteur, il l'emmènerait à Londres; au bout de quelque temps, quand elle aurait pris le vernis de là-bas, il n'y aurait pas un officier de la Force qui ne lui envierait cette jolie, gaie, vive, gracieuse, tendre femme; et pour elle, il deviendrait un gros monsieur, peut-être un Résident-Magistrat, même un Sir, avec un traitement de juge, et des croix. Ou bien peut-être encore, oui, peut-être (car il y avait toujours cette prime tentatrice dont il entendait sonner le chiffre énorme dans l'arrière-plan de sa conscience), alors, oui, s'il avait de la chance, — et elle pouvait l'y aider, — eh bien! alors, il ne demandait pas mieux que de quitter la Force pour lui plaire, que d'aller vivre à la campagne, libre, entre une belle femme et de beaux enfants. Au fond il n'avait jamais aimé cette machine sans âme où l'on n'était qu'une pièce, il n'avait jamais aimé Londres.

Ainsi chacun suivait ses pensées propres, avec l'illusion de rejoindre celles de l'autre. Ils croyaient se connaître; ils croyaient secrètement s'entendre; s'ils se taisaient, c'était par crainte de blesser la promesse délicate d'un lointain peut-être, ce doux accord tacite étant trop fragile encore et trop neuf pour y peser sans y prendre garde; et ce qui les trompait, c'était leur silence.

Quand ils levèrent les yeux, Johnny Harte attira sans mot dire Mary dans ses grandes pattes et l'embrassa tendrement, timidement, sur les deux joues. Elle se laissa embrasser. Et de retour au logis, elle n'en dit rien à personne : après tout, c'étaient ses affaires...

VI

C'est ainsi qu'ils devinrent, — comment exprimer la chose dans notre français? — non pas fiancés, ni promis, non pas même accordés si vous voulez : elle était sa bien-aimée, son doux cœur, comme ils disent, sa bonne amie. C'était entre eux

cette élection colorée de tendresse amoureuse qu'ils ont dans les climats du Nord, ce lien imprécis, lâche et doux qui peut tenir des années sans se nouer jamais, s'achève en mariage s'il plait à Dieu, ou se défait sans heurt, ou même se transfère sans bruit, et que permettent à ces gens-là leur insouciance incroyable et une égale langueur des sens. Ils en étaient simplement revenus aux jours d'Enniscorthy. Ce qui s'ensuivrait? Ils n'en savaient rien encore. Et peut-être ils n'y songeaient guère.

Mary surtout, pure Irlandaise, qui, n'ayant jamais quitté le pays, avait toujours vu la chose autour d'elle, et qui de nature sentait ainsi, jouait ce doux jeu suivant l'usage, s'abandonnait à ses délices avec un plaisir ingénue. Le mystère, qui s'imposait, ajoutait encore au charme. Elle, sachant bien qu'un baiser, ou plusieurs, se donnent ou se reprennent, et n'engagent point, tant qu'on n'est point allé devant le prêtre, n'enviait point à son ami une calinerie ou une caresse : la simple fille ignorait toute coquetterie cruelle, tout marchandage affecté ; bien loin de s'offusquer d'un bras lui serrant la taille un peu fort, elle tendait la première, généreusement, sa douce chair immaculée rosie au vent du ciel, ses douces lèvres un peu trop chaudes, où le grand gars penché goûtait une saveur étrange, insolite, celle peut-être des baisers qu'on dérobe sans le savoir à la Mort embusquée là toute proche, invisible et jalouse, et pour l'instant déçue. Elle sortait de ces étreintes, où l'homme devenait pâle, sans grand trouble en sa chair dormante encore, et seulement souriante à la joie qu'elle sentait qu'elle donnait. Et puis, elle en était informée, pour l'entendre dire autour d'elle, Harte, au rebours des gens du Château, n'usait point, envers les rebelles pris, de brutalités, de menaces ou d'injures ; avec lui, la célérité n'excluait pas la rondeur, presque l'intérêt ; il avait réclamé l'honneur d'arrêter Griffith, et s'en était acquitté avec une décence parfaite. Mary attribuait cette conduite, — et elle n'avait pas tort, — à son influence. Elle s'applaudissait de sa mansuétude et de sa discréption récentes. A quoi bon le brusquer ? Dans le silence l'amour faisait son œuvre. Elle achèverait ; elle arriverait à désarmer l'enfant parricide, qui sait ? à l'armer pour la cause de sa mère. Tout lui était doux, sa conscience en repos, la flatterie exquise de sa puissance féminine, une grondeuse tendresse de

sœur ainée ramenant le fils prodigue, une reconnaissance confuse que de toutes ces flatteries elle gardait à son ami; et elle se laissait aller, confiante et fermant les yeux sur l'avenir, à l'engourdissement du bonheur.

L'homme, lui, était moins simple. Il était en proie à toutes les morsures de l'amour; et loin de dissoudre son égoïsme, l'amour, comme il arrive, le décuplait. Il avait toujours voulu les mêmes choses, mais ce qu'il voulait, il le voulait maintenant d'une volonté sauvage. La femme? il en avait là-bas pris l'habitude et le goût, et à cause de cela il était assiégié d'imaginations douloureuses: cette peau jeune et pure, ces lèvres ardentes qu'il avait baisées, cette chair vierge qu'il avait librement étreinte de ses mains frémissantes et qu'elle lui livrait, la droite fille, avec tant de candeur et de tendre abandon, et ces délices encore inaccessibles, il les désirait avec une violence qui parfois le laissait égaré, les yeux fixes, la bouche aride et les serres grandes ouvertes. Au sortir d'un baiser, quelque farouche éclair lui passait dans les yeux qui s'éteignait de honte, simplement parce que, — il le voyait, — elle n'en avait pas saisi la menace, l'innocente. Car si elle lui brûlait le sang, en même temps elle lui inspirait un respect qui allait à la crainte, tant il la sentait intacte, différente de ses souvenirs insignifiants ou vicieux, supérieure. Pas une rétraction, pas une ruse, pas un artifice comme en avaient ces misérables filles, dactylos ou serveuses de bar, qu'on avait pour une soirée à l'*Empire* ou une balade à Brighton; elle était prête à se donner toute, à se fondre sans réserve dans le sort de celui qu'elle aurait choisi. Entière, oui, comme elle l'avait été dans le mépris, elle pouvait l'être dans l'amour. Il n'avait jamais éprouvé ce sentiment d'absolue sécurité, de confiance attendrie. Il la voulait déjà sa femme, il lui tardait de lui conter ses ambitions, ses économies, ses secrets, les choses sérieuses de sa vie. Il savait bien que cette faiblesse virile, cet appel à l'aide est ce qui lie un cœur d'épouse. Et maintenant il voulait qu'elle l'aidât à prendre Kennedy, non plus seulement pour le profit ou l'orgueil de le prendre, mais pour la joie de le lui devoir.

Et à chaque instant désormais, avec une naïveté puérile, une obstination tyrannique d'enfant gâté, il lui disait cette envie dont il desséchait; il l'enveloppait de raisons saugrenues ou tellement subtiles qu'elles n'amenaient plus sur les belles lèvres

que l'indulgence d'un sourire. Au fond, que lui demandait-il ? De l'aider à sauver Bob Kennedy. Car ce Bob, virtuellement il était déjà pris dans la nasse, incapable d'en sortir. Point de semaine qu'il ne le croisât, toujours dans le même quartier : s'il avait voulu, lui Johnny Harte, courir sa chance, homme contre homme, en ce moment l'un ou l'autre serait six pieds sous terre. Oui, sa capture était certaine : question de jours, — et question de personnes... Si quelqu'un d'autre, ce damné Simpson, un officier, un auxiliaire le pincait jamais, Kennedy leur avait tué trop de monde, son affaire était claire : une balle dans la peau, et l'excuse classique : « A tenté d'échapper. » Tandis que lui, Harte, un Irlandais, il l'arrêterait gentiment, il ne laisserait pas toucher un cheveu de sa tête. N'avait-il pas déjà fait ses preuves ? N'était-il pas connu pour un adversaire loyal, même chevaleresque ?

Et c'était vrai. Depuis des semaines, avec une étonnante profondeur, il avait joué cette carte, dans la pensée de se gagner Mary ; et même Collins, informé de sa conduite, avait donné ordre, si possible, d'épargner sa vie. Lui, qui n'était pas sans contacts souterrains avec les rebelles, avait connu l'ordre. Autre revenant-bon, inattendu certes, mais bienvenu quand même, de son jeu savant. Et de l'incidence il avait souri.

Ce Kennedy, disait-il encore, il ne voulait pas le prendre en traître. Mais quelle sottise à lui de s'entêter ! L'insurrection agonisait ; il y avait cent mille hommes en Irlande, de l'artillerie lourde, des chars d'assaut : il y tenait donc bien, à se faire refroidir ? Et quel besoin avaient-ils, Mary et lui, de laisser la prime échoir à quelque sale cockney de Londres, quand elle aurait si bien fait aux mains d'un honnête compatriote ? Avait-il donc tellement perdu le sens de l'humour irlandais, ce fameux Bob, que de rater une occasion pareille, quand il pouvait, sans vrai risque, faire suer au gouvernement dix mille livres ? Quitter son truc, lui, Harte ? Ah ! certes il ne demandait que ça. Il en avait soupé. Mais il ne voulait pas s'en aller sans un sou ; il aimait trop Mary. Seul, il s'en tirerait toujours ; mais sa Mary, leurs enfants peut-être, les voir patauger sans espoir dans la misère où leurs parents avaient croupi, étaient morts, non, merci, il reculait devant ça. Dix mille livres ! est-ce qu'elle avait conçu cet ordre de grandeur,

imaginé ce que ça représente ? Cinq cents livres par an sans lever le doigt, mille ou douze cents, si l'on travaillait un domaine, l'entrée dans les familles respectables, l'instruction pour les petits, un fils prêtre, qui sait ? évêque... Et, il le répétait, tout cela sans risque pour Bob ; au contraire, à se rendre il sauvait sa peau. Comment ne comprenait-il pas qu'en l'espèce, leurs intérêts se rejoignaient ? Même, pourquoi pas ? Harte n'y avait pas songé jusque-là, mais c'était une idée... Il y avait une affaire à faire... Et Mary pouvait en parler chez elle. Qu'il fût raisonnable, qu'il se laissât prendre, et... — deux mille livres ne se trouvent pas tous les jours dans le pas d'un cheval ! — et Johnny lui faisait vingt pour cent...

A cette offre de commission, Kennedy, l'austère Kennedy lui-même ne put réprimer un sourire. Mais ce fut tout. Harte enrageait : « Quand les gens sont idiots... » En vain Mary, à plusieurs reprises, lui remontra solennellement que, s'il arrivait malheur au proscrit, tout était fini entre eux deux.

— Mais puisque je vous le tire précisément d'affaire, votre sacré Bob, jurait-il impatiemment.

Et elle ne savait plus que dire.

Ni que faire. Jusqu'alors, elle avait eu une confiance aveugle dans le jugement de son maître, qui, chaque minute depuis dix-huit mois, avait risqué sa vie et toujours passé au travers. Mais maintenant, de l'un qui se croyait invulnérable ou de l'autre qui le disait fini, lequel voyait juste ? Et si c'était Johnny ? La sincérité chez lui n'était pas douteuse, son attitude envers les prisonniers en faisait foi, et aussi ces confidences entières où, sans que rien l'y obligeât, il montrait carrément le fond de son sac, cet aveu surtout, d'une franchise à décourager tout soupçon, du violent désir qu'il avait de gagner la prime. Assurément, il ne le cachait pas, en premier lieu, c'était l'argent qui le tentait. Quoi de plus naturel après tout ? Il ne devait rien aux Kennedy. Mais si c'allait quand même être la vérité, en fin de compte, qu'il voulait sauver, — qui sait ? par respect instinctif pour un homme courageux, pour plaire à une jolie fille, — qu'il voulait aussi sauver Kennedy ? Et si les calculs du maître n'étaient pas justes ? Si, faute d'écouter à temps un bon conseil, il allait se faire tuer pour rien ? Détours inextricables, perplexités épouvantables où se débattait vainement la pauvre fille.

Les dix mille livres aussi lui trottaient à présent dans la tête, cet éblouissant coup de chance, ce billet de loterie, déchainant un brusque fleuve d'or, et, comme à Johnny Harte, un rêve lui venait de bonheur paysan, une vision de lentes bêtes grasses au bas d'une pente, plongées dans la vase jusqu'au ventre, le pis gonflé et douloureux, impatientes de la fille d'étable, et levant des eaux leur museau dégouttant pour meugler dans le soir... Non point certes, qu'une velléité trouble eût jamais, ne fût-ce qu'une seconde, traversé sa conscience. L'idée seule qu'elle put vendre un héros ne l'avait jamais effleurée. Et pour être plus sûre d'elle dans ses longues parlottes avec Harte, ne pas risquer de se trahir par inadvertance, elle avait demandé à sa maîtresse de ne plus l'employer comme messagère, ni plus lui dire où gitait le maître. Non, ce qui pointait en elle, pauvre fille, possédée par l'amour et où l'amour faisait sourdre une profonde, inconsciente, formidable aspiration vers le bonheur, c'étaient des imaginations d'azur et d'or, confuses, absurdes, merveilleuses, où se conciliait tout ce qu'elle aimait de contradictoire : entourée d'enfants rebondis, elle accueillait dans sa belle maison sa bonne maîtresse ; Johnny coIFFU et digne faisait faire le tour des étables à Mr. Kennedy, depuis longtemps hors de prison et ministre de la jeune république irlandaise ; et tous, joyeusement, s'esclaflaient au souvenir des Anglais dindonnés.

Harte épiait, attentif, ces longs silences où visiblement elle partait sur l'aile de ses rêves. Il les jugeait favorables à ses vues. Oui, à n'en pas douter, peu à peu Mary venait à lui. Elle dérivait au fil d'un courant lent, irrésistible. Bientôt elle serait au point. Elle y était peut-être. Hardiment il jeta la sonde.

— Un indice, Mary, seulement un indice... Le plus vague... Le reste, je m'en charge.

Elle le regarda sans mot dire, d'un tel air qu'il baissa les yeux.

— Puisque je vous jure, Mary... balbutia-t-il. N'avez-vous plus confiance en moi ?

— Moi, si, Johnny, dit-elle gravement, avec une indulgence qu'il n'attendait plus. J'ai confiance en vous. A tort ou à raison, je crois sur mon salut que vous ne voudriez pas me rouler.

— Alors ?

— Il ne s'agit pas de moi ; il s'agit de la vie du maître. De

quel droit lui faire courir le risque que j'aie pu me tromper? Je ne sais pas où est Mr. Kennedy. Et le saurais-je, Johnny, que je m'arracherais la langue avant de vous en rien dire. Jamais.

Harte serra les dents et n'insista point. Mais ce qu'il retint d'elle, c'était son calme.

Pourtant, il le sentait, la crise approchait. Les choses ne pouvaient plus aller longtemps de la sorte. Il était la fable de toute la Sûreté, avec sa bonne amie Shiner. Certains, parfois, l'y regardaient d'un air drôle. Depuis le temps que ça durait, il avait fallu ses notes irréprochables, son activité sans relâche, quelques succès mineurs de ci de là, pour que le surintendant lui gardât sa confiance. Mais la provision s'épuisait : un soupçon, et il se faisait sacquer. Et puis, il y avait ce rouquin d'Anglais qui le lardait de sa blague venimeuse : ah! celui-là, qu'il le tint seulement un jour dans un petit coin... Mais, en attendant, pas de milieu : réussir ou sauter.

Et réussir, facile à dire; mais comment? C'était trop clair, il avait perdu ses peines, Mary ne le servirait point. Jamais. Elle le gênerait plutôt. Avant, contre Kennedy, il avait les mains libres, tous les coups permis; maintenant il fallait faire attention, ménager l'adversaire, sous peine de la perdre. Et la perdre... alors, autant crever tout de suite. Il revoyait les ardents yeux noirs dont la flamme limpide disait, avec une candeur égale, reproche, détresse, abandon; il se rappelait telle franche parole où la pauvre fille offrait toute son âme, et de regret, de tendresse et d'orgueil, il lui venait des larmes. A l'idée de la perdre, il défaillait d'amour. Puis, d'un bond, sa pensée sautait à Kennedy. Ce rat de Kennedy! Il n'arriverait donc pas à l'extraire de son trou? à lui faire cracher la prime que ce lâche coquin leur volait? Il se sentait par instants contre lui une haine aiguë, haine faite d'humiliations et de dépôts stratifiés, haine du policier contre le hors-la-loi qui nargue, en échappant, cette loi qui est son auréole, à lui, policier; haine patiente et féroce, haine primitive, du traqueur qui fouit en vain le terrier vide et grince devant le blaireau esquivé... Ce Kennedy, voilà six semaines, il pouvait l'attaquer dans la rue, risquer le coup, tuer ou être tué, tant pis! au moins ne plus voir cette sale figure, se délivrer de

cette obsession. Mais non, il avait voulu signoler, faire le malin; et maintenant, pris à son propre piège, tout ce qu'il avait gagné, ah ! misère de lui ! c'était qu'à présent il ne lui fallait plus seulement Kennedy, il lui fallait Kennedy — et Mary.

La lune, quoi ! l'impossible... Belle besogne, de s'être fourré lui-même dans ce traquenard ! Il s'y démenait sans issue, revenant aux mêmes calculs, contradictions, élans furieux et vains, se heurtant aux mêmes impasses avec l'animale obstination, tenace à donner le vertige, du fauve qui pendant des heures arpente sa cage, branle le museau en arrivant au coin, repart explorer l'autre, et recommence, infatigablement. Dominée jusqu'alors par le sang-froid voulu du chasseur, peu à peu sa violence irlandaise, irrésistiblement, reprenait le dessus. Il lui roulait dans la cervelle, en tourbillons déchainés, une sarabande de passions disparates, cupidité, désespoir, vanité blessée, désir, dépit, aversion de race, défi, adoration, haine, et de la mêlée de ces frères ennemis se composait une détresse intolérable. Par accès, il eût grondé d'impuissante fureur. Eh bien soit ! lui seul, contre toutes choses et contre tous. Non, non, rien, il ne mettrait rien en commun avec personne. Il combattrait, vaincrait seul. Pour l'autre, à qui il eût fait grâce et qui ne voulait pas comprendre, tant pis pour lui ! Oui, lui seul. Et contre vents et marées, il était assez fort, à lui tout seul, pour les avoir, le Kennedy, l'argent, Mary. Seulement il fallait que ça finît : sans quoi il allait enrager.

VII

Sa décision prise, Johnny Harte retrouva du coup un grand calme. Il sentait qu'il en avait besoin, d'ailleurs, et s'y efforçait de toute sa puissance. La première chose à faire, c'était d'y voir clair. Simpson ? Non, avec ce mauvais bougre qui l'avait jalouxé, desservi, bafoué, il ne partagerait rien, ni distinctions, ni avancement, ni monnaie : un faux frère, qu'il fallait faire servir, sans travailler pour lui. Kennedy ? Il n'en avait pas à sa peau, au contraire ; mais il voulait l'avoir et il l'aurait. Il voulait l'avoir, parce que cet argent lui faisait besoin ; il voulait l'avoir parce qu'il s'était mis cette idée dans la tête, et qu'il y avait assez longtemps que l'autre le faisait

courir, assez longtemps qu'on se payait sa tête, à la Sûreté, chez les Kennedy, Mary même : rirait bien qui rirait le dernier.

Le danger, c'était qu'il résistât, l'imbécile ! Puisque c'était le bon plaisir de Mary, assurément Harte ne tenait pas à le lui endommager, son Kennedy ; mais si Kennedy l'y forçait, dame ! chacun pour soi. Voilà ce qui était à craindre. Et encore, était-ce tellement à craindre ? Vous en souvient-il, quand le sergent avait voulu la faire causer, de quel air tranquille elle avait refusé ! Oh ! refusé, bien sûr ; et bien sûr encore, elle tiendrait sa langue, fidèle, dévouée, fière comme elle était, et il l'aimait peut-être mieux comme ça. Mais c'est égal, l'indignation des premiers jours était loin. Mary était mûre, si jamais elle devait l'être, pour l'inévitable. Elle hésitait seulement, comme il est trop naturel chez une femme, à sauter le pas : c'était à lui de brusquer les événements, de lui apporter le soulagement suprême du fait accompli. Elle aimait toujours ses maîtres, entendu ! mais à présent, elle aimait aussi ailleurs. Si quelque accident arrivait au cours d'un combat loyal, eh bien ! mon Dieu ! peut-être n'en voudrait-elle pas au vainqueur éternellement. Et puis, c'était un risque inévitable. Et puis enfin, il n'était pas dit que personne, et surtout Mary, sût jamais exactement comment les choses s'étaient passées : il serait toujours temps, si besoin était, de lui raconter des histoires...

Le délicat, c'était de relever le pied de la bête. Ah ! qu'il tint seulement un bout du fil, il se faisait fort de le suivre jusqu'à l'autre, celui où l'on saute sur l'homme. Mais ce bout du fil, c'était Mary seule qui le tenait, et ne le donnerait jamais de son plein gré. Tout de même, si seulement on pouvait la mettre, oh ! sans violence aucune, par finesse pure, au point qu'elle le tendit d'elle-même ? Ce n'était peut-être pas si malin... Et Johnny Harte, assis sur sa couchette, absorbé jusqu'à l'anesthésie, tomba dans une méditation profonde.

VIII

Le lendemain, les deux hommes se firent annoncer chez le surintendant. Simpson se tourna vers son collègue : devait-il ?...

— Certainement, Simpson, fit l'autre : parlez : vous êtes le plus ancien.

— Monsieur, dit l'Anglais, satisfait, nous venons vous demander les moyens de prendre Kennedy.

— Bob Kennedy?

— Bob Kennedy.

— Hum! gros morceau! Êtes-vous sûrs?...

— Sûrs, non, monsieur. On ne l'est jamais. Nous avons des raisons d'espérer, voilà tout. Mon *jeune* ami Harte, — il insista sur *jeune*, méchamment, — avait d'abord pensé aboutir par des moyens... à lui. Je crains qu'il n'y ait trouvé que des mécomptes.

— Possible, dit Harte.

— Aujourd'hui, nous revoilà d'accord : il en revient, j'en suis heureux pour lui, à nos vieilles pratiques traditionnelles, éprouvées par l'expérience.

— C'est exact, dit encore Harte, patiemment.

— Voici. Nous savons, à n'en pas douter, le coin où se terre notre homme (on l'y a noté souvent ces temps-ci), mais la maison, non, elle n'est pas identifiée. Il faudrait, comme d'habitude, cerner hermétiquement l'ilot, pour clore toute fuite, et procéder ensuite à une perquisition méthodique, immeuble par immeuble. Evidemment, l'homme a des chances d'échapper quand même; mais si l'on passe le peigne assez fin, elles sont minces.

— Et vous croyez?...

— Nous ne croyons rien, monsieur. Nous demandons conjointement une tentative qui, dans l'état présent des choses, a des chances sérieuses, et nous paraît donc nécessaire.

— Grosse opération! Il nous faut la troupe.

— C'est pourquoi nous sommes ici, monsieur.

— Eh bien! j'appelle le Quartier général.

Et le surintendant étendait la main vers son récepteur. Harte, plus prompt, l'empêcha de décrocher :

— Oh! monsieur... protesta-t-il.

— Quoi? Qu'y a-t-il? dit l'autre, étonné.

Puis comprenant :

— Ho!... Le téléphone aussi...? Vous croyez?

Harte, sceptique, fit une moue qui en disait long.

— Soit. Alors, l'auto?

— C'est plus sûr.

— Je vais voir Son Excellence en personne au Phénix-Park. Et vous m'accompagnez.

— Comme il vous plaira, monsieur.

Une heure après, ils étaient de retour, entente conclue entre le Quartier général et la Sureté. L'encerclement du périmètre envisagé commencerait le lendemain mercredi à dix-huit heures, juste après le coucher du soleil, la nuit favorisant la surprise, et serait achevé à dix-huit heures et demie. Perquisitions assurées par des patrouilles de réguliers et d'auxiliaires, guidés par des inspecteurs de police. Simpson rayonnait.

Au moment de partir :

— Monsieur, dit l'Irlandais doucement, je désirerais vous demander une faveur. Vous aurez certainement demain tous les détectives nécessaires, et au delà : verriez-vous un inconveniit à me laisser, pendant l'opération, liberté de manœuvre, avec carte blanche ?

Simpson se tourna vers lui tout d'une pièce.

— Et pourquoi ça ? dit-il, pris d'un soupçon.

— C'est mon affaire, fit Harte sèchement.

— Mais encore ? demanda le surintendant.

— Monsieur, reprit Harte sans répondre, si vous jugez ma présence indispensable, je suis à vos ordres.

L'officier, perplexe, regarda l'Anglais furieux, l'autre, impénétrable, réfléchit encore et enfin, haussant les épaules :

— Vous êtes libre, dit-il.

Harte salua et rencontrant, comme il sortait, le regard sanglant de sa dupe, lui sourit gracieusement.

Le lendemain, au soir tombant, il attendait comme d'habitude, au volant de la Ford, le long d'un square discret, Mary, — qui se faisait attendre. Il se penchait à tout instant, dans son impatience.

Quand il la vit paraître au coin du canal :

— Enfin ! dit-il. Montez, Mary, montez donc !

A peine sur le siège :

— Qu'y a-t-il ? fit-elle, interdite.

— Ne perdons pas le temps en paroles, chuchota-t-il penché sur elle. Il faut faire vite. Voici : Mr. Kennedy est pris, à moins qu'on n'aille à son aide. Je suis là pour ça. Sommes-nous alliés ?

— Comment dites-vous ça ?

— Écoutez ! Kennedy se cache entre Portobello, Charlemont

et l'église : voilà le carré. Nous le savons. Chez qui ? Nous ne le savons pas. Dans une demi-heure, le quartier est enveloppé ; dans une heure, les perquisitions commencent, maison par maison, pouce par pouce. Je viens et je vous le dis. Vous, que faites-vous ?

Mary ne disait rien, atterrée.

— Dépêchons, dépêchons, ma chère, reprit-il à voix basse. La montre marche.

Tout à coup, défiante :

— Mais pourquoi risquez-vous ?... dit-elle.

— Vous avez raison, ce n'est pas clair. Pourquoi je risque...

— Oui, votre place...

— Dites : ma vie.

— Pour un homme qui ne vous est rien.

— Moins que rien. Eh bien ! voilà ; je ne veux pas qu'ils tuent, parce que ça déplaît à Mary Fleming, et que j'y perdrais ; ça ne m'intéresse pas qu'ils le prennent, parce que, à tort ou à raison, je me suis mis en tête que, s'il devait être pris, il le serait par Johnny Harte, ou par nul autre. Et alors, pour ce soir, je me mets en travers. Comprenez-vous ? Maintenant, croyez-moi ou ne me croyez pas, ça vous regarde : mais décidez-vous. L'heure court.

Elle s'enquit encore :

— Qui est-ce qui a monté ce coup-là ? Simpson ?

— Simpson.

— Et vous ?

— Et moi. Bien forcé. Pouvais-je aller contre ?

— Et maintenant, vous venez...

— Je viens.

Il attendit.

— Que faisons-nous ? reprit-il, harcelant.

— Mon Dieu ! soupira Mary, très bas.

Et après une seconde, avec explosion :

— Mais qui me prouve, après tout ?...

— Que je n'invente pas ?

— Je n'ai rien vu en venant.

— Venez voir.

L'auto démarra. Trois ou quatre cents yards plus loin :

— Regardez, dit-il.

La terreur la prit. Cinq minutes plus tôt, il n'y avait rien

là d'anormal ; et maintenant, dans la nuit tombante, c'était un grouillement silencieux, discipliné, rapide, de fourmilière au travail, le trafic bloqué net, le pont déjà coupé par une chicane en chevaux de frise, renforcée de sacs à terre avec meurtrières ; et, sous un lampadaire, l'officier, un cadet rose et rond comme un bébé, repoussait dans sa manche un joli mouchoir de soie vive. Dans l'ombre de la berge, une compagnie d'infanterie cheminait avec un cliquetis étouffé d'outils portatifs et de baïonnettes et sans bruit se massait sous l'arche. Deux chars d'assaut étaient déjà en batterie, l'un devant Portobello, balayant l'avenue de son pinceau aveuglant, l'autre, qu'on devinait là-bas à son halo, devant Charlemont. Elle voyait dans les autos blindées l'équipage déjà rabattre le couvercle de la tourelle.

— C'est le colonel Smith qui commande les troupes, celui qui n'a qu'un bras, vous savez ? un homme qui ne plaisante pas, commenta Harte. Et Simpson la police. Voilà. Et maintenant ?

— Mon Dieu ! dit encore Mary, tout bas.

Il l'attendait

— Que puis-je faire ?

— L'avertir. Il a encore le temps de passer.

Il tira sa montre.

— Juste seize minutes. Vous savez où il est ?

— Mais non !

Harte ne put se dominer : il cilla d'angoisse.

— Vrai ?

— Hélas ! dit-elle.

— Mais il est bien où on le cherche ?

Silence et terreur répondaient pour elle.

— Alors, avez-vous un moyen de le toucher ?

Elle se décida.

— Peut-être. Avec ces hommes qui se cachent, on ne sait jamais leur adresse. Ils en changent tous les jours. On ne les voit pas. On vous mène chez un Byrne, qui vous envoie chez un Murphy, qui vous envoie chez un Maguire...

— Où ils sont. Je sais. Et vous connaissez Byrne ?

— Oui.

— Prévenez-le.

— Par qui ?

Elle le dévisageait. Mais lui, bonhomme :

— Allez vous-même !

— Et vous ne me suivrez pas ?

— Pourquoi faire ?

— Ah ! Johnny ! fit-elle, ivre de joie, en lui donnant, de gratitude, une grande bousculade amicale.

Elle avait déjà pris sa course. Au coin des maisons, elle s'arrêta, jeta un regard en arrière. Harte n'avait pas bougé de son siège, et souriait. La rue, frappée d'épouvante, était déserte. Seul un galopin aux pieds nus, insoucieux de ce qui faisait fuir les autres, descendait derrière elle en glapissant... — pour qui, grand Dieu ? pour quels clients ? — son *Evening Herald*. Rassurée, elle disparut.

IX

Dans le salon du premier étage, Mrs. Kennedy prenait le thé du soir avec deux amies qui s'étaient trouvées là, Mrs. O'Toole et Miss Martyn. A voix contenue, on parlait de la « guerre » ; et de quoi d'autre eût-on parlé ? Les nouvelles étaient tristes. Cet après-midi même, Tracy, le Tracy qui s'était échappé de chez Carolan, voilà six semaines, s'était fait tuer dans Talbot Street, en essayant de surprendre une automitrailleuse. Pauvre Tracy ! Pauvre Mrs. Carolan !

Et juste à ce moment, une lueur éblouissante grandit dans l'avenue mi-obscur, farda lentement la pièce de sa blancheur mouvante, passa, décrut, s'évanouit, tandis que sous les fenêtres s'éloignait un ronflement doux. Les trois femmes dressèrent l'oreille, muettes, attendirent. Deux minutes, et la chose revint. Elles avaient compris. Elles connaissaient si bien cette chanson huilée des Rolls-Royce tournant à petite allure, et ce manège infatigable que, pendant des heures, autour de l'ilot qu'on fouille, elles font patiemment, avec ce ronron de panthères heureuses, en chasse sur leurs pattes de velours ! Les Anglais cherchaient là tout près...

Kathleen Kennedy songea anxieusement à Bob, mais n'en laissa rien voir : si bonnes amies qu'elles fussent, Eileen O'Toole et elle, son mari avait été préféré à Luke O'Toole pour commander les Volontaires de Dublin et devant Eileen, cela lui créait des devoirs... Le timbre électrique à ce moment sonna

et Miss Martyn ayant été ouvrir, Jerry Keogh s'y glissa vivement. Il avait dû faire un long détour. Le pont de Charlemont était bouclé, Portobello bouclé, les troupes rapidement descendaient les rues perpendiculaires. Il parlait avec agitation, essoufflé encore, et, gesticulant, brandissait la main gauche, ayant perdu l'autre accidentellement, naguère, à charger ses bombes.

Mrs. Kennedy n'avait plus un doute : elle contenait son angoisse, et se tut. Jerry, qui savait, se tut. Les autres ne posaient pas de questions. Silence, premier devoir de ces jours où parfois un mot coûtait une vie !

— Du thé, Jerry ?

— Si vous voulez, Kit.

Les rites du thé l'occupèrent un instant. Puis la conversation reprit, lente, pénible, coupée de pauses absorbées. À intervalles égaux, l'auto blindée repassait avec une patience de bête. Jerry pensait à son poignet coupé, signalement dangereux pour se risquer dans une telle pagaille. Mais il aimait Bob. Il aimait Kathleen. L'amitié l'emporta.

— Je vais faire un tour par là, dit-il légèrement. Je prends la clef.

Kathleen, sans rien dire, le remercia d'un regard. Comme il ouvrait la porte, Mary s'engouffra, rayonnante, avec un tel air de victoire autour d'elle que Keogh s'arrêta, intrigué. Elle, dans son primesaut ordinaire et dans sa joie, ouvrit la bouche, allait parler, — ne dit rien : elle aussi savait le prix du silence. Keogh s'en fut ; elle monta.

Pataugas ! Quelle déveine ! Ces deux femmes installées là ! Elle ne pourrait rien dire. Et pourtant Dieu sait !...

— Vous, Mary, dit Mrs. Kennedy, faiblement. Je ne croyais pas vous voir si tôt.

— Je craignais que la maîtresse fût seule, fit-elle. Alors quand j'en ai eu assez de regarder les Anglais faire les chevaux de bois... Pour ce que ça leur sert, à ces idiots !

Et son grand rire fusa, expansif, éclatant, triomphal.

Mais il tombait dans une gène contrainte. Les trois femmes levèrent les paupières, surprises. Quelle folle ! C'était bien le moment de rire ! Mary, délibérément, s'attardait, faisant le menu ménage du thé, mettant au feu des briquettes de tourbe ; elle cherchait l'occasion d'attraper au vol, à l'insu des autres,

les yeux de sa maîtresse. Cette pauvre femme au martyre lui mangeait le cœur. Elle savait bien, elle, qu'une fois de plus les roussins étaient refaits, Kennedy sauf, la journée gagnée... Et ne pouvoir rien dire ! Mais non, la maîtresse ne lui jetterait pas un regard ; hypnotisée par la flamme du foyer, elle répondait à peine, par interjections vagues ou bien à contresens, à ce qu'essaient encore, par pitié, de lui dire les autres. Visiblement elle était à bout de forces. Et puis les autres n'essayèrent même plus. Elles perdaient courage. Et le silence qui s'installa fut pire que tout, — horrible.

Mary, tout près des pleurs, s'agenouilla devant Kathleen crucifiée et lui dit ardemment :

— N'ayez pas peur, Mam ! J'en suis sûre, entendez-vous ? j'en suis sûre, il n'arrivera rien au maître.

— Oui, Mary, vous êtes bonne..., fit confusément la malheureuse, en lui pressant la main, d'un air égaré.

Elle n'avait pas compris !

Eileen O'Toole vint s'asseoir auprès d'elle, la prit à l'épaule, — et dans cette étreinte Kathleen sentait toute arrière-pensée enfuie, une sœur tout entière retrouvée, — la serra contre elle comme un enfant et lui murmura :

— Prions !

— Je ne peux pas, gémit-elle.

Alors les deux femmes, agenouillées à ses pieds, commencèrent de prier à mi-voix. Affaissée sur le sofa, Kathleen Kennedy, insensible, absente, regardait le mur en face d'elle avec des yeux fixes. Son masque blême de femme grosse avait encore blêmi, et sans interruption de lourdes larmes y roulaient jusqu'au coin des lèvres. Il semblait qu'en quelques instants la souffrance eût creusé, foui cette argile humaine, modelé cette poitrine creuse au-dessus du ventre énorme, cette face creuse dont le centre, entre pommettes et mâchoires, s'effondrait sous des coups invisibles, et où l'on pouvait lire ce que cette femme serait, cadavre, après la dissolution du tombeau.

Mary, incapable de supporter cette vue davantage, — c'était si bête ! — furieuse contre les raseurs qui ne savent pas s'en aller, avait préféré sortir et sur le point de rudement claquer la porte, en son courroux, l'avait soudain close précautionneusement, comme sur une veillée funèbre. Maintenant, tout en bougonnant de colère, elle brutalisait un poulet qui

n'en p
voleur
de sa
dans la
s'écoulai
minute
mortua
l'épouva
Encore

Au
aguet
du palis

— C

Mrs

— P

Les

— .

badaud

que ve

renseig

l'armé

que vo

arme :

gens-l

Rien

Qu'ils

Alors,

Un

Jerry

Et

comm

dévida

avait

un flo

un ba

Kathl

—

sanglo

éperdu

n'en pouvait mais, un poulet de chez Mac Veagh, — ce voleur! — et ce, avec un tel emportement que de la pointe de sa lame, sous prétexte d'arracher les écots demeurés dans la peau, elle en faisait voler des lanières. Et là-haut s'écoulaient goutte à goutte, avec une lenteur d'éternité, des minutes d'agonie. A intervalles fixes, la lueur blafarde et mortuaire revenait balayer la chambre, comme pour mesurer l'épouvantable attente. Attendre... Supplice inexprimable! Encore attendre...

Au bruit du loquet levant le pène, tout ce monde aux aguets parut ensemble, les trois amies penchées sur la rampe du palier, Mary au seuil de sa cuisine.

— Ça va, cria Jerry avant même d'entrer.

Mrs. Kennedy éclata d'un rire hystérique.

— Pardi! fit Mary, superbe.

Les trois femmes dégringolèrent.

— Je l'ai vu. Il s'en allait à petits pas, perdu au milieu des badouds. Un peu plus loin, je lui ai dit tout bas : « Oh! Bob, que vous nous avez fait peur! — Peur? Et le service des renseignements? Alors, vieux, on n'a plus confiance dans l'armée républicaine? » Et il s'amusait. Il avait ce sourire que vous connaissez, Kit. Il m'a demandé si j'avais une arme : je lui ai laissé mon Webley. Il m'a dit encore : « Ces gens-là vont faire une descente chez moi, Jerry, pas d'erreur! Rien à trouver. Rien à craindre. Mais vous autres, filez! Qu'ils ne trouvent que ma femme! Compris? » — Voilà. — Alors, excusez-nous, Kit, nous filons.

Un serrement de main rapide, un merci jeté ardemment, Jerry Keogh, les deux femmes déjà s'évanouissaient dans la nuit.

Et à peine la porte rabattue, Mary tomba sur sa maîtresse comme une aigle. Elle le savait bien, qu'il échappait! Et elle dévidait son histoire: Johnny Harte lui avait dit... Alors elle avait couru... Et Mam qui ne voulait pas comprendre... C'était un flot de paroles, de grands gestes, des cris de triomphe, tout un battement d'ailes dont elle achevait la pauvre femme. Kathleen défaillait.

— Ah! Mary... put-elle seulement dire; et elle s'affaissa, sanglotante, sur le cœur de sa servante qu'elle embrassait éperdument.

— La... là..., faisait la bonne fille, en lui donnant dans le dos de petites tapes ravigotantes. Là... c'est fini... Reprenez-vous, Mam...

Et moitié l'entraînant, moitié la portant, elle gagnait la cuisine. Elle l'installa, toute brisée encore, dans son propre fauteuil d'osier.

— Je vas faire un peu de thé bien fort, Mam; ça remet d'aplomb tout de suite.

Elle fourgonnait sa cuisinière, s'affairait autour de sa maîtresse, la vaillante, mais sans plus la plaindre, crainte de l'amollir encore. Kathleen, les nerfs rompus, prise d'une faiblesse insurmontable, s'était couchée entre ses bras croisés, sur la grande table de hêtre, et s'abandonnait aux larmes, aux douces larmes ruisselantes qui détendent et soulagent. Et Mary, couvrant sa maîtresse, — son enfant, — d'un oeil bourru et tendre, éventrait férolement, à grands coups de couteau joyeux, le poulet de Mac Veagh; elle éventrait en lui, avec un sursaut d'allégresse, toutes les canailles et tous les idiots qui empêchent le monde de tourner comme il doit et gênent les braves filles qui voudraient l'y aider; elle étirait imaginairement, avec un rire jeune et barbare, Son Excellence le commandant en chef, et cette fripouille de Simpson, et ces deux dindes qui, pour un peu, tandis qu'elles y étaient, s'installaient à couver là-haut... Cependant qu'étalée sur ses bras en croix, rafraîchie de sanglots, Kathleen Kennedy, du fond de son âme irlandaise et croyante, remerciait la Vierge de pitié; elle la remerciait pour le secours qui les avait miraculeusement sauvés; elle la remerciait de la grâce visible envoyée à ce malheureux Harte pour le racheter de sa honte; et dans son cœur fondu de bonheur et de reconnaissance, elle priait pour lui.

— Les v'là, Mam! fit doucement Mary.

Elles tendirent l'oreille. En effet, dehors, des pas en nombre eraquaient sur le gravier. Des coups de marteau impérieux tonnaient contre la porte. Les soldats!

— V'nez donc, Mam, souffla Mary. On va s'amuser.

Mrs. Kennedy, courageuse, lui sourit, essuya ses yeux enflammés, se dressa sur ses jambes molles. Et Mary, sans lâcher sa victime qu'elle tenait par le col, comme un pendu,

ni son couteau de cuisine, ni son tablier barbouillé de sang, et se donnant un air aussi bête que possible, s'en fut joyeusement ouvrir.

L'officier fit un pas, le revolver sur la cuisse et la main sur la crosse. Il était nerveux, pâle, défiant, visiblement ému, gêné, — d'autant plus raide. Et il expliquait, en mots brefs, des choses que personne n'entendait plus. Car sur ses talons Robert Kennedy, porté aux bras de deux hommes, rentrait chez lui pour la dernière fois. Sans l'abandon disloqué des membres, on n'eût pas dit qu'il était mort. La face était intacte, et les traits austères de prêtre, le sourire triste un peu méprisant, les sombres yeux bleus pesants. Et ils lui avaient laissé, comme preuve de rébellion en armes, le pistolet qu'il serrait encore du poing.

Kathleen Kennedy ne tomba pas : accotée au mur, elle ouvrait, sans comprendre et la bouche béante, des yeux incroyablement dilatés dans les paupières rouges. Les taches de rousseur ressortaient, plus ardentes que jamais, sur la peau exsangue; et d'un geste machinal, elle soutenait aux aines son ventre douloureux. Mary, stupide, son poulet d'une main et son couteau de l'autre, ahurie et grotesque, regardait tantôt son maître et tantôt sa maîtresse. Harte, qui entraît le dernier, l'air ennuyé, furtivement lui cligna de l'œil et passa, lui tournant le dos. Mary crut, à un tressaillement sur les lèvres blanches, que Mrs. Kennedy surprenait le clin d'œil. Le large dos s'offrait là devant elle. Elle ne pensa même point, tant fut prompt le réflexe. A toute volée, elle planta le couteau.

ROGER CHAUVIRÉ.

PHILOSOPHIE DE L'EXPOSITION COLONIALE

Nous voici au terme de l'enchantement, et sans doute, ce terme était prévu. Mais de l'éphémère cité coloniale se dégageait, même dans les plus tristes jours de ce triste été, un tel rayonnement ; elle s'était si bien incorporée à notre vie quotidienne, qu'on ne peut songer sans mélancolie à ce qu'elle sera bientôt, quand aux visiteurs armés de kodaks auront succédé les visiteurs armés de pioches.

Elle était pleine de noblesse et de simplicité ; majestueuse sans affectation, accueillante sans vulgarité. Elle a reçu plus de monde en six mois que beaucoup de villes de France n'en reçoivent en un siècle. Certains jours, c'était, chez elle, la grande, la très grande affluence ; ce ne fut jamais la cohue : non pas parce que sa demeure était spacieuse, mais parce qu'elle savait se montrer maîtresse de maison accomplie. Ses portes ouvertes à tout venant, tenue par ses origines et par sa destination, d'accueillir toutes les classes, toutes les cultures et même tous les... tempéraments, elle risquait le désordre qui frappe certaines assemblées de gens dont on dit qu'elles sont « un peu mêlées ». Or elle garda toujours, même aux heures de grande liesse populaire, un ton de bonne compagnie.

J'en appelle à ceux qui ont observé, sans parti pris, la foule de Vincennes. Il y avait là, des riches et des pauvres, des ouvriers et des bourgeois, des paysans et des citadins, des Français et des étrangers. Foule mêlée ? Non : foule unifiée et dont tous les éléments, cependant, jouaient librement sans se gêner les uns les autres ni se heurter. Chacun se sentait à

laisse dans une atmosphère respirable pour tous ; et à chacun, l'Exposition tenait le langage qu'elle savait lui agréer le plus.

Voilà pourquoi, à certaines dates, plus d'un demi-million d'hommes, de femmes, d'enfants, ont pu circuler jusqu'à minuit, dans les rues de la petite cité de bois et de plâtre sans qu'on ait jamais eu à enregistrer un accident ou un incident sérieux.

Elle a connu, il est vrai, une grande épreuve : l'incendie du pavillon de la Hollande. L'avouerai-je ? J'ai gardé de cette tragique matinée du 28 juin, un souvenir douloureux certes, mais qu'éclaire une grande douceur.

Nous étions quelques-uns que des coups de téléphone affolés avaient tôt tirés de leur lit et qui, devant ce qui restait du merveilleux palais, — un pan de mur, un tas de cendres, — n'arrivions pas à réaliser cette chose monstrueuse et stupide, cette victoire de la force aveugle et brutale sur l'innocente et pure beauté. Nous savions déjà que tout se bornait, comme on dit en style de faits divers, à des dégâts matériels. Dégâts inestimables certes ; dégâts irréparables. Mais à la seule évocation de ce qui aurait pu advenir, si le sinistre s'était produit quatre heures plus tôt ou quatre heures plus tard, nos esprits auraient dû éprouver quelque soulagement. Pourtant, je ne voyais autour de moi que des hommes raidis, crispés, silencieux, à l'exemple de l'architecte Moojen dont la haute silhouette offrait le spectacle d'une douleur demeurée virile dans son accablement. On eût dit que quelque chose de plus que de la matière inerte gisait parmi ces cendres et nous imposait l'attitude instinctive du civilisé devant la mort.

Objets inanimés, avez-vous donc une âme ?... Le cri du poète trouvait là sa plus poignante application. Plus tard, — et c'est parlé que ce souvenir comporte quelque douceur, — j'acquis, à la lecture des journaux et par des propos entendus dans les milieux les plus divers, la conviction que Paris et la France venaient de découvrir comme nous, que l'Exposition avait une âme et qu'une partie de cette âme s'en était allée...

Ayant eu ma part dans la réalisation de Vincennes, il se peut que je cède à un orgueil ou à une illusion d'équipe, mais il me semble que l'Exposition ne fut tant admirée que parce qu'elle fut, d'abord, beaucoup aimée.

Elle peut donc mourir. Elle laisse, selon la formule, d'una-

nimes regrets. Parmi ses quelque trente millions de visiteurs, combien ont reçu la révélation d'un monde dont ils ne soupçonnaient ni la variété, ni la complexité, ni les richesses morales ou matérielles, ni même, à vrai dire, l'existence ? Combien d'hommes mûrs, figés en de très vieux concepts, lui doivent un renouvellement de l'esprit ? A combien de jeunes gens, d'adolescents, d'écoliers, a-t-elle donné la notion, confuse peut-être, mais que le temps précisera et renforcera, d'une humanité totale, le sentiment d'une solidarité qui ne s'arrête plus ni aux démarcations de frontières, ni aux démarcations de races ?

EFFET DE SURPRISE

Il y a aussi, bien entendu, ceux qui ne venaient là que pour les illuminations, les soupers fins au bord du lac, les tam-tams, les danseuses noires ou jaunes. Je suis persuadé qu'ils n'ont constitué, dans l'ensemble des visiteurs, qu'une infime minorité. Prétendre le contraire, c'est, à mon sens, soutenir une thèse aussi exagérée que celle qui nous montrerait ces trente millions de visiteurs venus à Vincennes uniquement pour l'amour des graphiques et des statistiques.

On a plus de chances d'être d'accord avec la vérité et avec ce que nous savons de la nature humaine, en divisant la masse des clients de l'Exposition en deux grandes catégories : ceux qui venaient là pour s'amuser tout en s'instruisant et ceux qui venaient pour s'instruire tout en s'amusant ; ceux qui, voulant joindre l'utile à l'agréable, avaient décidé de faire passer le plaisir avant l'enseignement, et ceux chez qui le désir d'apprendre primait celui de se distraire.

Distinction bien subtile, au demeurant ! Car, dans les deux cas, le résultat fut sensiblement le même.

Neuf fois sur dix, le visiteur *moyen* que l'on interrogeait à son retour de Vincennes, avouait ingénument :

— Je ne m'attendais pas à cela !

Et c'était vrai. Je ne crois pas que l'Exposition soit parvenue à décevoir entièrement un seul de ceux qui avaient foi en elle. En revanche, à des milliers et des milliers de gens elle a donné plus qu'ils n'en attendaient.

J'imagine volontiers quelque bon couple de province pen-

che sur ces articles de journaux, ces images de périodiques illustrés où s'étalait au jour le jour la vie brillante et colorée de l'Exposition. Le Zoo, les fontaines lumineuses, les danseuses cambodgiennes et le théâtre malgache, les tams-tams de l'Afrique occidentale et les promenades à dos de chameaux, que tout cela est tentant! Tout de même, les temps sont durs et les voyages coûtent cher. Est-ce bien le moment de s'amuser?

Non certes, s'il ne s'agit que de s'amuser. Mais, en y réfléchissant bien, on s'aperçoit que les questions coloniales tiennent de plus en plus de place dans la vie du pays et qu'un bon citoyen se doit de posséder, là-dessus, quelques lumières. Et puis il y a le « petit », — ou la « petite », — qui puisera à Vincennes de profitables leçons d'histoire et de géographie.

Prétextes? Certainement. Mais voici le miracle : vingt minutes après avoir franchi les tourniquets de la Porte Dorée, nos bonnes gens ont été « empoignés ». Deux jours plus tard, ils ont découvert que ce qui n'avait été d'abord qu'un prétexte était devenu une réalité, et qu'ils avaient effectivement appris quelque chose, — quelque chose qui compensait, et au delà, les frais du voyage.

Quand ils allaient répétant : « Nous ne nous attendions pas à cela », ne nous y trompons pas, il ne s'agissait nullement de la partie spectaculaire de l'Exposition. Sur ce point, la presse leur avait donné à l'avance des visions tellement complètes, tellement abondantes et même tellement flattées qu'ils ne pouvaient s'attendre à aucune surprise, sinon désagréable.

Cela, c'était le trésor de la colonisation française amassée par des hommes qui, selon le mot de Jules Ferry, avaient, « à force de bien servir la France, fini par passer au service de l'Humanité ». C'était, brusquement apparu au fond d'une galerie ou derrière la glace d'une vitrine, ressuscités par le diorama ou la relique, la belle aventure d'un Jacques Cartier ou d'un René Caillé, l'épopée d'un Montcalm au Canada, d'un Francis Garnier au Tonkin, d'un Brazza au Congo, c'étaient ces constructions harmonieuses, ordonnées, chefs-d'œuvre de l'intelligence et du cœur : le Sénégal de Faidherbe, le Madagascar de Galliéni, le Maroc de Lyautey. C'était enfin l'œuvre anonyme de nos colons, de nos missionnaires, de nos fonctionnaires et de nos soldats qu'affirmaient la sèche éloquence des

graphiques, le chatoiement des collections de pierreries et d'étoffes, les cuirs ouvragés, les bois sculptés, les métaux ciselés et ces photographies si émouvantes dans leur froide précision : intérieurs d'écoles ou d'hôpitaux.

Ils ne s'attendaient pas à *cela*, mais il faut leur rendre cette justice que du jour où il fut connu que *cela* aussi faisait partie du programme, rien n'arrêta plus le flot sans cesse renouvelé des pèlerins de Vincennes : ni l'inclémence du ciel, ni les sautes d'humeur de la livre, du mark ou du dollar. Certains jours, la pluie implacable faisait de Vincennes un vaste marécage sans réussir à en faire un désert. Je veux bien croire qu'il y eut des originaux capables d'affronter les éléments uniquement pour le plaisir d'aller distribuer des cacahuètes aux singes du Zoo ou pour admirer les coupoles du temple d'Angkor noyées dans le brouillard. Tout de même, ils ne durent pas être nombreux ; et ce n'est pas trop attendre de l'intelligence humaine que de supposer, chez les autres, une curiosité plus élevée.

Une comparaison avec les manifestations de même ordre qui l'ont précédée permet d'ailleurs d'aboutir à des constatations qui sont tout à l'honneur de l'Exposition coloniale. Elle a rassemblé le même nombre de visiteurs que l'Exposition de 1889 qui en compta 32 millions ; elle a battu de plus du double l'Exposition des Arts décoratifs (13 millions). La comparaison tourne à son désavantage avec l'Exposition universelle de 1900. Mais celle-ci dura plus longtemps et bénéficia de ce qui a le plus fait défaut à sa cadette : le soleil ; puis 1900 ne fut pas une époque aussi détestable que Paul Morand veut bien le dire... tout au moins pour les finances publiques et privées.

Elle aurait pu être un succès financier, si des conceptions puritaines excessives n'avaient fait préférer le système des bons à lots à celui de la loterie. De ce fait, 46 millions de tickets d'entrée ont été mis à la disposition du public sans profit pour elle. Mais le déficit, d'ailleurs modéré, de son budget est largement compensé par le bénéfice moral qu'elle a valu à la Nation, et aussi, par les bénéfices matériels qui sont allés aux organismes de transport, à l'industrie du tourisme tout entière, et sous des formes diverses au commerce, à la ville de Paris et à l'État.

Une gestion prudente, une utilisation rationnelle des cré-

dits mis à sa disposition permettent d'affirmer que cette entreprise de propagande française, car, entre autres choses, elle fut cela, nous est revenue au plus juste prix.

Ce résultat, il me plaît de le reconnaître ici, n'aurait pu être obtenu si le Conseil supérieur de l'Exposition, dont le général Messimy fut l'âme, n'avait constamment prêté au Commissariat général un concours que la personnalité de ses membres, leur compétence et leur expérience rendirent décisif toutes les fois que les circonstances l'exigèrent.

LE PROGRÈS DE L'IDÉE COLONIALE

En six mois, grâce à l'Exposition, l'idée coloniale a gagné en France plus de terrain qu'elle n'en avait gagné en cinquante ans.

Peut-on en déduire que, pénétré désormais de l'importance de ses colonies, le Français a enfin acquis ce « sens impérial » qu'on lui a tant reproché de ne pas avoir ?

Je me garderai bien de l'affirmer. Ce serait lui demander un bouleversement trop radical et trop brusque de ses façons de penser ou d'agir. Pour que le Français se décidât à porter, avec une certaine continuité, ses regards plus loin que les limites territoriales de la France, il faudrait que la France fût moins belle, — ou la famille française plus prolifique. Ni l'une ni l'autre de ces deux éventualités n'est vraisemblable.

Du moins, l'Exposition a-t-elle mis sous les yeux de ce même Français une représentation concrète et vivante de son empire colonial. Une promenade de quelques heures ou de quelques jours à travers les pavillons de Vincennes n'a pu évidemment suffire à lui donner une connaissance précise et détaillée des peuples et des races qui composent cet empire. Il continuera donc, comme par le passé, à ignorer la position géographique de telle métropole coloniale et quels produits caractérisent l'activité économique de telle ou telle de nos colonies. Mais cette succession ininterrompue d'images, de tableaux, où s'inscrivent les signes d'un effort partout poursuivi avec ténacité, ces photographies d'usines, d'écoles, de ports et de gares, ces plans en relief, ces dioramas, ces collections d'échantillons, ces stands d'exposants, lui ont montré la réalité du labeur colonial, les résultats qu'il a déjà acquis, les

possibilités dont il dispose. Au lendemain de Vincennes, comme l'a écrit M. Pierre Mille, le Français ne saura peut-être pas davantage où c'est. Mais il sait que ça existe.

Et c'est déjà beaucoup. Pour amener le public à porter quelque intérêt à notre aviation commerciale ou militaire, il n'a pas été nécessaire de faire prendre à chaque Français un brevet de pilote. N'exigeons pas maintenant qu'il se mue en malgachisant ou en orientaliste. Souhaitons simplement qu'à l'avenir, les questions coloniales se heurtent chez lui à moins d'indifférence, moins d'ignorance, moins de parti pris.

Est-ce trop espérer? Je ne le crois pas. Dans le très remarquable discours qu'il prononça lors de l'inauguration de l'Exposition, — de cette Exposition à laquelle il ne cessa jamais d'apporter, avec le charme de son éloquence nuancée, l'appui de sa ferme et souriante autorité, — M. Paul Reynaud, ministre des Colonies, constatait que les Français « savent » qu'ils possèdent un empire colonial, mais qu'ils ne le « sentent » pas. Cette sensation, il n'est pas témoigne de l'affirmer, ceux qui sont passés par Vincennes l'ont éprouvée et ils ne l'oublieront pas de sitôt.

PERSPECTIVES D'AVENIR

Qui sait d'ailleurs si un proche avenir ne se chargera pas de la leur rappeler! Dans ce monde fiévreux qui est le nôtre, une économie déréglée multiplie les cloisons étanches et les risques de conflits. Si du plan économique nous passons sur le plan politique, les perspectives ne sont pas meilleures. Les vieux nationalismes se réveillent; de nouveaux se créent qui atteignent, à peine nés, à l'exacerbation. Avec patience, avec ténacité, avec, aussi, une tactique savante, le bolchévisme met tout en œuvre pour saper notre civilisation. Tandis que, autour de nous, les foyers d'incendie se multiplient, combien de temps pourrons-nous goûter encore cette euphorie casanière où nous nous complaisions?

Je laisse à de plus experts que moi dans l'art de prophétiser, le soin de calculer le temps qui nous sépare d'un réveil inévitable; ce que je crois pouvoir affirmer, c'est qu'à ce tournant de nos destinées, le facteur colonial aura un rôle à jouer.

Que ceux qui en doutent encore ou n'y prennent pas garde,

lisent la très belle, la très émouvante démonstration qu'en a faite M. Albert Sarraut dans son livre : *Grandeur et Servitude coloniales*; ils seront convaincus. Ils saisiront du même coup le sens et l'utilité, — je suis tenté d'écrire : la *philosophie*, — de l'Exposition qui s'achève.

Le phénomène de la colonisation, si mal connu même des élites intellectuelles ou politiques, à l'exception de quelques rares spécialistes, M. Albert Sarraut, en des pages pénétrantes et magnifiques, montre qu'il est à l'origine du capitalisme industriel de l'ère moderne. Qu'est-ce à dire, sinon qu'il constitue l'armature du monde occidental ? Que le coton, le caoutchouc, la soie, dix autres produits coloniaux viennent à manquer et l'armature s'effondre, ensevelissant l'Europe sous ses débris.

Or l'armature tient encore; mais elle commence à être furieusement battue par ce que Albert Sarraut appelle d'un terme expressif : les ressacs de la colonisation. Équipés moralement et matériellement par les peuples colonisateurs, les peuples colonisés estiment qu'ils le sont assez, dès à présent, pour pouvoir se libérer de la tutelle européenne.

« Tu m'as appris à marcher; maintenant lâche-moi le poignet, tu me fais mal », disait naguère à M. Louis Roubaud, envoyé spécial du *Petit Parisien*, un agitateur indochinois.

Avant 1914, on pouvait déjà noter les premiers frémissements de cette fièvre d'indépendance dont l'Asie est toute secouée et qui commence à gagner l'Afrique musulmane et l'Afrique noire. La guerre, en ruinant le prestige de l'Europe aux yeux des peuples de couleur, en l'affaiblissant dans ses forces vives, en redonnant une vigueur nouvelle à de vieux antagonismes assoupis, a précipité la crise.

Il ne faut pas se dissimuler que l'Europe court un péril mortel. La « sédition des races colonisées » s'organise. « Le monde, a écrit Guglielmo Ferrero, souffre aujourd'hui d'insomnie, parce que l'Europe et l'Asie sont malades. L'instabilité de l'Europe, la sourde fermentation de l'Asie menacent la machine de l'univers tout entier. »

L'Europe et l'Asie aujourd'hui... demain l'Afrique.

Tandis que les nations européennes se tournent le dos ou se montrant le poing, douze cents millions d'hommes de race brune, noire ou jaune que la race blanche a instruits, outillés, dont elle a armé les bras et les cerveaux, méditent de la

réduire, non pas encore par les armes, — cette éventualité, si elle doit se réaliser, est encore lointaine, — mais par la faim, par ce que l'Américain Lothrop Stoddard appelle le « péril des marchés ».

Les journaux nous ont rapporté, il y a quelques semaines, la visite du Mahatma Gandhi aux ouvriers cotonniers du Lancashire que sa seule volonté maintient depuis deux ans dans le chômage et la misère. Il n'y eut, paraît-il, pas d'incidents, et il faut s'en féliciter, mais quel tragique symbole ! quel avertissement !

LE DEVOIR DE L'EUROPE

Nous voilà loin de l'Exposition, me dira-t-on. Pas tant que cela.

Il est bien vrai que ni colonisateurs, ni colonisés n'ont à gagner à un conflit qui les ferait s'affronter dans un duel implacable. L'Europe ne peut vivre sans les matières premières que lui envoient l'Afrique et l'Asie, sans les débouchés qu'elles ouvrent à son activité. Mais l'Afrique et l'Asie ne peuvent davantage se passer d'elle, de sa science, de sa technique, de son génie organisateur éprouvé par des siècles d'expérience. Privées de la lumière occidentale, l'Afrique et l'Asie auraient tôt fait de retomber dans la nuit.

Voilà la vérité. Aux yeux des colonialistes, elle apparaît comme un axiome de géométrie humaine qui n'a pas besoin d'être démontré. Mais les colonialistes sont rares, même parmi les coloniaux.

La masse européenne ignore la gravité et même l'existence du danger que fait peser sur le monde ce « flot montant des peuples de couleur » que la Russie bolchéviste seule, jusqu'ici, a tenté de discipliner pour les fins que nous savons.

Quant aux élites, ou bien elles se désintéressent de la question, ou bien, le snobisme aidant, elles s'inclinent d'avance devant ce qui leur apparaît comme inéluctable. Or l'Exposition a eu ce mérite de rendre sensible, à tout observateur un peu attentif, l'existence du problème et de lui suggérer, en même temps, la solution.

Comment cela ? Tout d'abord en situant très exactement la

place actuelle de l'Europe dans le monde ; ensuite en révélant l'énorme déséquilibre, à la fois moral et matériel, qui subsiste entre elle et les pays qui prétendent lui parler d'égal à égal en attendant de lui parler en maître.

Du peu de place que l'Europe tient sur le globe, — géographiquement s'entend, — l'Exposition nous a donné une démonstration directe, *palpable* pourrait-on dire.

Nous le savions déjà ; il n'est pas d'atlas qui ne renferme des cartes destinées à nous montrer la petitesse des pays colonisateurs par rapport à leurs colonies ou de l'Europe par rapport aux autres continents. Nous le savions, mais, pour reprendre le mot de M. Paul Reynaud que je citais tout à l'heure, nous ne le « sentions » peut-être pas suffisamment. Une carte, si bien coloriée, si bien présentée soit-elle, ne peut donner du concret qu'une idée abstraite. A Vincennes, pendant six mois, une mappemonde vivante et parlante nous a rappelé chaque jour la définition de Paul Valéry : *l'Europe petit cap du continent asiatique*.

Mais que ce lambeau de terre paraissait grand dès que l'on passait de la mesure *quantitative* à la mesure *qualitative* ! Grand par tout ce que ses habitants ont fait chez eux, plus grand encore par ce qu'ils ont fait chez les autres. Car l'Europe a repris le rêve d'Alexandre. Même quand son action expansive se proposait des buts vulgairement mercantiles, même quand la grande Aventure n'aboutissait qu'à un *Pacte colonial*, elle travaillait déjà, sans le savoir, à imposer au monde une civilisation commune, une patrie commune à tous les hommes. Elle continue, n'en déplaise aux contempteurs de l'Occident.

M. Albert Sarraut, — vers qui je me tourne encore, tant son ouvrage me paraît être un bréviaire que tout Européen soucieux des destinées de la civilisation devrait lire et méditer, — pour donner la preuve de cette continuité, n'a eu qu'à dresser le bilan de la colonisation. Il a brossé, du « bienfait colonial », un large et saisissant tableau. Et son avis est formel : « l'Europe ne doit ni abdiquer, ni se renier ».

Mais l'Europe ne peut ni abdiquer, ni se renier, à cause précisément de ce déséquilibre dont je parlais plus haut et que l'Exposition a souligné avec force. Trop de champs restent à labourer, à semer, à moissonner sur les terres d'Afrique et

d'Asie pour que les meilleurs ouvriers aient le droit ou même la possibilité de partir.

Si grand qu'ait été l'effort fourni par les colonisateurs, un plus grand effort demeure nécessaire. Tel est le sentiment qui s'imposait à tous ceux que le hasard ou un dessein prémedité avaient conduits dans n'importe lequel des pavillons de Vincennes.

L'Indochine, sous notre loi, a vu sa population augmenter en dix ans de quatre millions. En soixante ans, celle de l'Algérie a plus que doublé! C'est un résultat. Mais cela ne fait jamais qu'un peu plus de vingt habitants au kilomètre carré pour l'Indochine; un peu moins de dix habitants au kilomètre carré pour l'Algérie. Il y a encore de la besogne pour les médecins et les hygiénistes. Encore faut-il retenir que l'Algérie et l'Indochine figurent parmi les territoires où la situation était la moins mauvaise à notre arrivée et où la colonisation a le mieux et le plus rapidement porté ses fruits. Mais de l'Afrique noire avec ses vastes étendues incultes, ses populations mal réveillées d'un sommeil millénaire, on peut dire que tout, ou presque, est encore à défricher : les êtres et les choses.

N'y aurait-il que cette raison d'intérêt et d'humanité, nous ne pouvons pas plus abandonner l'Indochine ou le Soudan, que la Hollande ne peut abandonner Java, que la Belgique ne peut abandonner le Congo. L'Inde de Gandhi elle-même, qui est également, ne l'oublions pas, celle de l'Aga-Khan, ne s'affranchirait de la discipline britannique qu'au prix de son unité, de sa tranquillité, voire de son existence.

Mais il y va aussi de la paix du monde. Une Indochine où nous ne serions plus présents, par exemple, ne serait pas longtemps une Indochine livrée à elle-même, et la maîtresse de son sort. L'artillerie des navires de guerre assemblés en hâte dans le Pacifique, aurait tôt fait de couvrir la voix de ses turbulents nationalistes.

UN NOUVEAU CYCLE QUI S'OUVRE

L'Europe ne peut donc pas ne pas continuer l'œuvre commencée il y a cinq cents ans par les hardis laboureurs de l'Océan, les découvreurs de mondes et les bâtisseurs d'empires du XVI^e siècle. Reste à savoir dans quelle mesure et jusqu'à

quand, les nationalismes coloniaux appuyés sur le bolchévisme la laisseront travailler en paix.

Question de méthode et de tactique. Disons tout de suite que si, dans ce domaine, on ne se décide pas à innover, la partie est perdue d'avance pour la civilisation. La quantité aura raison de la qualité; et si, du chaos qui ne manquera pas de s'ensuivre, surgit quelque jour une société nouvelle, ses annalistes seront en droit d'écrire que l'Exposition de 1931 marqua un terme.

Un terme? On l'a dit. Nous ne manquons pas, en France comme ailleurs, d'esprits naturellement chagrin que la perspective d'un nouvel effort fatigue à l'avance, encore qu'ils soient bien résolus en tout état de cause à n'y point participer. Mais jamais l'Occident ne fut plus vivant, jamais il ne brilla d'un éclat plus radieux que dans cette Exposition où tout disait la grandeur et la fécondité de son œuvre, la clarté de son génie, la douceur de ses lois, l'ordonnance et la solidité de ses constructions.

Vincennes ne peut pas être un terme. A peine une halte, entre deux longues étapes. Un cycle de l'histoire du monde s'est achevé qui vit les heurts et les froissements des races, l'hégémonie de l'une, l'assujettissement des autres. Un nouveau cycle commence qui les verra se rapprocher toutes. A condition que la race privilégiée donne l'exemple.

L'Exposition a préparé les voies. Parmi ses visiteurs il n'y a pas eu seulement des Français. Parmi les étrangers, il y a eu d'abord ceux qui pouvaient à juste titre se croire, à Vincennes, un peu comme chez eux, puisque leur pavillon national flottait à côté du nôtre et que nous avions tout fait pour leur donner cette impression. Je crois qu'on peut leur appliquer les mêmes observations qu'aux Français. La plupart ont fait pour la première fois connaissance avec leur domaine colonial. Comme les Français également, à défaut d'un sens impérial qui n'est guère, il faut l'avouer, que l'apanage de l'insulaire Grande-Bretagne, ils auront acquis une vue plus juste et plus large de l'importance du fait colonial dans la vie politique et économique de leur pays. Et ceci est encore vrai, en partie, pour les visiteurs originaires de nations qui n'ont plus ou n'ont jamais eu de colonies. Le marché colonial est ouvert à tous les peuples, pour tous les peuples il est une source de vie.

L'ACCORD NÉCESSAIRE

A cette propagande directe de l'Exposition, s'ajoute celle des innombrables articles, études, essais, auxquelles elle a donné lieu. On peut donc affirmer qu'il existe à l'heure actuelle, en Europe, un fort courant d'idées favorable à la colonisation.

Aux conducteurs des peuples et des âmes d'en profiter. Il est temps encore de mettre debout une *politique des races* suffisamment souple et suffisamment généreuse pour assurer l'intégration progressive et ordonnée des races de couleur dans notre système de civilisation.

Il existe déjà, en matière de colonisation, un contrôle international auquel les nations non colonisatrices participent au même titre que les autres. Je ne suis pas de ceux qui s'en offusquent à l'excès. L'exemple de l'Exposition a prouvé que la colonisation ne perd rien à se soumettre ouvertement et loyalement au jugement du public.

Le contrôle international, quand il s'exerce avec objectivité, ne saurait gêner les colonisateurs du XX^e siècle. Même s'il risque de froisser de respectables susceptibilités nationales, il ne peut qu'amener l'opinion de tous les pays à une plus juste connaissance du problème colonial. Or, c'est de l'ignorance et de l'incompréhension de leurs critiques improvisés que les coloniaux pâtissent le plus. Enfin, il démolit le plus redoutable argument des anti-colonialistes : celui qui nous montre les colonisés à la merci des colonisateurs et sans recours possible contre l'égoïsme, l'esprit de lucre ou même, tout simplement, la négligence de leurs maîtres.

Mais ce contrôle ne constitue, au vrai, qu'une besogne négative. Il fournit au peuple colonisé un mininum de garanties contre la mauvaise gestion du colonisateur; il ne lui fournit nullement une bonne gestion, pas plus que l'assurance-maladie ne garantit une bonne santé à l'assuré.

De plus en plus, le colonisé réclame une œuvre positive, — et rapide. Il a le désir, ayant goûté au fruit de l'arbre de la science, d'égaler au plus tôt ses professeurs. C'est affaire aux nations colonisatrices, et à elles seules.

Sur la légitimité du vœu ainsi formulé, il ne peut y avoir

de débat. Quels que soient la couleur de leur peau et leur degré d'évolution, tous les habitants des terres coloniales placés sous la tutelle européenne ont droit au pain de l'esprit.

Mais gare à l'indigestion !

C'est ici qu'apparaît la nécessité, pour les nations colonisatrices, de donner aux assises de Vincennes un prolongement logique. Se réunir, se concerter pour l'élaboration d'un programme commun, s'inspirer de méthodes connues et s'astreindre à de communes disciplines, il n'est pas pour elles de besogne plus urgente. Le temps des particularismes coloniaux est passé et ce serait une erreur irréparable, à mon sens, que de continuer à donner aux spécialistes des questions coloniales des occasions d'écrire de savants parallèles entre les méthodes anglaise, hollandaise, belge, portugaise, italienne ou française. Il ne doit plus y avoir qu'une méthode : la méthode européenne adaptée au tempérament de chacun.

Méthode unique, discipline unique. Si les nations colonisatrices acceptent de s'y plier, leur tâche sera plus facile et plus féconde. Mieux armées pour se défendre contre les ferment de désordre que les nationalismes locaux, le bolchévisme et leurs propres erreurs ont fait lever dans les territoires coloniaux, elles le seront aussi pour satisfaire de légitimes aspirations, celles qui ne violentent ni l'âme d'une race, ni l'ordre de la nature.

L'unité de conception et d'exécution ne serait pas moins bienfaisante dans le domaine économique. Le monde souffre d'une mauvaise distribution de ses richesses et le mal sévit aux colonies autant que dans les métropoles. Mais l'armature économique des colonies est bien moins rigide que celle des métropoles. Elle est loin d'avoir atteint sa forme et ses dimensions définitives. Elle se prête donc mieux à des rajustements concertés qui permettraient de rétablir pour chacune d'elles, et dans chacune d'elles par rapport aux autres, l'équilibre de la production et de la consommation. Un tel accord, outre les répercussions heureuses qu'il ne manquerait pas d'avoir sur les pays d'Europe, constituerait pour ceux-ci un exemple et une leçon.

Mais il n'y a plus de temps à perdre. Chaque jour qui passe est un jour perdu pour l'œuvre de paix et de rapprochement des peuples et des races sous le signe de la colonisation.

Il nous faut profiter de l'ambiance créée par l'Exposition coloniale. Pendant six mois, un souffle de concorde a passé sur Vincennes; les coloniaux français et leurs amis étrangers l'ont tous respiré; je ne serai pas démenti si j'affirme qu'à certains moments, le même rêve visita nos esprits.

Rêve aujourd'hui, réalité demain, peut-être. Déjà, grâce au maréchal Lyautey dont le génie lucide, en même temps qu'il s'attaquait à l'œuvre de Vincennes, prévoyait déjà tous les fruits qu'elle pourrait donner, nous verrons bientôt, je l'espère, s'élever les murs de cette « Maison de la France extérieure » qui groupera en un solide faisceau toutes les forces vives de l'Empire. Mais devant cet effort de synthèse que nous allons réaliser pour notre compte, tout nous incite à y convier les autres nations.

Voilà quelques mois, j'exposais dans la *Revue* (1), comment la logique des événements avait fait passer l'Exposition du plan national, qui lui avait été primitivement assigné, au plan international. La même logique nous commande de prévoir, dans cette future « Maison de la France extérieure », des chambres d'amis où seront accueillis tous ceux qui inquiète un retour possible de barbarie dans un monde désaxé et qui voudront s'unir à nous pour le conjurer.

« L'issue favorable du procès colonial est pour l'Europe non dans la solution de force, mais dans la solution de justice. Elle seule peut parachever par une œuvre d'unité morale cette unité matérielle du monde que la colonisation a réalisée par l'uniformité de son progrès technique. » Mais cette œuvre d'unité morale que conseille M. Albert Sarraut, l'Europe ne peut songer à la réaliser parmi les races de couleur, tant qu'elle n'aura pas d'abord songé à réaliser chez elle l'unité d'action.

Qui l'y invitera? Après l'expérience de Vincennes, il me paraît que la réponse est aisée.

CE QUI RESTE DE L'EXPOSITION

De ce qui fut l'Exposition coloniale internationale de 1931 il nous reste une grande réalisation et une grande idée.

Une réalisation d'abord. Lorsque, au printemps prochain, le

1) Voir notre article sur les *Origines et les buts de l'Exposition coloniale*, dans la *Revue* du 4^e mai.

bois de Vincennes aura repris sa calme et provinciale existence, le Musée permanent sera là pour nous rappeler les grandes heures que nous venons de vivre.

Ce Panthéon de la France coloniale nous manquait; l'Exposition nous l'a donné. Il s'agit maintenant de lui conserver le plus possible de la vie ardente qui l'anima hier encore. Je suis convaincu que l'État et les gouvernements coloniaux ne négligeront rien pour cela; mais il faut souhaiter que l'initiative privée s'y emploie de son côté. Je verrais volontiers, pour ma part, se fonder une « Société des Amis du Musée colonial » qui pourrait, à l'exemple de celle des Amis du Louvre, faire de la belle et bonne besogne.

La grande idée, je crois l'avoir suffisamment mise en relief au cours de cette étude. L'Exposition coloniale n'a pas liquidé le procès de la colonisation. Mais en apportant des pièces nouvelles au dossier, en allégeant ce dossier de beaucoup d'erreurs et d'inexactitudes, elle a clarifié les débats. Surtout, elle a eu l'immense mérite de les rendre publics.

Une partie se jouait de l'issue de laquelle dépend le salut du monde, et l'Europe, principale intéressée, n'y portait qu'un regard nonchalant et distrait. Désormais, à moins qu'une volonté de suicide ne la guide, la voici obligée de réagir. Directement, par la puissance de ses propres démonstrations ou indirectement par le mouvement d'idées auquel elle a donné lieu, l'Exposition a réhabilité l'œuvre de l'Europe colonisatrice. Par voie de conséquence, elle a mis ses élites en garde contre ceux qui lui conseillent d'abdiquer sous prétexte que cette œuvre fut mauvaise ou qu'elle est achevée.

L'Exposition coloniale a permis à notre vieux monde occidental de reprendre conscience de ses destinées. On ne pouvait espérer pour elle une fortune meilleure, ni concevoir pour la France, qui fut son berceau, un plus noble sujet de fierté.

GOUVERNEUR GÉNÉRAL OLIVIER.

LETTRES

A LAURE DE GASPARIN

II⁽¹⁾

SEPTEMBRE 1836-NOVEMBRE 1839

MINISTÈRE MOLÉ-GUIZOT

Thiers, après avoir échoué dans la question du mariage autrichien du duc d'Orléans et s'être mis en opposition avec le Roi sur celle de l'intervention en Espagne, donna sa démission le 23 août 1836. Le comte Molé fut chargé de constituer le ministère ; Guizot accepta le portefeuille de l'Instruction publique. Il fit donner l'Intérieur à Adrien de Gasparin, pair de France et beau-frère de M^e Laure de Gasparin. La combinaison Molé-Guizot devait durer du 6 septembre 1836 au 15 août 1837.

Paris, samedi 3 septembre 1836.

Vous n'aurez qu'un mot, mon amie, mais vous aurez un mot. Je ne veux pas que rien de moi ne vous arrive dans un moment si important pour moi et aussi pour les vôtres. Je ne sais comment ceci finira. J'ai demandé ce qui m'a paru indispensable, cela seulement, et j'y tiendrai. La situation est difficile, mais pas mauvaise. Ce que je crains le plus, ce sont les difficultés incidentes et superflues, qui naîtront des situations personnelles, des amours-propres exigeants ou blessés, des timidités qui essaieront de se déguiser sous un air de dignité,

(1) Voyez la *Revue du 1^{er} novembre*.

etc., etc. Je ne crois pas que rien se décide avant quelques jours. Vous ne vous étonnerez pas que je ne vous donne aucun détail.

Adieu. Je parle depuis sept heures du matin jusqu'à minuit. Je cours le moins que je puis, mais ce moins est encore beaucoup.

UN LIVRE DE LOUISE COLET

(1837).

Mon amie, voici un volume que m'a apporté ce matin une jeune femme, assez jolie, et qui voudrait bien être, comme on dit, encouragée. Lisez-le pour moi, je vous prie, et dites-moi si l'on faut encourager. J'ai foi en votre impression avant réflexion, et dans votre jugement après réflexion. L'accord de l'instinct et de la raison, du premier mouvement, est bien rare et bien beau. Il me le faut absolument : je ne sais pas jouir d'une moitié. Aussi, quand je rencontre le tout, je suis charmé. J'ai peur que la pauvre M^{me} Colet (1) n'ait ni l'une, ni l'autre moitié. Je n'ai jeté qu'un coup d'œil, et ce que j'ai entrevu est bien commun. Mais que m'importe ?

Vous n'avez guère le temps de lire. Cependant je vous demanderai souvent de lire pour moi. Et puis, je vous empêcherai souvent en allant vous voir. Je n'y aurai nul regret.

AU CHEVET DE SON FILS FRANÇOIS

A la fin de l'hiver de 1836-1837, François Guizot, fils ainé du ministre, tomba gravement malade d'une fluxion de poitrine. L'inquiétude de Guizot lui faisait quotidiennement adresser à M^{me} de Gasparin des billets où il la renseignait sur l'état de ce fils si tendrement aimé.

11 heures.

J'étais sorti, mon amie. L'état est le même ; le sommeil a été long, mais très orageux. C'est une vue déplorable et déchirante. Il est habituellement attendri. Je me défends de la douleur et je me reproche de m'en défendre. Mes deux filles ont la

(1) Louise Colet, née Revoil, qui fut l'amie de Victor Cousin, de Gustave Flaubert et d'Alfred de Musset. L'Académie française couronna en 1839 son poème, *le Musée de Versailles*, sujet qui avait été mis au concours. Elle fut plusieurs fois lauréate. Elle avait publié *Fleurs du Midi*.

grippe et sont toutes deux confinées dans leur chambre et dans leur lit. Pauline est déjà mieux. Henriette a encore assez de fièvre. Venez passer la matinée avec ma mère, mon amie, si votre grippe à vous ne vous retient pas. La conversation avec vous me fait toujours du bien. Nous la reprendrons.

6 heures.

Je rentre, mon amie ; je n'ai pas le temps d'aller vous voir. Gasparin s'est bien tiré d'affaire, très suffisamment, d'autant plus qu'évidemment il s'en tirera encore mieux quand il aura pris plus d'assurance, et il en prendra. La discussion en tout a bien marché.

Je ne trouve pas mon fils bien. La journée a été agitée. L'oppression a repris. Quel combat !

Samedi, 11 heures.

Mon amie, il n'est pas bien; la journée d'hier a été mauvaise. Cette nuit, il a dormi longtemps et tranquillement. Mais les crises d'étouffement et la fièvre sont plus fortes qu'il y a trois jours. Les médecins sortent de sa chambre et ne sont pas contents. Ils attendent quelque effet de deux corrosifs profonds qui ont été ajoutés au vésicatoire. Mais la suppuration ne s'y établira que dans un ou deux jours. Il est très abattu.

Adieu, mon amie. Je suis obligé d'être à la Chambre à midi un quart, puis dans les bureaux, puis au Conseil. Je n'espère guère trouver dans la matinée un quart d'heure pour aller vous voir. Ce soir, je crois que je resterai chez moi. Je vais écrire à la princesse Belgiojoso que je n'irai pas dîner chez elle. Je veux suivre les variations de l'état de mon fils dans la soirée.

Mardi matin.

Mon amie, je viens de voir mon fils. Il a été très agité et sans sommeil jusqu'à trois heures et demie; depuis il a dormi assez bien. Il ne se sent pas mal ce matin. Mais je ne suis pas content. La guérison n'avance pas; hier, la fièvre est revenue assez forte; la toux continue; l'ennui augmente. Le fardeau en ce moment-ci est lourd. J'espère que je le porterai; mais priez pour qu'il n'augmente pas encore. Je désire que vous voyiez

M. Andral (1). Il a promis de venir ce matin de bonne heure; mais je suis constraint de sortir à dix heures et demie. Il est fort possible que je ne le voie pas. Venez chez ma mère; restez un peu avec elle et causez avec M. Andral. Je voudrais vous voir auparavant et vous dire sur quoi il faut insister. Adieu, mon amie. Je sais où est votre pensée et la mienne s'y repose, autant qu'on peut se reposer dans ce monde de fatigue.

Sans date.

Mon fils est bien ce matin, mon amie, et il le dit. Ses trois médecins sortent de chez lui, et le trouvent mieux. Ce sera long; mais s'il ne survient pas d'incident, je crois que le mieux ira se développant. Encore quelques jours, et je commencerai peut-être à retrouver quelque repos de cœur.

Agénor est venu tout à l'heure : les médecins de mon fils étaient là. Le voilà qui revient. Je vais causer un moment avec lui. Vous n'avez rien à me dire à leur sujet, mon amie ? J'y pense sans cesse, et je ferai de mon mieux pour leur situation, pour leur considération, pour tout ce qui les intéresse. Adieu, mon amie. J'espère vous voir ce soir en rentrant chez moi.

Sans date.

Mon amie, vous viendrez chez ma mère dans la matinée, n'est-ce pas ? Elle est bien; mais je désire qu'elle ne soit pas seule. Et puis, mon petit Guillaume, séparé de ses sœurs, s'attriste profondément. Vous l'amuserez sans l'exciter. Je vais à la Chambre. L'effort est grand. Quand je passe une demi-heure assis à côté du lit de mon fils, je saisis une fois, deux fois, l'éclair d'un regard ou d'un sourire affectueux, qui me révèle en lui un sentiment doux qu'il n'aurait pas, s'il ne me voyait pas. Je crois qu'il souffre peu; et pourtant la souffrance est empreinte dans tous ses traits. Adieu, mon amie. Il ne faut pas que je laisse ma pensée se fixer là. Je ne pourrais plus l'en rappeler.

Lundi.

Que faites-vous ce soir, mon amie ? Resterez-vous chez vous toute la soirée ? Serez-vous seule ? Viendrez-vous chez

(1) Médecin réputé, gendre de Royer-Collard.

ma mère vers dix heures? Pour moi, je ne sortirai que pour aller vous trouver, si vous ne sortez pas. Il souffre peu; je le crois du moins; mais il s'affaisse, il s'endort. Comment se fait-il qu'on aille, qu'on vienne, qu'on parle, qu'on agisse, tandis qu'une créature chérie est là qui se meurt? Je le fais pourtant, je le fais plus qu'un autre; mais je m'en indigne en le faisant. Qu'est-ce que le monde, et ses affaires, et ses intérêts, et la part qu'on y peut prendre, auprès d'un jour, une heure de la vue, de la seule vue d'une créature aimée, et qui vous aime, et qui s'en va, qui s'enfuit? Je sors de la chambre de mon pauvre enfant; j'étais là, à côté de son lit; je le regardais; à travers son sommeil, de moment en moment, il me regardait; deux ou trois fois, j'ai cru entrevoir qu'il y prenait plaisir, un dernier et triste plaisir. Pourquoi ne suis-je pas toujours là? Ah! mon amie, c'est un supplice que d'être voué à autre chose qu'à ses affections, quand au fond on ne se soucie que de ses affections.

3 heures du matin.

Mon amie, il vient de me quitter (1). J'ai entendu ses derniers soupirs. Ils m'ont éveillé. Je suis arrivé à temps pour recevoir son dernier regard. Tout dormait autour de lui. Que Dieu garde son âme! Elle était, elle est bien belle. Mon pauvre enfant! Il m'aimait tant! Il savait si bien combien je l'aimais! Nous avons tout aimé ensemble, comme il me le disait il y a quatre jours! Adieu, mon amie.

CRISE MINISTÉRIELLE

Un désaccord s'étant élevé entre Guizot et Molé, celui-ci se retira le 7 mars 1837. Guizot fut chargé par le Roi de former le nouveau ministère, mais n'y parvint pas; Molé, rappelé, constitua le 15 avril un cabinet sans Guizot.

Mercredi, 29 mars 1837.

Mon amie, un seul mot. Je n'ai pas cinq minutes à moi. Non que je ne fasse rien, mais j'écoute et je parle énormément,

(1) François Guizot, fils de Pauline de Meulan, était né le 11 août 1815. Il mourut le 15 février 1837. Il donnait à tous les plus belles espérances. Il n'a laissé qu'une notice sur sa mère, écrite avec délicatesse et talent, et publiée dans le *Dictionnaire de la Conversation*.

constamment. Que de peine inutile et perdue en ce monde ! Les choses se feraient dix fois plus aisément et plus vite si on parlait et se remuait dix fois moins. Je ne me remue pas du tout. Je n'ai rien à faire que d'être au courant de ce qui se fait, ou plutôt de ce qui se tente, car il ne se fait rien. Je suis triste, triste pour moi, triste pour d'autres.

M. de Montalivet, m'assure-t-on, refuse absolument de rentrer comme ministre des Travaux publics ou de l'Instruction publique ; comme il voudra ; de mon vivant, il ne rentrera certainement pas autrement. Ils n'avancent guère, je crois, quoi qu'ils en disent, M. Molé et lui, dans leur travail, pour faire un ministère sans moi. Cependant il se peut que telle soit la fin et je ne m'en désolera pas. Nous verrons bien. A la Chambre, je siège et parle comme si de rien n'était. J'irai ainsi jusqu'au bout, uniquement appliqué à conserver, à accroître, si je puis, ma considération et ma force personnelles. Du reste, soyez tranquille, mon amie, je ne me découragerai point ; je n'abandonnerai point la partie. Vous me retrouverez comme vous m'avez laissé, souvent fatigué, jamais abattu. Mais revenez.

Lundi, 8 mai 1837.

Je viens d'avoir une semaine chaude et belle. Je ne crois pas avoir agi aussi profondément et aussi généralement, dans la Chambre et hors de la Chambre. J'étais très ému et assez souffrant. J'ai besoin de repos. Je ne parviens pas à ressaisir la dose de sommeil qu'il me faut. Pourquoi êtes-vous partie ? Une heure de douce et intime conversation repose plus que tout le sommeil du monde. Depuis quatre jours, mon amie, je vous regrette encore davantage, pour vous et pour moi. Je suis excédé de louange et affamé de sympathie. Au milieu de ce déluge de compliments, certaines choses, cependant, me touchent ; ce sont les marques d'estime, d'adhésion, d'affection qui viennent de loin, restent anonymes, et ne veulent que se manifester, sans prétendre à aucun retour. Il m'est venu, sous enveloppe, sans lettre, sans rien, deux feuilles de chêne séchées avec cette épigraphe : *Destinées à M. Casimir Périer, offertes à M. Guizot.* J'en ai été ému.

On fait distribuer mes deux discours à trente mille exemplaires. Je vous en enverrai un paquet, mon amie. Deux cents

députés ont souhaité individuellement pour les frais de cette distribution. Cela ressemble bien à la majorité.

Mercredi 10.

J'attends avec impatience le beau temps pour mes enfants. Ils sortent trop peu. La pluie continue empêche d'aller même dans le petit jardin. Je n'ai jamais vu un printemps si affreux. Mes travaux du Val-Richer en sont retardés, ce qui retardera aussi mon départ, à mon grand regret, car je voudrais partir le jour même de la clôture de la session. Je suis très pressé de vivre un peu hors de la foule. Je mènerai mes enfants aux bains de mer. Il est probable que j'irai à Fontainebleau pour les fêtes du mariage.

LE VOYAGE EN ORIENT DE LAMARTINE

15 mai 1837.

Malgré l'amnistie et tout ce qu'on fait pour nous émousser, nous sommes froids et inertes. Les bons se méfient, les mauvais épient. Je crois au *statu quo*. Les bruits de dissolution après la session ont eu quelques jours assez de consistance. C'est le vif désir de M. Thiers qui se remue assez. Je n'y crois pas (1). Ce qui est plait au Roi. Peu d'opposition et beaucoup de mépris. Il ne compte pas avec eux. Il les gardera tant qu'il pourra, c'est-à-dire jusqu'aux approches de la session, sauf les accidents.

Pour moi, je ne fais rien, absolument rien. Je dors beaucoup. On vient beaucoup me voir. Et quand je suis seul, j'appelle mes enfants, ou je lis des futilités, comme le *Voyage en Orient* de M. de Lamartine (2) qui me plaît quelquefois et m'impatiente souvent. C'est bien la créature la plus superficielle, la plus légère dans le sérieux, vraie bulle de savon qui monte, monte et va crever au milieu des nuages. Ce n'est pas la peine de toucher à de si grandes idées, à des sentiments si puissants pour les effleurer comme un papillon. Vraie profanation, poétique pourtant, et assez attrayante parce qu'elle est aussi sincère que frivole. A tout prendre, cependant, je ne m'y plais pas. Ma première impression est agréable ; à la seconde,

(1) Guizot se trompait, comme on le verra plus loin.

(2) *Le Voyage en Orient* avait paru en 1835.

la légèreté me frappe ; à la troisième, elle me choque. Si je continuais, j'arriverais à un vrai déplaisir. Mais je ne continue pas. Cela n'en vaut pas la peine. Je l'effleure lui-même comme il effleure toutes choses.

Savez-vous ce qui m'occupe ? Mes travaux du Val-Richer que le mauvais temps empêche de terminer. J'en suis tout à fait impatienté. Je serai probablement obligé, après la session, de retarder mon départ de quinze jours. Pour la première fois de ma vie, je vais arranger une maison, planter un jardin, agir en propriétaire. Il me semble que j'y prendrai quelque intérêt. J'en serai étonné. Ce sera un symptôme de vieillesse. Jusqu'ici les choses m'ont été parfaitement indifférentes. Les personnes seules m'atteignaient. Ce Val-Richer même, je ne m'y intéressais qu'à cause de mon fils qui l'avait pris en vive affection. C'était l'établissement que je lui destinais, que je devais lui laisser. Il a emporté avec lui mon plus lointain avenir et toute une large part de mon passé, toute ma vie avec sa mère. Il ne m'en reste plus aucun témoin. Adieu, mon amie. Je ne crains pas la tristesse. C'est mon état. Mais il ne faut pas la laisser devenir trop poignante.

LE MARIAGE DU DUC D'ORLÉANS

Dimanche 21 mai.

La semaine n'a pas été mauvaise. En essayant de se former une réunion composée du tiers-parti et de déserteurs de la gauche et du centre, M. Thiers m'avait donné le droit d'en tenter aussi une, qui ralliait autour de moi l'ancienne majorité; ce que je n'aurais certainement pas pu s'il fut resté immobile. J'y ai travaillé sans bruit pendant huit jours, et j'y ai réussi. J'ai pris pour hôte et pour drapeau l'un des hommes les plus modérés de la Chambre; nous nous sommes réunis chez lui près de cent quatre-vingts; et les plus timides comme les plus vifs sont sortis charmés de cette réunion qui a le double résultat de rallier plus des trois quarts de l'ancienne majorité et de classer définitivement et officiellement M. Thiers hors de cette majorité à laquelle il voulait avoir toujours l'air d'appartenir, tout en travaillant sans relâche à la détruire. Il est très contrarié de ce succès, auquel il ne s'attendait point, et le ministère aussi, dont la solitude entre les deux armées est

aujourd'hui constatée. Il n'en mourra point, je le sais; c'est de son insignifiance même qu'il vit, et il en vivra peut-être assez longtemps. Mais, mon amie, l'insignifiance est un capital qu'on dépense et qui ne se renouvelle pas. Je connais cette situation et n'en éprouve ni inquiétude, ni impatience...

Je sens d'ailleurs le besoin, un vrai besoin d'être quelque temps *au vert*, et pour le public, et, ce qui est plus grave, pour moi-même. Depuis quatre ans, j'ai passé ma vie dans un tel effort que j'ai senti plus d'une fois, comme disent les guerriers d'Homère et Phèdre après eux, mes genoux tremblants près de se dérober sous moi. Personne, je crois, ne s'en est douté; mais qui se doute de l'intérieur d'une âme? Et ce que personne ne voit, n'en subsiste pas moins et finirait par éclater. Je me repose donc avec une impression non de joie, mais de soulagement inexprimable. Je ne fais rien, je ne cherche rien, je ne pense à rien; je sors sans but, je reste chez moi sans nécessité, je dors dans mon fauteuil; je lis des contes arabes. Ce sera bien mieux encore au Val-Richer. Je remuerai de la terre; j'avalerai de l'air; je m'asseoirai au soleil; je me promènerai sous la pluie. Et je suis bien sûr que l'hiver prochain, quand l'arène se rouvrira, j'y rentrerai rafraîchi au dedans et pour moi-même, renouvelé au dehors et pour le public, sans joie, mais du moins sans crainte.

Je vais lundi 29 à Fontainebleau, pour le 29 et le 30, c'est-à-dire pour assister au mariage(1). La Cour en reviendra le 4 juin et des fêtes de toute sorte dureront jusqu'au 25. La session sera finie alors, ou bien près de finir, du moins pour la Chambre des députés, et je partirai pour le Val-Richer, s'il est en état de nous recevoir. M^{me} de Meulan y est en ce moment pour presser les travaux.

Paul Delaroche a fini et m'a envoyé mon portrait. Il est très beau. Je crois que vous en serez contente.

28 mai.

Mon amie, je ne vous écrirai qu'un mot aujourd'hui. Je pars demain de bonne heure pour Fontainebleau. J'y passerai deux jours. Je ne veux pas que vous en éprouviez un retard dans notre correspondance. Je compte bien, en revenant mercredi, trouver

(1) Du due d'Orléans avec Hélène de Mecklembourg-Schwerin.

je une lettre de vous. Je vais à Fontainebleau parce qu'il faut y aller, et comme portion de ma tâche. Par goût, je suis dans une veine de solitude, d'immobilité, matérielle et morale. J'y trouve du repos, et quelque rapprochement avec les êtres qui sont le fond de mon âme et de ma vie. Il me plaît que rien ne m'empêche de penser à eux, de rechercher ce qui me reste d'eux.

Je suis très impatient de partir pour le Val-Richer. Il me semble que j'y retrouverai l'ombre de mon bon François, que je le verrai dirigeant les ouvriers, que je le rencontrerai dans les bois. Il s'était pris pour ce lieu d'une véritable passion. C'est la dernière impression vive et gaie que je lui aie vue. Elle m'est chère.

Mme de Meulan est depuis quelques jours au Val-Richer, faisant le métier de maréchal des logis. Elle espère que la maison sera en état de nous recevoir vers la fin de juin. Il me suffit qu'il y ait possibilité physique et salubrité. Je sais que l'arrangement ne se fera que nous présents. J'ajourne à l'année prochaine celui du jardin anglais. Ce sera une assez grosse dépense, et cette année-ci est déjà très chargée : d'autant que ce que je fais, je veux le bien faire. Je puis me limiter sans effort ; mais, dans mes limites, je veux que ce soit bien.

Lundi, 5 juin.

... Depuis dix ou douze jours, il fait beau, pas chaud encore quoi qu'on en dise, mais beau. J'en jouis, je marche beaucoup, et je badaude dans mon petit jardin avec mes enfants. Ils sont bien, et nous avons commencé à vivre beaucoup ensemble. Henriette a une queue de rhume qui me déplaîtait ; mais M. Andral dit que ce n'est absolument rien, et depuis deux jours, en effet, je crois que cela s'en va. L'intelligence de Guillaume se développe beaucoup, sans que sa douceur en souffre. Ma mère jouit trop de sa douceur qu'elle appelle docilité. J'aime certainement la douceur, et médiocrement la docilité. On est fort disposé à estimer beaucoup, dans les enfants, les qualités commodes pour les grandes personnes. J'aime mieux les qualités qui serviront toute la vie, et de plus en plus.

Je leur donne à tous les trois, chaque soir, une joie bien nouvelle pour eux et bien vive. Je leur lis *Ivanhoe*. Leurs transports de curiosité, de surprise, de haine ou d'affection pour tous les personnages sont un spectacle charmant. Je regarde

les romans de Walter Scott comme une des meilleures lectures d'amusement qu'on puisse faire ou faire faire. L'impression générale qui en reste est toujours raisonnable, honnête, et l'imagination y prend une habitude de vérité qu'on ne saurait trop se hâter de lui donner.

Je voudrais vous raconter Fontainebleau, mon amie. Si vous étiez ici, je vous en dirais long, mais je vous en écrirai bien peu. A vrai dire, je doute que beaucoup de gens s'y soient beaucoup amusés, quoique tout le monde ait l'air ravi. La vie de cour est trop superficielle et trop factice pour notre temps : nous n'avons plus ni les défauts ni les qualités qui y conviennent. Nous avons été remués et occupés trop sérieusement, trop profondément pour qu'elle nous suffise, et nous ne savons pas être à l'aise au milieu de tant de conventions et de gênes. Je n'ai vu là que des gens impatientés, irrités presque de n'y pas tenir plus de place, et qui ne savaient pas s'en faire faire davantage. Ils ne trouvaient personne assez aimable pour eux, et ils ne l'étaient eux-mêmes pour personne. Nous sommes pleins à la fois de prétention et de timidité. Nous voulons absolument du succès, à la Cour comme ailleurs, et tout effort nous déplait, toute gêne nous ennuie.

La duchesse d'Orléans est vraiment très bien. Voici l'exakte vérité : médiocre de figure, agréable de tournure, et sous la figure, sous la tournure, une personne qui me tromperait fort si elle n'avait pas réellement de l'esprit, du caractère, grande envie d'être quelqu'un, et tout ce qu'il faut pour y réussir. Elle prend d'elle-même et très naturellement, très modestement, le haut du pavé partout et dès le premier pas.

L'entrée ici s'est fort bien passée hier, quoique un peu froidement. Le cortège était si nombreux, si serré et la haie des troupes si épaisse que la population, tenue un peu loin, a crié comme on crie de loin. Cependant on a bien fait à mon avis de ne pas se livrer davantage. Avant tout, il faut songer à la sûreté du Roi...

Dimanche, 11 juin.

Décidément, mon amie, je suis absolument incapable de m'amuser seul. Chaque expérience nouvelle me donne à cet égard une conviction plus profonde. J'ai passé hier ma journée à Versailles, au milieu de mille causes d'impressions

agréables et de deux mille personnes qui ressentaient ces impressions. Elles commençaient en moi à chaque instant, vives, douces, impatientes de poursuivre leur chemin, de déployer leurs ailes; elles s'arrêtaient tout court, étonnées de leur solitude, et s'évanouissaient soudain, pour reparaître et s'évanouir encore la minute d'après... Je suis sûr que, si je n'avais pas été seul, je me serais promené hier avec un plaisir infini à travers toute cette histoire de mon pays qui rennaissait là sous mes yeux sans acception de temps, de parti, de préjugé, d'affection ou de haine; histoire libre, vraie, impartiale, complète, devant laquelle j'aurais bien vite et bien volontiers oublié toutes les misères contemporaines, qui disparaîtront aussi un jour et laisseront l'histoire de notre époque reprendre aussi sa vérité et sa grandeur. Mais il y a, au fond de mon âme, quelque chose qui m'est bien plus cher que toutes les histoires du monde, et que rien ne peut me faire oublier, et qui m'empêche au contraire de jouir de rien.

Ma journée a cependant été pleine d'incidents personnels qui auraient pu m'occuper et me plaire, si j'avais été en disposition de me plaire à des incidents. D'abord, la Reine, étonnée de ne pas m'apercevoir au milieu de cette foule, a demandé si je n'étais pas là, pourquoi je n'y étais pas, si j'étais malade, et cetera, et a envoyé trois ou quatre personnes à ma recherche.

Vous voyez que j'ai conservé des amis à la Cour. Mais voici quelque chose de plus piquant. M^{me} de Broglie m'avait fait promettre la veille de lui donner le bras et de me mettre à côté d'elle à table. Un peu avant le diner, nous nous sommes réciproquement renouvelé notre serment de fidélité. A l'instant survient le maréchal Soult qui lui offre son bras; elle décline l'offre, pour cause d'engagement. J'accours, et je réclame mon droit. Le maréchal, sans humeur et de très bonne grâce, dit qu'il le trouve parfaitement simple, et qu'il ne s'est présenté qu'envoyé et chargé. Il l'était en effet. J'insiste, M^{me} de Broglie aussi, et le champ de bataille nous reste, en dépit des arrangements et des convenances de Cour. Nos trois ou quatre voisins admireraient ce coup de vigueur. Notez que, depuis 1834, époque de sa sortie du Conseil, nous ne nous étions ni parlé ni salué, le maréchal et moi. Gardez cette petite histoire pour vous seule; on en a assez parlé dans l'in-

térieur; je ne veux pas qu'elle devienne publique ni qu'elle revienne de loin.

Vous me faites venir l'eau à la bouche (je dis cela faute de mieux) avec le chant de vos rossignols, le parfum de votre air, l'éclat de votre soleil. Que tout cela est charmant à imaginer et serait bien plus charmant à goûter! Nous avons du soleil, du vrai soleil, brillant et chaud. J'en jouis sur la place Louis XV (1) et sur le boulevard. Orange vaudrait mieux. Et Pomeirols? J'ai du goût pour Pomeirols que je ne connais pas. Ayez-en un peu pour le Val-Richer. Il n'y a pas autant de parfums, autant de lumière, mais il y a des bois bien sombres, des eaux bien fraîches, des prés bien verts. Nous irons du 1^{er} au 5 juillet au plus tard; et vers le 15 juillet, je conduirai ma mère et mes enfants aux bains de mer, à Trouville, à quelques lieues du Val-Richer. Je les y établirai, et puis je reviendrai chez moi et j'irai faire quelques courses dans les environs. Si vous aviez passé sur le boulevard Bonne-Nouvelle ces jours derniers, vous m'auriez vu dans deux ou trois boutiques successivement, achetant des pelles, des pincettes, des chenets, des verres, des tasses, etc. Je suis fort content de mes emplettes. On voulait me les faire faire plus magnifiques, mais j'ai tenu bon. Je n'en serai pas moins ruiné pour meubler toute cette maison, mais je me serai ruiné raisonnablement. C'est bien quelque chose.

Lundi, 19 juin.

Je partirai du 1^{er} au 5 juillet. Nous sommes dans tous les tracas du déménagement. Presque tout est envoyé, sauf mes livres, grande affaire. Je veux débarrasser ma petite maison de six ou sept mille volumes qui iront remplir l'ancien cloître des Bernardins. Ce qui me déplait le plus dans tout cela, ce sont les frais de transport qui sont énormes et cet argent jeté sur la route ressemble à une bêtise. Il le faut bien pourtant. Mon adresse sera : *au Val-Richer, par Saint-Ouen, arrondissement de Pont-l'Évêque, Calvados*. Du reste, écrivez-moi encore à Paris. Je vous dirai à quel moment il faudra cesser.

... J'ai grande envie de ne pas aller ce soir à la fête de l'Hôtel de ville. Je suis las de fêtes. Ce n'est un bon régime

(1) Aujourd'hui place de la Concorde.

pour personne, pas plus pour la masse de la population que pour les individus. Elle est tenue par là dans un état d'effervescence frivole qui ne la met pas dans un bon chemin politique. Du reste, je crois qu'on commence par s'en douter au Château comme ailleurs et que l'infatuation du moment se dissipera un peu. Il s'est fait et dit et chanté depuis un mois bien des sottises. Quand il faudra regagner le terrain perdu, l'effort sera grand. Il me revient qu'en général les élections municipales sont mauvaises. J'en crois d'autant moins à la dissolution.

Mardi, 20 juin.

La fête de l'Hôtel de ville s'est bien passée, par la grâce de Dieu, car la cohue (1) était telle que si le moindre accident, une menace de feu, une chute, étaient survenus, on ne peut savoir ce qui serait arrivé; peut-être quelque horrible presse, quelque étouffement comme au Champ de Mars (2). Du reste, je sais tout cela par oui-dire. Je n'y ai point été. A jeudi le bal de l'Opéra. C'est le jour qui me préoccupe le plus. On a eu vent hier de quelque nouveau complot, on a arrêté quelques personnes et les indices ont été confirmés par l'arrestation. Si le Roi d'Angleterre meurt un de ces jours, comme il y a lieu de le croire, le bal de l'Opéra sera la dernière fête. Celles que le Roi se proposait de donner aux Tuilleries tomberont dans l'eau; à la grande satisfaction du Roi lui-même, d'après ce qui m'a paru dans une conversation que j'ai eue avec lui samedi dernier.

INSTALLATION AU VAL-RICHER

Du Val Richer, lundi 17 juillet.

Me voici au Val-Richer, chère amie, presque aussi étonné que charmé du calme profond qui m'entoure. Point de bruit, point de visites, point de nouvelles, point d'affaires. Je suis seul. Ma mère et mes enfants sont parfaitement contents, et nous passons plusieurs heures de la journée ensemble.

Cependant je suis seul. Ce sentiment de la solitude en contient deux, fort différents, le sentiment de l'isolement et

(1) Plus de 5 000 personnes y assistaient.

(2) Le soir du feu d'artifice au Champ de Mars, plusieurs personnes furent étouffées et blessées dans la foule.

celui du repos. A Paris, j'avais le premier sans le second. Ici, je les ai du moins tous deux à la fois. Ce n'est pas que je voulusse passer ainsi ma vie tout entière. Je n'ai pas besoin de m'y éprouver pour savoir que cette inaction absolue, cette absence des grands intérêts auxquels j'ai pris part, me fatiguerait à leur tour... Mais je jouis profondément de cet entr'acte. A Paris, je n'avais guère que le repos physique. Ici j'ai le repos moral. Ma pensée est calme, ma vie monotone, mon sommeil profond. Je passe une bonne partie de ma journée à regarder la nature qui m'entoure, et je me sens devenir aussi tranquille qu'elle.

Ce lieu-ci est vraiment beau, d'une beauté à la fois riante et sauvage. J'ai sous mes fenêtres des bois et des prés à perte de vue. Il faut, pour voir de la terre, que je baisse les yeux sur les allées du jardin; hors cela, tout, absolument tout est verdure, et la verdure la plus fraîche qui se puisse imaginer. Verdure qui n'a rien de monotone, car le pays est très accidenté et les mouvements de terrain sont gracieux. Ma maison est grande, commode et de bonne apparence. Le cloître, dont j'ai fait une grande bibliothèque en galerie, donne à tout cela un aspect original. Il a quatre-vingt-quatorze pieds de long, huit grandes croisées sur la vallée, et j'y ai déjà placé cinq mille volumes. En face des livres, sur le grand mur, au-dessus des portes et entre les portes des chambres, vont être placées vingt-deux belles gravures, encadrées dans des bordures de sapin du Nord pareil à celui des bibliothèques; et au-dessous des gravures sera une longue ligne de quarante-quatre petits bas-reliefs en plâtre, copie assez bonne des bas-reliefs du temple de Thésée et du Parthénon. J'avais tout cela enfoui dans des caisses ou dans des portefeuilles; je le déploie ici.

Je prendrais à tous ces arrangements un véritable et vif intérêt, si mon fils était là. Je m'efforce de m'y intéresser pour moi-même, et de très bonne foi. Mais je n'y réussis guère. Un premier mouvement de curiosité ou de plaisir, mais qui s'évanouit avant même que la réflexion vienne le chasser. Au fond, je vis avec des ombres. J'essaie, à tout moment, de les changer en réalité. Je n'y parviens pas. Je recommence pourtant.

Je voudrais que vous vissiez les emportements de joie de mes enfants et la satisfaction presque enfantine de ma mère. J'y prends un vrai plaisir... Mes enfants se livrent avec

transport à deux plaisirs qu'on ne connaît pas à Paris, l'espace et la liberté.

Quant à moi, soyez tranquille, mon amie. Je recommence déjà à travailler. J'ai apporté tous les matériaux préparés pour la continuation de mon *Histoire de la Révolution d'Angleterre* (1) et je compte bien m'en occuper sérieusement. Je serai assez dérangé. On commence déjà à venir me voir des environs, et quoique j'aie assigné le dimanche comme le jour où je recevrai les visites, on ne respectera parfaitement pas le reste de ma semaine. Dans douze ou quinze jours, je mènerai ma mère et mes enfants à Trouville. J'irai passer deux ou trois jours à Caen. Mais si je reste ici, comme je le projette, trois ou quatre mois, je suis bien sûr que j'aurai remis en train d'assez grands travaux.

Sur ce, adieu. Pensez toujours à la dissolution (2) et préparez-vous. Je ne sais rien de positif, mais il faut être prêt.

Mercredi, 26 juillet.

Je suis allé dîner avec vingt personnes à Lisieux. J'en ai vu quarante autres le soir. J'y ai couché, et je suis revenu hier, ramenant M^{me} Chabaud qui vient passer avec nous cinq ou six semaines. Elle ira à Trouville avec ma mère et mes enfants. Je les y conduirai lundi prochain 31. Je les y établirai et j'irai de là passer trois jours à Caen où la Société des antiquaires de Normandie m'attend pour tenir sa séance publique annuelle, et me donner un banquet. Je mène, vous le voyez, une vie très errante ; point une vie de chevalier errant, cependant ; je ne me bats avec personne ; je n'ai jamais vécu plus pacifiquement. Tout le monde dort. Et on le sait, on se le dit. Nous verrons un réveil. D'ici là je n'ai rien à faire, et vous savez que j'ai aversion du mouvement sans objet, de tout ce qui est vain.

Du Val-Richer, 27 août.

Mon amie, je mène une vie de bohème, toujours sur les grands chemins, dans la malle-poste, dans la diligence, du Val-Richer à Trouville, à Caen, à Paris. Je suis arrivé hier de Paris après y avoir passé huit jours. J'y étais allé pour des affaires

(1) L'ensemble de cet important ouvrage ne parut, en plusieurs volumes et sous divers titres, que de 1850 à 1854.

(2) Royer-Collard poussait vivement Molé à la dissolution.

particulières, la succession d'Amélie (1), des arrangements à prendre, et aussi pour voir exactement, et par moi-même, où en était la dissolution.

Je suis bien aise d'avoir fait cette course ; elle m'a remis complètement dans le vrai. Mais pendant que j'étais à Paris, m'est arrivée une lettre de M. le duc d'Orléans qui m'engageait à aller passer quatre jours à Compiègne, les 5, 6, 7 et 8 septembre. Il n'y a pas moyen de refuser. J'ai hésité si je ne resterais pas jusqu'au 5 septembre à Paris pour éviter ces courses répétées et fatigantes. Mais j'avais promis à ma mère et à mes enfants d'aller les chercher à Trouville après-demain mardi 29. Je n'ai pas voulu retirer à eux ni à moi ce plaisir-là.

Je suis donc revenu hier. Je vais après-demain à Trouville. J'en reviendrai mercredi et je repartirai samedi soir pour Paris et de Paris pour Compiègne lundi soir ou mardi matin. J'espère qu'une fois de retour de Compiègne, je serai ici un peu sédentaire. Cependant, si la dissolution est prononcée vers la fin de septembre, comme tout l'annonce, il faudra que j'aille encore passer quelques jours à Paris pour écrire de là à mes amis, les bien informer de la situation et mettre un peu le feu sous le ventre à ceux qui en auront besoin. Je voudrais que tout cela fût fini.

Du Val-Richer, vendredi 17 septembre.

Me voici de retour au Val-Richer, mon amie. J'espère m'y reposer un peu de ma vie errante. Cependant je me repose sans sécurité. La dissolution éclatera dans les premiers jours d'octobre, et m'obligera probablement à aller passer encore quelques jours à Paris pour observer un peu le terrain, et donner de là, à mes amis des départements, quelques renseignements, quelques avis qui les soutiennent et les dirigent un peu.

Soyez du reste sans la moindre inquiétude sur mon rhume. Il s'est fort prolongé, grâce à ces courses continues, mais il s'en va tout à fait ; à peine en reste-t-il quelques traces, et elles se dissiperont complètement sous l'influence des Eaux-Bonnes que j'ai commencées aujourd'hui, et dont, pendant quinze

(1) Belle-sœur de Guizot, née Vincent Saint-Laurent. J.-J. Guizot, frère de Guizot, était mort le 25 février 1835.

jours, je boirai deux verres tous les matins. Je soigne et soignerai les deux organes dont j'ai beaucoup usé, mon cerveau et ma gorge. J'en aurai besoin l'hiver prochain et plus d'un hiver encore. Et ces trois petites créatures qui m'entourent ont encore si grand besoin de moi que je me soigne aussi pour elles. Je tremble souvent en les voyant si jeunes, si fragiles! Que deviendraient-elles, si je n'étais pas là? Tout ce qui rassurait, reposait ma pensée, sur leur compte, a disparu, mon frère, Amélie, mon fils avant tout, par-dessus tout! Ma mère a soixante-treize ans. Je reste seul. Que le cœur se sent épouvanté d'avoir tant perdu et d'avoir tant à perdre encore! Du reste, j'ai retrouvé mes enfants, tous les trois, dans le meilleur état du monde. Je prends plaisir à les regarder. Chaque fois que je reviens, ils me reçoivent avec de tels transports de joie que j'en suis ému jusqu'à la reconnaissance.

Je vais être très occupé d'ici à six semaines. Ma correspondance avec mes amis politiques sera active, et j'en ai beaucoup, grâce à Dieu. J'ai promis de donner deux ou trois morceaux pour la *Revue française* (1) dont je désire le succès. J'en veux donner un sur l'état démocratique de notre société, et un sur l'état actuel de nos idées religieuses, particulièrement du catholicisme. On vient beaucoup me voir de Lisieux et des environs. Enfin j'ai décidément repris mon travail sur l'*Histoire de la Révolution d'Angleterre*, et je ne veux plus le discontinuer tout à fait. Je vous mets au courant de mes projets déjà en train. Mais soyez tranquille; je ne vous laisserai pas sans lettres, chère amie.

Du Val-Richer, 28 octobre 1837.

Chère amie, je ramène tout mon monde à Paris après-demain 30. Nous irons y dîner mardi 31. J'aurais volontiers passé encore un mois ici. Mais les élections me rappellent absolument (2). Je vote encore à Paris cette année. Et puis je vous dirai que, dépourvu, comme je le suis encore, d'un vrai chemin pour arriver chez moi, il n'y a pas moyen d'y prolonger mon séjour en automne; j'y serais claquemuré par la boue et la pluie. L'année prochaine, ou dans dix-huit mois au

(1) Guizot avait contribué à fonder, au début de 1828, la *Revue française*.

(2) La dissolution avait été prononcée le 3 octobre 1837; les nouvelles élections eurent lieu en novembre.

plus tard, j'aurai un bon et beau chemin neuf qui me conduira devant ma porte. Mais, en attendant, il faut retourner à Paris. Ne m'écrivez donc plus au Val-Richer.

Je regrette bien que vous ne l'ayez pas vu. Je voudrais bien que vous le vissiez. C'est une bonne, grande et commode maison, qui a assez de caractère, comme on dit aujourd'hui, et un caractère qui me convient. Encore quelques soins intérieurs que je prendrai peu à peu, et elle sera tout à fait confortable. J'ai commencé à planter ça et là dans le jardin, mais sans remuer un pouce de terre. Je renvoie les travaux de terrassement à l'année prochaine, s'il y a une année prochaine. Un de mes voisins m'a envoyé un bel et bon présent, quatre charretées d'arbres verts, cent vingt-sept mélèzes, pins d'Écosse, de Corse, sapins, que sais-je ? déjà grands et bien portants. Il a fallu les planter sur-le-champ. J'ai très bien arrangé les bords de la pièce d'eau, et mes deux cygnes ont raison de s'y trouver fort bien. Je fais de mon mieux, je vous assure, et très sincèrement, pour prendre à tout cela de l'intérêt. J'y pense, j'en parle, je m'en occupe ; et au moment même de l'occupation, quand les arbres arrivent, quand j'en marque la place, quand je regarde si on les plante bien droits, je m'y intéresse en effet. Mais quand l'œuvre matérielle est accomplie, tout est fini; il ne m'en reste rien; je n'y pense plus, ou si j'y pense encore, c'est pour sentir de quelle indifférence m'est tout cela, et tout cet établissement, tous ces travaux, depuis que je n'ai plus là mon fils, à qui ils étaient destinés, qui en était pour moi l'avenir !

APRÈS LA DISSOLUTION

Vendredi, 10 novembre.

... La grande affaire est partout terminée. En voici les résultats tels que je les vois aujourd'hui, et uniquement d'après ce que je sais bien. D'abord des chiffres : 309 anciens députés réélus. Savoir : 16 extrême-gauche; 48 gauche dynastique; 62 tiers-parti; 47 flottants, disposés pour le Gouvernement, pourvu qu'il soit au centre; 113 de la réunion Hartmann; 9 droite; 14 non classés, quoique d'une opinion décidée, — sur ces 14, il y en a 8 à nous.

Quant aux nouveaux, j'en compte 46 avec nous. Je ne

connais pas assez bien la plupart des autres pour les classer.
Je viens aux résultats moraux.

Le ministère espérait et avait promis au Roi la réduction de la gauche. Il espérait la nôtre. Ni l'une ni l'autre n'a eu lieu. La gauche a gagné quelques voix, surtout dans sa partie la plus vive, sur la lisière de l'extrême-gauche. Nos pertes et nos gains se compensent à peu près. Les légitimistes ont plutôt perdu que gagné. La fluctuation du pouvoir depuis quelques mois a évidemment fait gagner du terrain à la gauche. Le Roi en est frappé. En résultat, la Chambre sera ce qu'était la défunte, très morcelée, très incertaine; point de majorité compacte et constante. Nous y aurons le plus gros et le meilleur bataillon. Nous serons assez forts à nous seuls pour empêcher le grand mal, pas assez pour faire le bien. C'est une position d'attente. Que pourra-t-on gagner parmi les nouveaux? Là est la question; ce sera là qu'il faudra agir. Il y aura, pour tout le monde, beaucoup de peine à prendre. J'en prendrai, sans la moindre impatience d'un résultat. Au fond de ma pensée, je ne crois pas désirable, pour ma cause ni pour moi-même, une prompte rentrée dans les affaires. J'ai à tenir une conduite et à dire des choses qui pendant quelque temps feront plus d'effet du dehors que du dedans. Du reste, tout est incertain. Il y a, dans le gouvernement représentatif, une portion de drame, de spectacle, à laquelle le ministère actuel suffit si peu qu'il peut tomber par là un beau matin, sans majorité contre lui...

23 novembre 1837.

... Je crois à de grands et importants débats dans la prochaine session. La lutte qui, de 1831 à 1834, a eu lieu dans les uns et entre les forces matérielles, recommencera dans la Chambre et entre les esprits. Je m'en félicite. Mais il faut être disponible. Décidément, de tous les accompagnements de la fortune, le seul qui me manque quand je suis hors des affaires, ce sont des chevaux. Cela donne à la vie une facilité et une promptitude dont elle a besoin. En tout, ce qui manque, c'est le temps. Tout ce qui donne du temps a un prix immense.

La situation commence à s'éclaircir. Tout le monde, y compris le Cabinet, convient que les élections ne seront pas aussi commodes qu'on s'en était flatté, que la gauche a gagné du terrain, que, si on ne résiste pas, elle en gagnera davantage.

M. Molé cherche son armée et ne la trouve pas. Il a été du côté de M. Thiers, M. Thiers est devenu exigeant. Il se croit le vent en poupe et veut aller pour son compte. Son armée est encore plus exigeante que lui. Tenez pour certain que, depuis trois jours, le Cabinet croit n'avoir rien à espérer de ce côté-là, à moins de concessions nouvelles qui deviennent difficiles, non seulement parce qu'on n'en veut plus au Château, parce qu'on en a peur, mais aussi et surtout parce qu'on sait que nous, nous ne garderions pas cette fois le silence, et que nous nous plaindrions hautement de l'abandon de la seule bonne et sage politique.

Notre situation à nous est fort simple. Sans regarder aux noms propres, au passé, nous soutiendrons le pouvoir tant que le pouvoir se soutiendra lui-même. Nous avertirons le pays si le pouvoir s'abandonne. Je ne désire pas du tout un prompt retour aux affaires. J'ai beaucoup de choses à dire à mon pays, à l'Europe; et des choses que je crois importantes, et que je ne dirais qu'à moitié si j'étais au pouvoir. Sans doute la présidence de la Chambre me conviendrait. C'est une excellente situation d'attente. Elle aurait bien l'inconvénient de me rendre l'accès de la tribune fort rare, et c'est de la tribune que j'ai besoin. Mais cet inconvénient serait compensé par d'autres avantages. Du reste, je ne crois point à cette chance. Pour qu'elle fût sérieuse, il faudrait que le Cabinet se brouillât avec M. Dupin et m'adoptât officiellement pour son candidat. Il ne le fera pas. Et réduit à mes propres forces, non seulement je suis très sûr qu'elles ne suffisent pas, mais je ne suis pas du tout décidé à les faire compter en me laissant porter. Je verrai au moment même et sur le terrain...

4 décembre 1837.

... Tout annonce une session animée. L'armée de M. Thiers pousse beaucoup son général qui n'a point envie d'attaquer, ne croyant pas que, même le ministère battu, le champ de bataille lui restât à lui. Je suis persuadé qu'il n'attaquera pas. Mais alors son armée aura beaucoup d'humeur. Il y aura des enfants perdus, des tirailleurs pressés. Et la gauche attaquera. Pour moi, j'attendrai, bien décidé à ne prendre l'offensive envers personne, et en même temps à ne laisser passer

aucune occasion de défendre, contre tout le monde, extrême-gauche, gauche, tiers-parti, etc., mes idées et mon parti. Nous verrons. L'issue ne serait pas douteuse, ni tardive si nous n'avions pas affaire à tant de petits esprits et de petites gens. J'espère que mon pays et son gouvernement ne périront pas ; mais s'ils pouvaient périr, ce serait de petitesse. Ils ne sont pas au niveau de leurs affaires. Je rabâcherai longtemps. Il faut que la démocratie s'élève et s'organise. Sans quoi, il y aura, pour elle, grande honte d'abord, et puis grand péril...

... Vous savez sentir la joie et le chagrin aussi. C'est un privilège qui coûte cher, comme tous les priviléges. On n'a pas aboli celui-là dans la nuit du 4 août. Quel noble et ridicule entraînement que celui de cette nuit-là ! Plus j'avance, plus la Révolution française se présente à moi sous ce double point de vue, plus je la trouve absurde et généreuse, honnête et insensée. Jamais on n'a voulu tant de bien et dit ou fait tant de sottises. Légers et vains, c'est notre mal. Voltaire dit que Dieu nous a fait tels « pour nous rendre moins misérables ».

Il n'a pas atteint son but; de nos jours, du moins. Si on nous débarrassait de la légèreté et de la vanité, tout serait bien près de bien aller. Adieu, mon amie. Je cause là avec vous comme si j'avais du temps. Vous n'avez pas d'idée de tout ce qu'on m'en fait employer... ou perdre. J'ai beau fermer ma porte, on la force, on passe par la serrure; et mes matinées s'écoulent en conversations. Je crois à la puissance de la conversation. Il faut voir les hommes et leur parler. L'écriture est une parole morte. Il faut un visage derrière les paroles. Il n'y a pas d'âme sans visage. Ici-bas, s'entend. Ailleurs, je ne sais pas. Adieu donc.

Durant toute l'année 1838, Guizot fut l'adversaire acharné du ministère Molé, menant la lutte en même temps que Berryer, Thiers et Odilon Barrot, chefs respectifs du parti légitimiste, du tiers-parti et de la gauche dynastique. Du 4 décembre 1837 au 2 juillet 1838, il n'a été conservé que quelques lettres de Guizot à M^e de Gasparin ne renfermant que des détails de peu d'importance,

Du Val-Richer, par Lisieux (Calvados), 2 juillet 1838.

Nous voici établis, mon amie. J'ai amené ici le beau temps. Il y pleuvait depuis six semaines. Aussi je trouve tout fort

arriéré, légumes, fruits, etc., au grand désespoir de ma mère qui se désole de faire acheter des pois et des fraises. J'ai trouvé de plus mon potager mal tenu. Mon jardinier s'est amusé plus qu'il ne fallait. Il est très intelligent, mais un peu paresseux et libertin. J'ai grondé très fort et déclaré que si, dans trois mois, je n'étais pas parfaitement content, je le renverrais. On est très effrayé. On travaille beaucoup. Nous verrons. Le ressort moral est bien rouillé dans tout ce monde-là. Et il est indispensable. Il n'y a point d'intérêt, point de nécessité matérielle qui le remplace.

A cela près, ma vallée est charmante. Je ne l'ai jamais vue plus fraîche, plus riante, plus peuplée d'oiseaux, de sources, de troupeaux. C'est un aspect très animé et très calme. Ainsi est la nature quand l'homme n'y répand pas son agitation et sa fatigue. Je me trouve bien. Le bonheur de mes enfants fait plaisir à voir. Ils n'ont pas assez de jambes, pas assez de voix pour y suffire. Je les trouve déjà engrangés. Que n'avez-vous assisté à leurs transports d'avant-hier? On a mis la pièce d'eau à sec pour rechercher par où l'eau se perdait. Le poisson s'est réfugié dans les eaux du milieu. Il a fallu l'ôter même de là et le transporter dans un petit vivier, à côté de la maison. Il y a eu là une vraie chasse à courre des hommes contre les carpes, les truites, les tanches, etc. Jardinier, domestiques, ouvriers, tout le monde s'y est mis, dans l'eau jusqu'au genou, dans la vase presque autant, l'eau rejoignant sous les pieds, sous les mains, nous sur le bord, mes enfants bondissant, ma mère riant. Jamais déluge n'a été plus sale et plus gai.

Moi, je suis bien. J'ai rangé mes livres, car j'en ai apporté encore et il m'en faut encore pour achever de garnir la bibliothèque de mon cabinet. J'ai mis au courant ma correspondance qui était fort arriérée. Seulement trente-neuf lettres de remerciements à des personnes qui m'ont envoyé leurs ouvrages. J'en ai écrit vingt-quatre hier matin. Il me faut encore trois jours pourachever de nettoyer ces écuries-là. Je me remettrai aussitôt à travailler: la *Revue française*, *Washington* (1), mon *Histoire de la Révolution d'Angleterre*, et une petite histoire de France racontée à mes enfants, que je veux écrire pour leur instruc-

(1) La *Vie, la Correspondance et les écrits de Washington* parurent en six volumes en 1839-1840.

tion et leur fortune (1). Voilà bien des projets. Je n'ai jamais trouvé que la quantité des projets nuisit à leur exécution. Plus on a donné, plus on donnera. Plus on a à faire, plus on fait. J'ai repris mon habitude, sauf pour quelques amis particuliers, de ne recevoir que le dimanche. On s'y fait.

Paris, samedi 11 août 1838.

Voici la vie que je mène ici. En me levant, j'ai du monde. On dit qu'il n'y a personne à Paris. Il y en a bien assez pour qu'entre sept heures et demie et neuf heures et demie j'aie grand peine à placer ma toilette et mon chocolat. Je vais aux assises. J'y suis à dix heures précises, le plus exact des hommes. On tire au sort. Le sort ne m'est pas trop sévère. Cependant je siège souvent. Je juge des voleurs, encore plus des voleuses. Je les juge sans rigueur et sans mollesse. La mollesse est le mal du temps. J'aime l'indulgence, mais non la mollesse. Rien ne ressemble moins que d'être doux pour la faiblesse humaine, ou de n'avoir pas le sentiment du bien et du mal. C'est ce sentiment qui manque aujourd'hui aux honnêtes gens. Leur conduite vaut mieux que l'état de leur âme. Les coquins les inquiètent plus qu'ils ne les indignent. Je suis très frappé de cela au milieu de mes collègues-jurés, qui du reste me traitent avec toute sorte de bienveillance et de respect. J'ai bien fait de venir là. Quand le sort m'épargne, je rentre chez moi, où je fais quelques visites. Je dine habituellement au Café de Paris avec quelqu'un de mes amis, MM. Dumon, d'Haubersaert, Janvier, Guizard, Mollac, Duchâtel, Vitet, Desager, qui sont encore à Paris. Vous voyez que je ne suis point seul. Je finis ma journée chez M^{me} de Lieven ou chez M^{me} de Boigne. Je suis couché à onze heures.

La session finit le 15. Je repars le 16 par la malle-poste. Je serai le 17 à déjeuner à Broglie et le 18 je ramènerai tous les miens au Val-Richer. Le 26 j'irai à Caen pour la séance de la Société des Antiquaires, pour les courses de chevaux, pour dîner avec le Conseil général. Je reviendrai au Val-Richer du 1^{er} au 5 septembre pour y rester jusqu'en novembre. Voilà mon présent et mon avenir prochain. Au delà, je ne sais rien. Personne ne sait rien. Quelques personnes ont grande envie

(1) C'est l'origine de l'ouvrage qui ne fut publié qu'à partir de 1870, avec une légère modification du titre : *Histoire de France racontée à mes petits-enfants*.

qu'il n'y ait rien. Je pense qu'il y aura quelque chose. Je ne crois pas que la situation actuelle se prolonge dans la session, et ceux même qui le désirent ne le croient pas. Cependant cela dépend de la conduite que nous tiendrons. Si elle était mauvaise, elle pourrait ressusciter les morts.

On me parle beaucoup de la présidence de la Chambre (1). Cela me conviendrait parfaitement et je me préterai (sauf avec ces gens-ci) à toutes les combinaisons qui me donneraient cette haute position d'attente, la meilleure pour moi après les grandes batailles que j'ai livrées. Je mettrai avec grand plaisir un intervalle non pas entre la vie et la mort, comme on dit, mais entre mon passé et mon avenir. Si je pouvais former un cabinet de M. de Broglie avec quelques-uns de mes amis d'une part, M. Thiers avec quelques-uns des siens de l'autre, et occuper le fauteuil de la Présidence pendant que cette coalition, que j'aiderais de mon mieux, courrait sa chance, je serais très, très content. Nous verrons. Il n'y aura d'ici au mois de décembre que des commérages. Mais tout mûrit. Et la visite du Roi à Champlâtreux (2) pourrait fort bien n'être qu'un de ces remèdes héroïques qui ne sauvent point. C'est aujourd'hui qu'elle a lieu. Elle doit aboutir à un tableau d'Henri Scheffer, représentant un Conseil du Roi tenu à Champlâtreux, et que le Roi donnera à M. Molé. J'espère que voilà de la faveur. Il fallait un contrepoids aux triomphes anglais du maréchal Soult.

Du Val-Richer, 23 août 1838.

Je suis revenu ici samedi, après avoir passé le vendredi à Broglie où j'ai repris tous les miens. Mon jury ne m'a pas déplu. Mais j'ai bien plus regardé aux jurés qu'aux accusés. La vraie moralité, l'aversion du mal, abstraction faite de toute crainte personnelle, manque étrangement aux honnêtes gens

(1) Louis Blanc (*Histoire de Dix ans*, IV) rapporte une conversation antérieure à cette date, entre Thiers et Guizot. « Un jour donc, M. Guizot, étant monté dans la voiture de M. Thiers, et celui-ci laissant percer sur son visage l'irritation intérieure : « Plusieurs de mes amis, dit M. Guizot, me destinent la présidence de la Chambre; et j'y prétends. — Moi, je n'y prétends pas, répondit M. Thiers, blessé au vif; toutefois, l'avertissement me vient assez tard pour qu'une semblable prétention ait eu le temps de naître en moi. * Et les deux collègues se séparèrent, très mécontents l'un de l'autre. »

(2) Château qui appartenait au comte Molé.

de ce temps-ci. On parle de réforme des criminels. Ce sont les honnêtes gens qu'il faut réformer. Du reste, je n'ai rien rapporté de Paris. Il n'y a rien, et les choses resteront comme elles sont jusqu'au mois de décembre. Et à cette époque on fera effort pour qu'elles restent encore comme elles sont. Je ne sais ce qui arrivera; mais je suis très frappé du mal qui se fait. Il était rentré, depuis 1830, dans le bon parti, un peu de moralité et d'énergie; elles s'en vont. Et la confiance revient aux mauvais instincts, aux idées absurdes. Point avec violence, point de manière à compromettre, de longtemps du moins, notre gouvernement, mais de manière à abaisser, à énerver le pays. Si nous nous entendons à l'approche de la session, si les honnêtes gens semblent avoir un peu de foi et risquer quelque chose, nous sortirons de là. Sinon, je lutterai pour ma cause, pour mon honneur, et il arrivera ce qui pourra.

L'idée qui est dans l'air, c'est le rapprochement des deux centres dans un ministère de coalition, sous la présidence du duc de Broglie en me portant, moi, à la présidence de la Chambre. Rien au monde ne me conviendrait mieux pour mon compte. Je serais en mesure de seconder les miens, de rallier la majorité, et point compromis dans une combinaison toujours hasardeuse. Mais ce ne sont là que des idées en l'air.

Du Val-Richer, 23 août 1838.

Je pars après-demain pour Caen à six heures du matin. J'ai promis d'arriver pour les courses qui commencent à midi. Mais si le temps est aussi mauvais qu'aujourd'hui, adieu les courses. Ce sera une grande contrariété pour tout le pays. Nous avons institué ces courses l'an dernier. Elles ont très bien réussi. Nous autres, Normands, nous aimons à montrer nos chevaux qui sont beaux; et comme nous aimons aussi l'argent, nous espérons qu'en les montrant nous les vendrons plus cher. Nous voulons donc du soleil et cinquante mille spectateurs dans la plaine de Caen, notre magnifique hippodrome. Le lundi 27, je présiderai la Société des Antiquaires, où il faudra bien que je parle un peu, mais de la philosophie, de l'histoire, point de politique actuelle. Les jours suivants, j'irai dîner chez deux ou trois de mes amis, aux environs de Caen, et le samedi 1^{er} septembre, je serai de retour chez moi. M^{me} de Broglie viendra, je crois, nous y voir vers cette époque. Adieu, mon amie.

Du Val-Richer, 4 septembre 1838.

Je reviens de Caen, mon amie. J'y ai passé huit jours, de dîner en dîner, de course en course. On m'a très bien reçu et grâce à ce que je n'ai, en ce moment, aucun pouvoir, la droite et la gauche elles-mêmes m'ont été très bienveillantes. Je connais ces vicissitudes et sais ce qu'elles valent. Mais il faut prendre la faveur populaire quand elle vient, et même en faire provision. Je ne crains pas de devenir jamais un démocrate et le favori de la démocratie. Ma nature ne lui plaît pas plus que la sienne à moi. Vous me direz si vous trouvez que j'ai bien parlé à la Société des Antiquaires (1). Cela a eu grand succès. Je ne veux point faire de politique : mais je veux que, dans tout ce que je dis, on vante ma politique. Je suis bien sûr que, pourvu que je vive, le moment viendra où l'on en aura besoin.

Il n'y a et il n'y aura rien de nouveau d'ici aux approches de la session et même, je crois, à la session ouverte. Si je ne me trompe, le ministère actuel l'ouvrira et essayera de la traverser encore. Je doute qu'il réussisse. Cependant, s'il ne se reforme pas un centre intelligent, et indépendant, rien n'est impossible ; et nous pourrions voir la pitoyable politique qui prévaut aujourd'hui, cette politique qui énerve et abaisse tous les pouvoirs les uns devant les autres, se perpétuer jusqu'au jour d'une réaction qui aurait Dieu sait quelle portée et quel résultat. J'espère qu'il n'en sera rien. Je m'y emploierai. On parle en effet de moi pour la présidence ; voici dans quelle combinaison. Ce serait dans l'hypothèse d'un rapprochement des deux centres et d'un cabinet qui aurait M. de Broglie pour président, et se formerait en partie de mes amis, en partie de M. Thiers et des siens. Comme on sait que je n'ai pas un goût très vif pour les cabinets de coalition et pas la moindre envie de recommencer avec M. Thiers cette antithèse perpétuelle qui a marché quatre ans, grâce à la nécessité absolue, mais qui aurait probablement aujourd'hui moins de chances de succès, on a imaginé de me porter, dans cette combinaison, à la présidence de la Chambre. Personnellement, rien au monde ne me convient mieux... Mais ce ne sont encore que des paroles en l'air, et moi je n'en

(1) La présence de Guizot à la Société des Antiquaires de Normandie, dont Passy et Target étaient directeurs en 1836 et 1837, attirait toujours un nombre considérable d'auditeurs.

parle pas. Je ne veux mettre mes amis en mouvement que pour quelque chose de sérieusement décidé et convenu. Je désire seulement qu'ils sachent que, de ma part, il ne viendrait, à une combinaison pareille, aucun obstacle, qu'au contraire elle me convient, et que je la regarderais comme une bonne manière de sortir de l'impasse où nous sommes, et de rentrer dans des voies qui aient de l'avenir...

MORT DE LA DUCHESSE DE BROGLIE

Du Val-Richer, mardi 18 septembre au soir.

J'ai une douloureuse préoccupation, chère amie. La duchesse de Broglie est très malade (1). Elle devait venir ici jeudi dernier. Elle a été prise d'une petite fièvre qui est devenue une fièvre catarrhale très aiguë, et la fièvre catarrhale s'est compliquée d'une inflammation d'entrailles et de graves accidents spasmodiques. M. Chomel a quitté pour quelques heures Paris et la duchesse d'Orléans. Il est reparti inquiet, espérant une bonne issue, mais inquiet. Depuis son départ, l'état est le même. C'est hier matin seulement que j'ai appris la gravité du mal. Je croyais à une indisposition. Nous sommes à dix lieues, et j'ignorais. M. Rossi (2), qui est arrivé ici hier matin de Broglie où il avait passé trois jours, m'a appris l'angoisse de ces pauvres gens. J'ai envoyé aujourd'hui un homme à cheval. Il vient d'arriver. Il ne m'inquiète ni ne me rassure davantage. Dans tous les cas, on dit que ce sera très long. Qu'est-ce que la longueur ? Ce sont des paroles qui me font trembler. Je les ai tant entendues ! On les donne comme une inquiétude, mais au fond pour rassurer, pour faire espérer plus qu'on n'espère soi-même. Son pauvre mari me fait une pitié profonde. Je l'aime autant qu'il peut aimer. Il serait bien malheureux. Enfin espérons. J'espère par raison. Tous mes instincts sont contre l'espérance. A la vérité, je ne puis plus me fier à mes instincts...

(1) La duchesse de Broglie mourut le 22 septembre 1838.

(2) Pellegrino Rossi, juriste d'origine italienne; il vint s'établir en 1833 en France où, protégé par Guizot et le duc de Broglie, il fut nommé professeur à la Faculté de droit, puis pair de France. Rossi fut chroniqueur politique à la *Revue de 1839 à 1841*. Envoyé à Rome en 1845 comme ambassadeur, il resta, après la chute de la monarchie de Juillet, auprès du Pape dont il devint le premier ministre et périt assassiné en 1849.

J'ai chez moi M. Duvergier de Hauranne (1) et M. Rossi qui y passeront la semaine. J'y attendais les pauvres Broglie. J'aurai encore quelques personnes dans le cours de ce mois et dans les premiers jours d'octobre. Puis nous resterons seuls. Je travaille assez, malgré ma politesse pour mes hôtes. Si on voulait me laisser toujours coucher à dix heures, je serais toujours dans mon cabinet à six heures du matin, et j'aurais quatre heures de sécurité non interrompue. J'y réussis quelquefois. Si vous étiez ici, vous m'aideriez dans les conversations de la soirée qui est un peu longue. Vous y viendrez, n'est-ce pas? Mille amitiés autour de vous.

Du Val-Richer, vendredi 28 septembre 1838.

Non, mon amie, je n'ai point eu de douce surprise. Je reviens de Broglie. J'y ai couru, encore assez tôt pour la voir morte, sur son lit, point changée, les traits parfaitement calmes, l'air jeune. Et le lendemain je l'ai accompagnée au cimetière de son village (2), où elle doit rester. Elle est là, aux pieds de sa fille. Je suis entré dans ce cimetière il y a quatre ans, avec mon fils, qui regrettait profondément cette jeune fille, et à qui M^{me} de Broglie avait donné la clef de la petite enceinte qui leur est réservée. Des quatre, je reste seul. Je ne l'avais jamais vue si bien que cet été, il y a six semaines, quand je suis allé y chercher ma mère; jamais mieux portante et plus sereine. Elle devait venir chez moi au moment où elle est tombée malade; elle s'est obstinée à dire qu'elle viendrait, presque jusqu'au jour où elle s'est mise au lit pour n'en plus sortir... Pendant les six ou sept derniers jours, le délire a été à peu près constant, point fixe, point violent. Sa mère, ses frères, ses enfants, ses amis, toute sa vie passait et repassait devant elle, confusément, doucement. Elle a beaucoup parlé de moi. Elle causait avec moi. Excellente et charmante personne. L'une des personnes à qui j'ai le plus dit

(1) Duvergier de Hauranne (Prosper) (1798-1881). Il fut lié avec Guizot pendant plusieurs années, mais Guizot jugera avec quelque sévérité son attitude dans l'organisation des banquets de 1818. Il succéda au duc de Broglie à l'Académie française en 1870. Il s'était détaché du groupe des doctrinaires avec le comte Jaubert. On les appelait, dit la duchesse de Dino, les « schismatiques effrénés de la doctrine ».

(2) « Nous l'avons conduite, son mari, Lascours, Doudan et moi, au cimetière de son village » (Guizot à M. Piscatory).

M. Rossi
e Broglie.
e mois et
ns seuls,
es. Si on
eraias tou-
jaurais
ssis quel-
onversa-
riendrez,

1838.

urprise,
pour la
itement
gnée au
là, aux
a quatre
e jeune
a petite
l. Je ne
naines,
ortante
où elle
ndrait,
n plus
élier à
mère,
ait et
beau-
char-
us dit

ot pen-
attitude
Acadé-
comte
ffrénés
netière

ce que je pensais, peut-être la personne à qui j'ai le plus parlé de mon passé, de tout ce que j'ai aimé et perdu. Elle les a tous connus et aimés. Nous avions tant de souvenirs communs! Je la regretterai tant qu'il y aura en moi un cœur pour regretter.

Son pauvre mari est bien désolé, mais calme. Je l'ai quitté après l'arrivée de M^{me} de Staël qui est venue de Genève en toute hâte, mais plus tard que moi. Il n'avait auprès de lui ni son fils ni sa fille; tous deux absents, l'un pour profiter de ses vacances d'écolier, l'autre pour un voyage en Italie. Albert (1) est revenu. J'en ai la nouvelle ce matin. Ils partent tous aujourd'hui même pour Paris, et de là ils iront au-devant de M^{me} d'Haussonville qui, du reste, ne peut être de retour que du 8 au 10 octobre. Les premières nouvelles du danger de sa mère l'avaient atteinte à Florence...

Du Val-Richer, 8 octobre 1838.

J'ai beaucoup écrit depuis quelque temps. Bien des gens m'ont demandé des détails. Je les ai donnés. On oublie si vite! Au moins faut-il fournir quelque aliment à cette excellente mémoire. C'était une des choses que j'estimais le plus dans cette excellente créature, que sa mémoire immuable, passionnée de sa mère et de tout ce qui tenait à sa mère. Cela la trompait souvent: elle vivait trop dans ce souvenir et à travers ce souvenir. Mais n'importe; il y a de belles sources d'erreur, quoiqu'il valût mieux que l'erreur n'en découlât point.

Sa fille est enfin arrivée à Paris, avant-hier, après dix jours d'un bien douloureux voyage. Elle est venue de Florence à Genève, ne sachant que le danger. C'est à Genève seulement qu'elle a tout appris. On me mande qu'elle a les nerfs excessivement ébranlés. Ils le sont naturellement. Elle aura besoin d'un long repos. Le duc ne voit personne, absolument personne, excepté M. Rossi. Cela me fera retourner à Paris quinze jours ou trois semaines plus tôt.

Elle a laissé deux manuscrits; l'un, que je connais, est un exposé très ingénieux, et neuf sur quelques points, de sa foi chrétienne; l'autre, dont elle m'a quelquefois parlé, est un plan d'ouvrage sur la condition des femmes dans l'état actuel

(1) Le futur duc Albert de Broglie.

de la société. Quelques chapitres sont écrits en entier; la plupart seulement indiqués. La première idée de ce travail lui avait été suggérée par ma femme, en 1825, à Broglie, pour employer l'activité surabondante et fatigante de son esprit, plus animé que fort. Que de choses se sont passées pour moi dans ce Broglie! Que j'y ai été heureux et malheureux! J'y étais retourné cet été avec une profonde émotion. Tout cela est du passé! Se peut-il?

Je travaille beaucoup. C'est dommage que je ne puisse passer l'hiver ici. J'en rapporterais l'automne prochain une bonne partie de mon *Histoire de France racontée à mes enfants*. Je crois que ce sera bien. Je voudrais amener le fond des choses à la surface, et les rendre toutes si claires, si vivantes que tout le monde, jeunes et vieux, les comprît et s'y intéressât. N'en parlez pas encore, je vous prie. On me donne 42 000 francs de la première édition. Je n'ai voulu vendre que celle-là. Chaque édition suivante m'en vaudra autant. Ceci entre nous.

J'écris aussi ce que j'ai promis sur Washington. Je me couche et je me lève de bonne heure. Je me promène beaucoup et je travaille en me promenant. Si j'avais le cœur content, j'irais vite. Mais je n'ai pas le cœur content.

Paris, dimanche 11 novembre 1838.

Voilà bien, bien longtemps, mon amie, que je ne vous ai pas écrit et je m'en désole. Les derniers jours de la campagne ont été employés en plantations très actives, très pressées. On m'a envoyé du Jardin des Plantes, presque au moment où j'allais partir, deux cent trente arbres ou arbustes qu'il a fallu caser. Je n'ai pu en venir à bout, si bien que M^{me} de Meulan est restée au Val-Richer quatre jours pour mettre fin à ce travail. Depuis mon arrivée ici, je suis assiégié. Il y a toujours assez de monde à Paris pour assiéger un homme. De plus, j'ai eu au doigt, à ce doigt qui tient ma plume en ce moment, un mal d'aventure assez semblable à un panaris et qui m'a mis trois ou quatre jours hors d'état d'écrire. Tout cela a fait mon silence et n'empêche pas mon regret, car j'aime à vous écrire et je n'aime pas que vous soyez sans lettre de moi. Plus j'ai avancé dans la vie, plus je n'ai fait cas que d'une seule chose, l'affection, l'affection vraie, ce qu'il y a de plus beau et de plus rare

au monde. Je ne vous demande pas de me garder la vôtre, car j'y compte et j'y tiens autant que j'y compte. Mais j'ai besoin, absolument besoin que la mienne vous soit douce, que vous ayez confiance. Pardonnez-moi mon silence, silence général et croyez bien, à ma tendre, bien tendre amitié.

Ma mère m'a préoccupé à la fin de mon séjour à la campagne. La mort de M^{me} de Broglie l'a cruellement ébranlée, et il lui faut à présent beaucoup de temps pour se remettre d'un ébranlement. Je la trouve assez bien ces jours-ci. Mes enfants vont à merveille. J'espère que ce qu'ils ont apporté du Val-Richer suffira à la consommation de cet hiver. Mon Henriette est charmante, et nous commençons à vivre dans une grande intimité.

Je trouve ici le ministère plus décrié et plus inquiet que je ne m'y attendais. Le sentiment du mal qui nous travaille se répand et s'éclairent. Je ne sais quel en sera le résultat en fait et quand il faudra agir; mais dans les esprits, il y a certainement progrès; ils commencent à sentir le besoin de se relever un peu. Il ne dépend que de moi de croire que M. Molé me fait des avances; mais comme cela ne dépend que de moi, je n'y regarde seulement pas. Nous verrons...

Le duc de Broglie est bien, très affligé, profondément affligé, mais courageux, calme, et décidé à prendre aux affaires, dans la Chambre, la part la plus sérieuse et la plus active. C'est la seule distraction possible et convenable pour lui. On avait espéré qu'il n'y reviendrait pas; on se plaisait à déplorer son irrémédiable abattement. Cette mauvaise espérance sera trompée.

Les douleurs s'attirent l'une l'autre. Cette pauvre M^{me} de Lieven a encore perdu un fils, le troisième, à vingt-huit ans, et l'a appris inopinément. Elle en est très accablée. C'est une noble et malheureuse créature.

TRAVAUX HISTORIQUES

La Chambre fut dissoute le 2 février 1839 et les élections eurent lieu le 2 mars. Le parti ministériel ayant été sensiblement réduit, Molé donna sa démission le 8 mars. Un ministère provisoire, sans président, fut constitué le 31 mars avec A. de Gasparin, Girod de l'Ain, le duc de Montebello, Cubières, etc. Le 12 mai, jour où éclata l'insurrection provoquée par Barbès et Blanqui, le maréchal Soult forma un Cabinet dont Guizot et Thiers étaient exclus.

Lisieux, 4 mars 1839.

Quelques mots seulement, mon amie, au milieu des visites, pour que vous sachiez de moi-même que je suis parfaitement content de mon élection. Les carlistes et les républicains n'y sont pas venus. Je n'ai vu que les amis, de toutes nuances, du gouvernement de Juillet, et parmi eux, j'ai eu presque l'unanimité : 447 voix sur 523 votants, c'est-à-dire 136 voix de plus qu'à ma dernière élection en 1837, et 67 de plus que dans l'élection où j'en avais le plus obtenu. Ceci est ma dixième élection à Lisieux depuis 1830.

Du Val-Richer, lundi soir 22 juillet 1839.

Me voici au milieu des miens, chère amie, et je crois bien qu'ils en sont contents. J'ai trouvé mes enfants à merveille, mes filles surtout. Pour ma mère, elle est très bien, quoique fatiguée tous les soirs, parce qu'il n'y a pas moyen d'obtenir qu'elle ne se courbe pour cueillir des fraises ou arracher les mauvaises herbes, ce qui ne vaut rien ni pour sa tête, ni pour ses reins. Elle est absolument enfant en ceci ; elle a plus tôt fait ce qui lui plaît que pensé qu'il ne faut pas le faire. Gaie du reste et toujours contente de son séjour.

Quant à moi, l'humidité de cette atmosphère m'a déjà rendu un peu d'éternuement. Sauf cela, je suis parfaitement et déjà en train de travailler. *Washington* et *l'Histoire de France* m'occuperont sans relâche jusqu'au mois de décembre. L'un et l'autre travail me plaît. J'espère qu'ils plairont aussi à d'autres.

Du Val-Richer, 29 juillet 1839.

Merci de vos commérages. J'y crois peu. D'abord parce que je crois peu aux honnêtes gens gouvernés par leur intérêt personnel et qui n'ont d'autre affaire que celle des limaçons qui est de tâter sans cesse avec leurs cornes pour voir par où ils pourront passer. Puis, il n'y a là que le retentissement du travail des amis de Thiers; travail très actif, bourdonnement continu, mais de plus de bruit que d'effet. Voilà déjà longtemps que les gens qui ont peur de lui, comme ceux qui en ont envie, répètent à chaque instant : « Il est là, il est là, il va entrer. » Il n'est pas encore entré; et je ne crois pas que d'ici

à longtemps (si jamais cela lui arrive) il entre seul et en vainqueur. La plupart des honnêtes gens de notre temps ont plus de peur du mal qu'ils n'ont de foi au bien; et ils nuisent au succès du bien, dont ils doutent, tant ils se hâtent de prédire le triomphe du mal qu'ils craignent. Je suis dans la disposition précisément contraire. Je crois au bien, non seulement à son mérite, mais à sa force, et je n'ai pas grand peur du mal, même vainqueur pour un temps.

Adieu, chère amie. Vous savez que vous m'avez promis des patates, des aubergines et des melons. Adieu.

Du Val-Richer, 12 août 1839.

... Je travaille assez. Je ne me suis dérangé que pour mener mes filles à Caen, à leur dentiste de Normandie qui leur a arraché trois dents. C'était indispensable et j'ai voulu y aller moi-même. Cela m'a pris deux jours. De longtemps je ne ferai aucune autre course. C'est Washington qui m'occupe et m'occupera tout ce mois. Il me plaît. Grand homme par occasion et presque par force, qui ne s'en fût pas douté s'il n'y avait été contraint, et ne s'en souciait pas beaucoup, même après l'épreuve. Vrai grand homme pourtant, toujours et naturellement au niveau des grandes choses. Jamais au-dessus. Il ne devançait et ne surpassait rien. Ni sa pensée ni sa passion n'étaient grandes par elles-mêmes et hors de l'action. Mais dans l'action, son jugement était infaillible, son âme très ferme et supérieure par la sérénité et le désintéressement. A lui, et à quelques hommes qui l'entouraient, l'Amérique doit son indépendance. Sans eux, elle l'eût manquée, peut-être, ou l'eût achetée beaucoup plus cher, ou ne l'eût obtenue que beaucoup plus tard. Car il n'est pas vrai que les individus ne soient rien et que les masses soient tout. C'est une insolence de la multitude. Je ne connais point de grand événement qui eût sa grandeur et son sens moral si deux ou trois hommes, quelquefois un seul, en avaient été retirés.

Je ne sais rien de nouveau, si ce n'est la langueur et l'impuissance du Cabinet qui ne peut venir à bout de prendre la plus petite résolution. A la vérité, ce n'est pas nouveau. Ils s'observent mutuellement, ne songeant qu'à garder chacun leur position, comme s'ils avaient une position, racontent de côté et d'autre ce qui se passe dans le Conseil, et commencent à se

sentir eux-mêmes impuissants. Il faut que cela dure et que ce sentiment se répande.

Thiers est à Paris et doit en partir demain. Fort insultant dans ses propos pour le Cabinet. Plus aigre que jamais pour Passy et Dufaure (1) qui redoublent aussi d'aigreur contre lui. Il avait un moment ménagé Dufaure. Je ne sais par quel incident la plaie s'est ouverte; mais elle est très animée. A son déjeuner, en causant avec tout le monde, il met Dufaure très au-dessous de ce Martin du Nord. Il part demain pour Lille où il doit, dit-il, passer trois mois.

Pour moi, je compte rester ici jusqu'au 1^{er} décembre, parfaitement immobile. M^{me} de Meulan vous garde de la graine d'oseille. Et moi, je compte sur de la graine d'aubergine, de melon et sur des patates.

Du Val-Richer, 26 août 1839.

Je suis en grand train de travail, et content de ce que je fais. J'aurai terminé mon *Washington* dans quinze jours. C'est comme les lieues des Cévennes: il s'allonge à mesure que j'avance. Mais n'importe! Ne fût-ce que pour moi, je serai bien aise d'avoir étudié de près ce grand homme, auquel il ne manque que de n'avoir pas eu grand besoin de l'être, ni grand plaisir à l'être. C'est une fréquentation salutaire, qui délassé et fortifie, comme tous les vrais cordiaux. On en a besoin aujourd'hui. Quelle prostration générale! Gouvernement et peuple, ils sont comme les carpes de M^{me} de Maintenon; ils aiment leur bourbe. Je n'ai eu qu'un tort, c'est de vouloir lutter trop tôt et trop à visage découvert contre cette disposition.

Du Val-Richer, jeudi 12 septembre 1839.

Je viens de passer huit jours à Paris, chère amie. J'y suis allé pour voir M^{me} de Lieven qui est revenue des eaux de Baden assez malade, et pour l'impression de mon *Washington* que je veux faire paraître au mois de novembre. Ce sera un ouvrage intéressant: six volumes. Les deux premiers contiendront mon introduction et la vie de Washington par les éditeurs américains. Les quatre derniers, les lettres choisies de Washington. Il n'y en a presque aucune qui ne soit d'un véritable intérêt,

(1) Dufaure, ministre des Travaux publics; Passy, ministre des Finances. Tous les deux s'étaient détachés du groupe de Thiers.

surtout celles qui se rapportent à l'époque de sa présidence et à la fondation du gouvernement américain. Mon introduction est à peu près terminée. J'aurai fini dans huit ou dix jours. Je l'ai écrite avec plaisir et pour moi-même. J'espère qu'elle conviendra à d'autres, à vous, j'en suis sûr.

Je n'ai rien trouvé de nouveau à Paris, malgré tout ce qui se passe de nouveau dans le monde. On m'a insinué l'envie qu'on aurait de me voir aller comme ambassadeur à Constantinople, à la place de l'amiral Roussin qui y fait des sottises. J'ai répondu très catégoriquement que je pourrais bien, dans certaines circonstances, accepter une ambassade pour rentrer dans les affaires, mais non pour en sortir. Si, pour les affaires d'Orient et d'Espagne, le Roi avait besoin de moi à Londres ou à Vienne, dans quelque grande conférence européenne, j'en concevrais la possibilité, mais point ailleurs. J'ai vu le Roi à Saint-Cloud la veille de mon départ, très affectueux, très caressant, très complimenteur, mais ne songeant évidemment qu'à garder son ministère tel qu'il est, et à faire seul les affaires...

Mon *Washington* terminé, je reprends d'arrache-pied mon *Histoire de France* dont j'ai recommencé à m'occuper. Vous voyez qu'imprimé ou manuscrit, je vous donnerai beaucoup à lire...

Du Val-Richer, mardi 12 novembre 1839.

Je pars demain à Paris, chère amie. Je serai après-demain à Paris, pour dîner. Ma mère est bien, mes enfants à merveille. J'espère que le voyage sera facile. Ma route est très jolie. Il ne reste à faire que mon avenue, le chemin qui ira de ma route à ma porte. On le commence. Il est encore long et tout cela me ruine. Mais je m'y accoutume. Tout sera fini au 15 avril. Ainsi l'été prochain j'arriverai chez moi sans rencontrer une ornière.

Je trouverai bien autre chose l'été prochain. J'ai été écrasé cette année d'envois de plantes, d'arbustes, etc., etc. Il m'en est venu de tous côtés. Il y a trois jours encore, un grand panier de fleurs vivaces, deux ou trois cents. J'ai passé ma journée hier et avant-hier à planter moi-même. Mon jardinier est malade, dans son lit; et de deux ouvriers que j'ai, l'un est devenu cantonnier sur ma nouvelle route, l'autre me plante un petit bois d'arbres verts, que je n'ai pas voulu lui faire

quitter. Mais j'ai très bien planté, et si l'hiver n'est pas trop mauvais, je serai l'été prochain le plus fleuri des hommes. Vous viendrez voir cela.

Paris, mercredi 27 novembre 1839.

On dirait que, depuis mon retour, j'ai arrangé ma vie selon votre désir. Ma porte est fermée, hermétiquement fermée, excepté le dimanche, et de onze heures à midi les autres jours, à l'heure du déjeuner. Aussi je travaille assidûment. Mon *Washington* paraît demain. Il vous attendra ici, puisque vous le préférez. On m'a demandé de publier, d'ici au printemps, trois volumes de *Mélanges historiques* qui contiendront plusieurs fragments déjà publiés, *Monk* entre autres, et d'autres fragments inédits. Je m'occupe de recueillir et de revoir. Cela me vaut assez d'argent. Il le faut.

J'ai été voir M^{me} Mollien que j'ai trouvée bien, et son mari aussi, quoiqu'il ait tout à fait perdu un œil. Nous avons beaucoup causé, amicalement, mais pas sérieusement. Elle m'a paru bien aise de me voir.

On vous a dit vrai : Thiers n'est pas en confiance. Je ne l'ai pas vu, et ne le verrai probablement qu'à la Chambre. Il est très aigre toujours, contre le maréchal Soult, et contre MM. Passy et Dufaure. Il fera de son mieux pour leur nuire dans les couloirs, dans les journaux. Je ne crois pas à une grande attaque publique. Il n'aime ni l'attaque ni la publicité. Le cabinet rencontrera de l'humeur partout, dans les 221, dans le centre droit, le centre gauche, la gauche. Il aura beaucoup de désagréments, et les accidents pourraient lui être funestes. Voilà tout, je crois. Si les affaires d'Orient tournaient mal, si la Russie parvenait, comme elle le tente, à s'entendre avec l'Angleterre et à les régler sans nous, le cabinet en mourrait. J'espère pour nous, encore plus que pour lui, qu'il n'en sera rien, et que le Sultan et le Pacha s'arrangeront entre eux, comme ils auraient dû le faire il y a longtemps. Je ne connais rien de plus ridicule que cette médiation de médiateurs qui ne peuvent s'accorder eux-mêmes sur rien.

GUIZOT.

(A suivre.)

LES CAHIERS DE L'INDUSTRIE FRANÇAISE

IX⁽¹⁾

L'INDUSTRIE ÉLECTRIQUE

Parmi tous les phénomènes naturels, il en est peu qui présentent un intérêt d'actualité comparable à celui des phénomènes électriques.

A vrai dire, certaines manifestations de l'électricité sont connues depuis de longs siècles. Sans parler de la foudre qui certainement effrayait déjà les premiers habitants de la planète, on sait que, cinq siècles avant notre ère, Thalès de Milet signalait que les corps légers s'envolaient vers un bâton d'ambre frotté. Les Grecs et les Romains savaient fort bien que l'aimant attire le fer. Dès le VIII^e siècle de notre ère, les Chinois avaient remarqué l'action directrice de la terre sur les aimants. Ils s'en servaient dans leur navigation maritime; nos marins occidentaux en firent autant à partir du XV^e siècle.

Mais ces phénomènes restaient totalement inexplicables et personne ne pouvait imaginer qu'il existât entre eux un rapport quelconque.

Il faut aller jusqu'à la fin du XVIII^e siècle pour voir naître la science électrique qui, en moins d'un siècle, devait réaliser des progrès gigantesques, étendre vers des champs inexplorés le domaine des connaissances humaines et prétendre, s'il faut en croire les savants les plus modernes, bouleverser de fond

(1) Voyez la *Revue* des 15 décembre 1930, 1^{er} et 15 janvier, 1^{er} et 15 mars, 15 avril, 1^{er} mai et 15 juin 1931.

en comble, en les intégrant en elle, les antiques notions de force et de matière.

Dans le même temps, grâce à ses multiples applications, la carrière industrielle de l'électricité a été aussi rapide et aussi brillante que son essor scientifique, si bien qu'aujourd'hui, au point de vue social comme au point de vue financier, l'industrie électrique occupe la première place parmi toutes les industries connues. Si le xix^e siècle a pu être appelé le siècle de la vapeur, le xx^e paraît bien devoir être le siècle de l'électricité.

Examiner le développement formidable des emplois de l'énergie électrique rendus possibles par les découvertes des savants et des techniciens, voir quels sont les moyens que la nature et l'homme nous ont donnés pour faire face à des besoins si rapidement croissants et quelle est à l'heure actuelle l'importance économique et sociale de la plus jeune de nos industries, tel est l'objet de cette étude.

LA VIE MODERNE TRANSFORMÉE PAR L'ÉLECTRICITÉ

De tous les emplois courants de l'électricité, c'est à coup sûr l'éclairage qui est le plus précieux et le plus répandu. L'expression « faire mettre l'électricité » n'est-elle pas employée couramment pour signifier que l'on fait installer la lumière électrique ? Les avantages par lesquels ce mode d'éclairage s'impose sont multiples : propreté, suppression à peu près complète de l'entretien des appareils, facilité d'allumage et d'extinction, toutes choses qu'un usage quotidien nous empêche d'apprécier à leur juste valeur, mais dont la commodité se révèle impérieusement à nous lorsque les circonstances nous en privent momentanément. Combien médiocre et inconfortable nous paraît alors l'éclairage des bougies ou celui des lampes à pétrole ! En fait, l'intensité lumineuse de la moindre de nos ampoules est cinquante fois supérieure à celle de la bougie d'autrefois à laquelle il reste seulement l'honneur d'avoir donné son nom à une unité de mesure.

M. Mascart rappelle à ce sujet quelques faits caractéristiques : « En 1773, le roi Louis XVI donnait, dans la salle des Glaces du Palais de Versailles, une grande fête ; d'après les comptes qui ont été retrouvés, l'on employa 1 800 chandelles de cire et cette quantité correspondait environ à deux dixièmes

de bougie comme se trouva lux. Un nage qui se rouvre et on all dixièmes dirent c lière su ans plus on crut doubler une val et cep manque l'éclair grande comme dernie D'a métho une p de la nouve La rue q au m villes à côté Si ce ou cl cutal une du r adm jecte pari que

de bougie par mètre cube; les gazettes d'alors relatèrent comme un événement prodigieux cette orgie de lumière et il se trouva sans doute bien des personnes pour blâmer un tel luxe. Un siècle à peu près s'écoule et, pour un noble personnage qui vient rendre visite à la France, la salle des Glaces se rouvre : en 1873, on offre au shah de Perse une réception et on allume 4 000 bougies correspondant à plus de quatre dixièmes de bougie par mètre cube; les journaux qui rendirent compte de la soirée ne font aucune remarque particulière sur l'éclairage qui parut évidemment très normal. Cinq ans plus tard, en 1878, au moment de l'Exposition universelle, on crut devoir, pour une nouvelle fête, au même endroit, doubler encore l'éclairage qui, avec 8 000 bougies, atteignait une valeur de plus de huit dixièmes de bougie par mètre cube et cependant il se trouva des invités qui se plaignirent du manque de lumière. » Cette tendance à accroître constamment l'éclairage et à s'accoutumer à des intensités de plus en plus grandes n'a pas cessé de s'affirmer et l'on considère maintenant comme normale une intensité quintuple de celle citée en dernier lieu par M. Mascart.

D'autre part on assiste aujourd'hui à une évolution des méthodes d'éclairage elles-mêmes; on constate en particulier une préférence marquée pour l'éclairage indirect, à l'aide de lampes dissimulées, d'où résultent des effets entièrement nouveaux.

La lumière électrique n'est pas moins employée dans la rue qu'à la maison. Son objet est d'attirer l'attention du public au moins autant que d'éclairer ses pas, et dans les grandes villes les réverbères municipaux paraissent souvent bien pâles à côté des affiches lumineuses et des devantures illuminées. Si cette multitude de lumières, blanches ou de couleur, fixes ou changeantes, produit parfois une impression artistique discutable, les avenues et les boulevards y ont du moins gagné une grande animation. Les réalisations heureuses ne sont du reste pas exclues et nous avons pu, en ces derniers temps, admirer les effets grandioses de certains éclairages par projecteur : l'aspect ainsi donné aux plus nobles perspectives parisiennes doit nous faire pardonner certaines publicités quelque peu offensantes.

Là où le confort et le rendement sont seuls à considérer,

dans les bureaux et les ateliers, l'éclairage électrique constitue un progrès incontestable. On a même tenté de le chiffrer. A la suite d'une enquête officielle très complète, une commission d'experts anglais a conclu que le rendement d'un atelier pouvait être augmenté de 10 pour 100 en moyenne en substituant à un éclairage défectueux un éclairage rationnel. Si l'on tient compte du fait que la lumière artificielle est utilisée pendant le quart environ du travail annuel, on se rend compte de l'importance qu'il convient d'attacher à la réalisation d'un bon éclairage. Par ailleurs, il est constant que les accidents du travail sont proportionnellement beaucoup plus fréquents dans les ateliers mal éclairés que dans les ateliers analogues pourvus d'un éclairage convenable et c'est là, au point de vue social, un avantage marqué à l'actif de l'éclairage électrique.

Parmi les applications pratiques de l'électricité, il en est une autre qui, par son importance et sa diffusion, se classe sensiblement sur le même plan que l'éclairage; c'est la transmission à distance des signes et des sons. Le télégraphe et le téléphone ont apporté dans les relations humaines un changement profond; ils ont pratiquement supprimé, dans la transmission des idées ou des informations, la distance et le temps. L'un et l'autre se développent d'une façon rapide et régulière.

Pour ne citer qu'un exemple, Paris, où l'on sait pourtant que la perfection est bien loin d'être atteinte, compte aujourd'hui 163 000 abonnés au téléphone contre 77 000 en 1917, et 44 000 en 1909. On y donne chaque jour 1 200 000 communications urbaines et 105 000 communications interurbaines et l'on prévoit que la consommation de l'énergie électrique absorbée par le téléphone doit atteindre dans dix ans le double de la consommation actuelle.

Dernière venue, la T. S. F. a pris immédiatement un développement prodigieux et, fait à noter, ce nouveau moyen de communication à distance n'a fait aucun tort à ses devanciers dont la croissance est toujours aussi rapide. La télégraphie sans fil, notamment, a transformé complètement les conditions de la navigation maritime et aérienne, facilité la tâche des équipages et accru considérablement la sécurité.

Il con-
cations do-
force, des
précieuse
teuse !

En fa-
tiquement
français,
fait il y
trait, po-
que 7 ab-
2 une b-
sières. L
question

Dura-
gande d-
gie, qui
dévelop-
notable
isolées
d'autre
posséde-
du mon-

Le
accrois-
en ten-
distribu-
a été,
et de l-

Nombr-
Conso-
cou-
kil

C
n'a é-
Il n'
déve

I

Il convient de faire une place à part aux multiples applications domestiques de l'électricité, en raison de l'économie de force, des commodités et du confort qu'elles apportent, qualités précieuses à une époque où la main-d'œuvre est rare et coûteuse !

En fait, jusqu'à ces dernières années, l'éclairage était pratiquement le seul usage auquel fut employé, dans les intérieurs français, le courant électrique. Un recensement très exact, fait il y a moins de dix ans à Neuilly, commune riche, montre, pour s'en tenir aux appareils électriques les plus usuels, que 7 abonnés seulement sur 100 possédaient un fer à repasser, 2 une bouilloire, 3 abonnés sur 1 000 un aspirateur de poussières. Des autres appareils il n'était, pour ainsi dire, pas question.

Durant les dernières années, grâce aux efforts de propagande des constructeurs de matériel et des distributeurs d'énergie, qui ont en commun entrepris une action vigoureuse pour développer l'usage de ces nouveaux appareils, des progrès notables ont été faits. On peut même citer quelques réalisations isolées pour lesquelles la France est nettement en avance sur d'autres pays : par exemple, le nouvel hôpital d'Argenteuil qui possèdera l'installation de chauffage électrique la plus puissante du monde (2 000 kilowatts).

Le développement des emplois de l'électricité entraîne un accroissement rapide de la consommation d'énergie. Pour nous en tenir à un exemple, celui de la Compagnie parisienne de distribution d'électricité, le tableau ci-dessous indique quelle a été, depuis vingt ans, l'augmentation du nombre des abonnés et de la consommation annuelle de courant :

	1910	1913	1918	1928	1929
Nombre d'abonnés	45 000	90 000	180 000	630 000	690 000
Consommation annuelle de courant en millions de kilowatts-heures	50	132	179	516	581

Cette augmentation est d'autant plus remarquable qu'elle n'a été accompagnée d'aucune extension territoriale du réseau. Il n'y a guère d'industries qui puissent donner l'exemple d'un développement aussi rapide.

Les commodités qu'offre l'électricité ne sont pas moins

appréciables à la campagne qu'à la ville. L'agrément et le confort qu'elle procure rapprochent les conditions d'existence du paysan de celles du citadin et concourent par la même à stabiliser la population agricole.

De nombreux travaux (battage, labourage, concassage, sciage, traite mécanique, etc...) peuvent être effectués avec des machines électriques, c'est-à-dire sans fatigue et avec une main-d'œuvre très réduite. Enfin, l'emploi de petits moteurs électriques permet de constituer des ateliers familiaux grâce auxquels le cultivateur peut, à ses moments perdus, se transformer en artisan.

Certes, au point de vue de l'électrification rurale, nous sommes encore loin des résultats obtenus aux États-Unis, en Suisse ou dans les pays scandinaves, résultats d'ailleurs dus, en grande partie, à l'abondance des disponibilités électriques et à la carence de la main-d'œuvre agricole et domestique. Cependant, notre électrification rurale se développe rapidement. Ses progrès ont été grandement facilités par les importantes subventions accordées par le ministère de l'Agriculture et dont le montant peut atteindre 33 pour 100 des dépenses pour les agglomérations principales et 50 pour 100 pour les hameaux ou fermes isolés. Aussi sur les 37 981 communes françaises, 22 479, soit 60 pour 100, étaient électrifiées à la date du 1^{er} janvier 1929. Ces communes représentaient 83 pour 100 de la population de la France. On évalue à 5 000 le nombre des communes qui ont reçu le courant au cours de l'année 1929, et leur population à 4 millions d'habitants environ. A la fin de l'année 1929 la situation s'établirait donc ainsi : 27 500 communes électrifiées, 38 millions d'habitants desservis. Il resterait à électrifier 10 000 communes représentant une population d'environ 3 millions d'habitants. Si l'on admet une cadence d'électrification de 2 à 3 000 communes par an, on est en droit de penser que toutes les communes françaises seront électrifiées en 1935.

En matière de transports, l'électricité occupe dès maintenant une place éminente et qui tend à s'accroître chaque jour. Si la propulsion électrique des automobiles, en raison du poids élevé des accumulateurs, ne s'est pas développée sensiblement depuis trente ans, en revanche les tramways urbains sont à peu

près toutes leur exéc-

Le p
de fer, l
la douce
ciales et
marqué
de plus
mobiles

Par
une écl
ment r
électriq
locomo
teur d'
locomo
parc à
son mo
limitée
tion en

La
définie
une pu
peut d
tage, i
une lo
contin
dant i
On ap
la tra
dans
d'acc
notabl

U
grand
du pe
méca
quer
chaque
méca

près tous électrifiés et les chemins de fer commencent à suivre leur exemple.

Le public apprécie surtout dans l'électrification des chemins de fer, l'accroissement du confort, la souplesse de la marche, la douceur des démarriages, l'augmentation des vitesses commerciales et la suppression de la fumée. Ce sont là des avantages marqués pour le chemin de fer à une époque où il doit lutter de plus en plus sérieusement contre la concurrence des automobiles privées ou collectives.

Par ailleurs, la traction électrique, si elle est réalisée sur une échelle suffisamment vaste, peut conduire à un changement radical des méthodes d'exploitation, car la locomotive électrique est tout autre chose que la locomotive à vapeur. La locomotive électrique n'est en réalité qu'un simple transformateur d'énergie électrique en énergie mécanique, alors que la locomotive à vapeur est une usine complète comportant son parc à charbon, ses réservoirs d'eau, son foyer, sa chaudière, son moteur et parfois son condenseur et dont la puissance est limitée par la surface des grilles de la chaudière et l'alimentation en combustible.

La puissance d'une machine à vapeur est une donnée bien définie et constante. Si l'on dit qu'une locomotive à vapeur a une puissance de 3 000 chevaux, il faut entendre par là qu'elle peut donner 3 000 chevaux, qu'elle ne peut pas donner davantage, mais qu'elle peut les donner indéfiniment. Au contraire, une locomotive électrique faite pour fournir une puissance continue de 2 500 chevaux pourra fournir 3 000 chevaux pendant une heure ou 4 000 chevaux pendant un quart d'heure. On aperçoit immédiatement les facilités qui en résultent pour la traction. Les démarriages deviennent plus rapides, les vitesses dans les rampes plus grandes, et sans même qu'il soit besoin d'accroître les vitesses maxima, la vitesse commerciale est notablement améliorée.

Un autre avantage des locomotives électriques est leur grande facilité de conduite qui permet de diminuer la fatigue du personnel et de former beaucoup plus rapidement de bons mécaniciens. De plus, dans le cas où le tonnage à remorquer ou la pente de la voie exige l'emploi de deux machines, chaque locomotive à vapeur a besoin de son équipe chauffeur-mécanicien, tandis qu'un seul mécanicien peut conduire

toutes les locomotives électriques d'un même convoi.

L'électrification des chemins de fer français, en vue de laquelle avaient été élaborés après la guerre de vastes projets, est encore loin d'avoir atteint son stade normal. Cela tient à ce que cette transformation exige des dépenses d'installation considérables, tant pour le remplacement du matériel de traction que pour la construction des usines, des lignes de transport d'énergie, des sous-stations et de l'équipement de la voie. Durant les dix dernières années, et spécialement de 1923 à 1927, on ne pouvait se procurer l'argent nécessaire à ces travaux qu'à des taux d'intérêt prohibitifs. Ces taux sont dès maintenant sérieusement diminués et ils s'abaisseront sans doute encore, ce qui permettra de reprendre l'exécution des projets différés. Cette reprise sera d'autant plus opportune que si le loyer de l'argent a baissé, d'autres facteurs, prépondérants dans le cas des locomotives à vapeur, les salaires et le charbon, n'ont pas marqué la même tendance à la baisse. Au reste, l'effort déjà fait est loin d'être négligeable et, pour ne prendre qu'un exemple, la Compagnie des Chemins de fer du Midi a déjà électrisé 1 036 kilomètres de voies et équipé sept usines hydro-électriques produisant annuellement 300 millions de kilowatt-heures. Elle a construit un réseau de transport d'énergie à haute tension dont elle a su tirer un excellent parti, en l'utilisant à la fois pour ses propres besoins et pour le transport et la distribution de l'énergie dans toute la région du Sud-Ouest. D'après les déclarations faites par M. Paul Tirard, président de la Compagnie, à l'Assemblée générale du 30 avril 1930, les économies de charbon et la vente des excédents d'énergie couvrent dès maintenant les charges des installations.

Il est à souhaiter que cette électrification des chemins de fer, qui pour beaucoup de lignes apparaît comme une opération nettement rémunératrice, se développe rationnellement, suivant un programme bien étudié, tenant compte à la fois des besoins et des possibilités financières des réseaux et de la capacité de fabrication des constructeurs français, de façon à assurer une bonne technique, des délais de livraison modérés et des prix avantageux.

Cette brève revue des applications de l'électricité serait incomplète, si l'on ne mentionnait le développement pris durant

les tre

électro

Gro
trométa
être p
les vall
extrêm
ment d
ces rég

Leu
L'élect
la sou
métall
produi
de sa
fait du
couran
1880 à
produ
temp
l'élect
le calo

Po
nature
d'élec
alliag
siliciu
comm
ciaux
la Fra
d'acie
therm
mière
répar

N
élect
citéel
tions
d'ext

les trente dernières années par l'industrie électrochimique et électrométallurgique.

Grosses consommatrices d'électricité, l'électrochimie et l'électrométallurgie sont nées aux endroits où le courant pouvait être produit à bon marché, c'est-à-dire jusqu'à présent dans les vallées des Alpes et des Pyrénées. Leur développement a été extrêmement rapide et il s'est accompagné d'un accroissement d'activité et de prospérité qui a complètement transformé ces régions.

Leurs productions sont de jour en jour plus nombreuses. L'électrolyse aqueuse permet d'obtenir le chlore, l'hydrogène, la soude, les chlorates et perchlorates alcalins, etc... L'électrométallurgie procède en principe à haute température. Parmi ses produits, l'aluminium occupe la première place. La découverte de sa fabrication par électrolyse, faite en 1886 par Héroult, a fait du métal précieux qu'il était auparavant un métal industriel courant, son prix étant tombé de 300 francs-or le kilogramme en 1880 à quelque 11 francs de notre monnaie d'aujourd'hui ; sa production annuelle dans le monde est passée dans le même temps de quelques kilos à 270 000 tonnes. C'est également par l'électrolyse de leurs sels qu'on obtient le magnésium, le sodium, le calcium, le potassium et qu'on affine le cuivre.

Pour d'autres métaux, on utilise seulement la haute température du four électrique, à l'exclusion de tout phénomène d'électrolyse. C'est ainsi que sont fabriqués la plupart des ferro-alliages : alliages de chrome, de manganèse, de tungstène, de silicium, utilisés en sidérurgie, soit comme désoxydants, soit comme métaux d'addition pour la fabrication des aciers spéciaux. L'acier lui-même peut être produit au four électrique ; la France fabrique ainsi chaque année plus de 150 000 tonnes d'acières fins ou d'acières spéciaux. C'est également par l'électrothermie que l'on prépare le carbure de calcium, matière première de l'acétylène et d'un engrais azoté de plus en plus répandu, la cyanamide.

Nous bornons là cette revue des principales applications électriques. Beaucoup d'autres cependant mériteraient d'être citées, qui concernent les domaines les plus divers : applications industrielles courantes (moteurs de laminoirs, machines d'extraction, moteurs de machines-outils, etc...), traitements

médicaux, signalisation, instruments avertisseurs, commandes à distance, galvanoplastie, ionisation, etc... Leur énumération seule, si l'on prétendait la faire complète, tiendrait des pages entières.

L'ACCORD DES SAVANTS ET DES PRATICIENS

Comment expliquer ce prodigieux développement des applications de l'électricité? On peut à coup sûr en donner de multiples raisons, et en particulier les qualités si diverses de l'électricité elle-même. Mais une des causes essentielles de ces succès est sans conteste la collaboration des savants et des praticiens qui fut, en cette matière, plus intime qu'en aucune autre.

Cette collaboration cependant est relativement récente. Jusqu'au milieu du xix^e siècle, l'électricité resta exclusivement dans le domaine de la science. Quelques années après que Volta eut découvert la pile, Ampère mettait en évidence l'action magnétique réciproque de deux courants et formulait les règles d'après lesquelles sont construites la plupart de nos machines modernes. Puis, l'Anglais Faraday découvrait l'induction électro-magnétique et le Russe Jacobi construisait en 1835 le premier moteur électrique.

Volta, Ampère, Faraday étaient des savants, mais c'est un peintre, Morse, professeur de « littérature relative aux arts du dessin » à New-York, qui réalisa le premier appareil de télégraphie électrique, à la suite d'une conversation qu'il avait eue sur le paquebot *Sully* et où il avait été question des travaux de Franklin. C'est à un autre artisan, un menuisier cette fois, le Belge Zénobe Gramme, que revient l'honneur d'avoir inventé la dynamo. Enfin, à l'Exposition de Vienne en 1873, une erreur de montage révéla à Fontaine la réversibilité des machines électriques.

Il est curieux de constater combien peu de gens, jusqu'au milieu du xix^e siècle, ont compris l'importance de ces découvertes. L'électricité, — comme plus tard les chemins de fer, — rencontra à ses débuts beaucoup de sceptiques. Elle bénéficia, par ailleurs, d'appuis éminents. Bonaparte, Premier Consul, fondait un prix de 60 000 francs « en encouragement à celui qui, par ses expériences et ses découvertes, fera faire à l'élec-

tricité et au galvanisme un pas analogue à celui qu'ont fait faire à ces sciences Franklin et Volta. » Quelques années plus tard, devenu Empereur, il donnait une nouvelle marque de son génie en déclarant solennellement qu'il voyait dans l'électricité le « chemin des grandes découvertes ».

La découverte du transport de l'énergie à distance, réalisé et mis au point par Marcel Desprez sur la ligne Grenoble-Vizille, clôture ce qu'on peut appeler la période héroïque au cours de laquelle ont été fixées les données scientifiques essentielles de la production et de la distribution de l'énergie électrique.

A partir de ce moment, on entre dans l'ère des réalisations pratiques au cours de laquelle les industries intéressées ont largement contribué au progrès par les travaux de leurs services d'études et les recherches de leurs laboratoires.

Ici, pour être seulement équitable, il faudrait citer des centaines de noms, car, si les grandes découvertes ont procuré à leurs inventeurs une réputation universelle, pour un Edison, un Marconi ou un Branly, combien y a-t-il de centaines ou de milliers de chercheurs qui ont contribué à développer les champs d'application de l'électricité ? La plupart d'entre eux sont anonymes ; innombrables sont les découvertes faites dans les grands laboratoires scientifiques ou dans ceux des sociétés d'électricité qui, en Amérique et en Europe, ont consacré à ces recherches, durant les vingt dernières années, des efforts et des ressources considérables.

LA PLUS SOUPLE DES FORCES NATURELLES

Après ce très bref historique, il paraîtra sans doute intéressant, puisqu'il est difficile de définir de façon précise ce qu'est l'électricité elle-même, de chercher tout au moins quels sont, au point de vue des applications pratiques, ses caractères essentiels.

Ce sont, croyons-nous, son aptitude remarquable aux transformations, son extrême mobilité et sa possibilité de division presque indéfinie.

L'électricité se présente, en effet, sous les formes les plus variées : électricité statique ou dynamique, courants continus ou alternatifs, forte ou faible intensité, haute ou basse tension,

haute ou basse fréquence, et chaque emploi ne s'accommode généralement que de l'une de ces formes à l'exclusion des autres. Par exemple, telle électrolyse demande du courant continu à forte intensité et faible tension ; tel transport de force réclame du courant alternatif à haute tension ; tel usage médical exige du courant à haute fréquence. Or, précisément, l'électricité a une nature assez souple pour passer facilement de l'une à l'autre de ces formes. Il suffit pour cela de mettre à sa disposition une machine appropriée à chaque métamorphose et qui se nomme suivant les cas commutatrice, transformateur, redresseur, etc... La transformation se fait sans difficulté avec un rendement tel que la perte d'énergie est presque nulle.

Quant à la mobilité extrême de l'électricité, qui est telle que sa transmission est pratiquement instantanée, c'est elle qui la rend si précieuse dans tous les transports à distance, qu'il s'agisse de déplacer des milliers de kilowatts sur les lignes à haute tension ou seulement les quelques milliwatts nécessaires aux messages téléphoniques ou télégraphiques. C'est elle qui permet, avec l'aide d'un réseau de distribution approprié, d'alimenter en énergie des territoires entiers par des sources de production situées à des centaines de kilomètres et qui répondent instantanément aux demandes du chef d'orchestre ou du *dispatcher* unique qui commande la manœuvre, de façon à satisfaire à chaque instant les besoins variables de son innombrable clientèle.

L'électricité est enfin susceptible d'une concentration ou, au contraire, d'une division illimitée. Plusieurs machines peuvent débiter sur un même circuit en additionnant leurs puissances. L'addition peut se faire en tension ou en intensité. Cette puissance totale peut être absorbée par un seul four, dans lequel elle permettra d'atteindre une température extrêmement élevée. Réciproquement, la puissance d'une machine peut être répartie entre des milliers de lampes à incandescence. Elle peut être utilisée pour actionner un gros laminier d'aciérie ou être répartie entre un nombre considérable de petits moteurs. En un mot, l'électricité se prête admirablement aux deux opérations d'addition et de division. De toutes les forces naturelles c'est la plus souple, la plus mobile, la plus accommodante.

D'OU VIENT L'ÉNERGIE ÉLECTRIQUE

Nous disposons de deux moyens pour produire l'énergie électrique : les appareils fixes du genre piles qui ne sont susceptibles de fournir que des quantités d'énergie très faibles pendant des temps limités et les machines tournantes qui fournissent pratiquement la quasi-totalité de l'énergie consommée et dont le principe commun, quel que soit leur modèle, est le déplacement relatif d'un circuit électrique dans un champ magnétique. Ce déplacement exige une dépense de force d'autant plus grande que la machine électrique est plus puissante, et c'est pourquoi à la base de toute production importante d'électricité il y a une fourniture d'énergie mécanique.

Cette énergie peut être fournie par une machine thermique, ou par une turbine hydraulique actionnée par une chute d'eau. Elle pourra sans doute un jour être fournie par l'énergie des marées ou par les méthodes si intéressantes que M. Georges Claude vient d'expérimenter dans les mers tropicales, mais ce ne sont encore là que des possibilités qui restent à mettre au point.

L'énergie d'origine thermique est, comme l'indique son nom, celle qui utilise la chaleur produite par la combustion de certains corps. Cette utilisation peut se faire soit directement, comme dans les moteurs à explosion ou à combustion, utilisant l'essence, le pétrole, le mazout ou le gaz pauvre, soit indirectement par l'intermédiaire d'un fluide qui est généralement la vapeur d'eau. Ce mode de production d'énergie a été, durant ces dernières années, l'objet de progrès techniques considérables. L'un de ses traits les plus caractéristiques est la tendance à concentrer la production dans des unités de plus en plus puissantes ; les grandes Centrales, comme celle de Gennevilliers dont la puissance dépasse 300 000 kilowatts, sont aujourd'hui classiques et la nouvelle Centrale de Vitry, récemment mise en service par l'Union d'électricité, aura une puissance installée de 300 000 kilowatts. Parallèlement, on a réalisé des progrès considérables dans l'utilisation des combustibles, soit que l'on obtienne un meilleur rendement de charbons de bonne qualité, soit, comme l'ont fait avec tant de succès nos houillères, que l'on parvienne à tirer de combustibles jus-

qu'alors inutilisés la plus grande partie des calories qu'ils renferment. L'utilisation de la vapeur sous des pressions de plus en plus élevées permet en outre d'envisager une amélioration considérable du rendement.

Si, en raison des rendements déjà excellents des turbines hydrauliques, l'énergie provenant de la houille blanche n'a pu être l'objet d'améliorations aussi considérables, ses caractéristiques n'en ont pas moins évolué d'une façon remarquable au cours des dernières années. Chez elle aussi, on peut noter un mouvement de concentration ou plus exactement de production d'énergie en quantités massives. On envisage couramment aujourd'hui des aménagements hydrauliques comportant la mise en valeur de toute une rivière ou même de tout un bassin fluvial. En même temps, on s'efforce de corriger les irrégularités des débits par la création de barrages réservoirs, qui permettent d'accumuler l'eau durant la saison des pluies ou des fontes de neige et de la restituer durant les périodes de sécheresse.

Au point de vue de la répartition de l'énergie suivant son origine, les dernières statistiques publiées par le ministère des Travaux publics, celles de l'année 1929, donnent les chiffres suivants pour l'ensemble de la France :

	Millions de kilowatt-heures
Énergie d'origine thermique fournie aux réseaux	8 200
Énergie d'origine hydraulique :	
a) Énergie fournie aux réseaux	4 600
b) Énergie produite et absorbée directement par l'électro-chimie et l'électrométallurgie	1 500
Total	<u>14 300</u>

Ainsi, à l'heure actuelle, en tenant compte de l'énergie absorbée par l'électrochimie et l'électrométallurgie, les deux sources d'énergie sont voisines de l'équivalence, quoique avec une légère prédominance pour l'énergie thermique.

Dans quelle proportion peut-on penser qu'elles contribueront dans l'avenir à la production de l'électricité et quel intérêt peut-il y avoir à demander cette électricité à l'une plutôt qu'à l'autre?

Convient-il de parler ici de concurrence entre la houille blanche et la houille noire? C'est une question un peu puérile,

car ces deux sources d'énergie doivent être plutôt considérées comme des moyens de production complémentaires. En tout cas, et même en admettant que la totalité du domaine hydraulique français soit équipée, cet aménagement ne saurait causer de dommages sérieux aux mines de charbon. En effet, d'après les statistiques les plus récentes du ministère des Travaux publics, il resterait à aménager une puissance hydraulique normale de 4 millions de kilowatts susceptibles de produire par an 36 milliards de kilowatt-heures. Il n'est pas possible de calculer rigoureusement quelle serait la quantité de houille équivalant à cette énergie hydraulique. Le taux de conversion des kilowatt-heures en kilos de charbon varie en effet suivant qu'il s'agit de produire de l'énergie mécanique, de la chaleur ou de la lumière. Il semble bien, si l'on adopte un taux moyen d'équivalence, que la totalité de l'énergie hydraulique restant à équiper en France représente 25 à 30 millions de tonnes de charbon par an. Mais il faut noter que ce calcul suppose qu'il serait possible de consommer la totalité de l'énergie hydraulique produite, ce qui est pratiquement impossible en raison du régime irrégulier des cours d'eau. D'autre part, la cadence des aménagements nouveaux de chutes d'eau n'atteint pas 200 000 kilowatts par an, et, à cette allure, il faudrait plus de vingt ans pour achever l'équipement hydraulique de la France. Le chiffre de 25 millions de tonnes de charbon devrait donc être comparé, non pas aux 80 millions de tonnes que consomme aujourd'hui l'industrie française, mais à un chiffre très largement accru et peut-être doublé.

Cette simple constatation suffirait, s'il en était besoin, à rassurer le lecteur sur l'avenir de la houille noire.

En pratique, lorsqu'un industriel construit une centrale, il recherche toujours la solution la plus économique. Or, la différence essentielle entre le prix de revient du kilowatt-heure thermique et du kilowatt-heure hydraulique réside dans ce fait que l'usine hydraulique nécessite des dépenses de premier établissement très élevées (de l'ordre de 5 000 fr. par kilowatt installé) et des dépenses d'exploitation très faibles, tandis que dans le cas de l'usine thermique, les dépenses de premier établissement sont relativement faibles (de l'ordre de 1 700 fr. par kilowatt installé) et les dépenses d'exploitation élevées.

Il en résulte que la solution hydraulique sera avantageuse,

si l'usine doit marcher jour et nuit toute l'année, et la solution thermique sera préférable en cas de marche très discontinue. Mais la limite pour laquelle les deux solutions sont équivalentes n'est pas fixe; elle se déplace dans le temps, à mesure que varient le loyer de l'argent ou les frais d'exploitation.

Si le loyer de l'argent baisse, amenant avec lui la réduction des charges financières, la limite se déplace en faveur de la solution hydraulique. Il en est de même si le prix de la main d'œuvre et celui du charbon, qui sont les éléments essentiels des frais d'exploitation, se relèvent. Inversement, la solution thermique reprend ses avantages si le loyer de l'argent s'élève ou si la Centrale thermique peut être alimentée par des combustibles de valeur médiocre ou nulle, ce qui est parfois le cas lorsqu'il s'agit d'utiliser des sous-produits.

Lorsque l'industriel fait son choix entre la construction d'une usine hydraulique et celle d'une Centrale thermique, il n'est guidé, nous l'avons dit, que par la recherche du prix de revient minimum. Mais au point de vue de l'intérêt général, il n'est pas indifférent que son choix s'exerce dans un sens ou dans l'autre.

En premier lieu, notre pays étant déficitaire en charbon, toute production de kilowatt-heures d'origine hydraulique diminue les importations de combustible. Si nous étions certains de pouvoir toujours importer sans difficulté à des prix avantageux le charbon qui nous manquera, nous n'aurions aucun intérêt à éviter ces importations. Mais nous sommes fort éloignés de cette certitude; n'oublions pas surtout qu'en cas de guerre la difficulté et l'insécurité des transports maritimes pourraient paralyser complètement notre approvisionnement par l'Angleterre et l'Amérique.

Au point de vue de la main d'œuvre, la comparaison entre houille blanche et houille noire a été faite en termes excellents dans la *Revue scientifique* par M. Foch, professeur à la Faculté des Sciences de Bordeaux : « On a souvent dit, écrit ce dernier, qu'une nouvelle usine hydraulique équivaut à une mine de charbon inépuisable mise en exploitation. Le mot est saisissant, mais incomplet : il ne tient pas compte du fait important qu'une fois la chute aménagée, la main d'œuvre n'a plus à intervenir pour donner le produit qui doit fournir l'énergie... Si on se place au point de vue purement théorique

de l'utilisation d'une quantité déterminée de main-d'œuvre, on constate qu'en consacrant pendant six ans à l'aménagement d'une chute le travail d'un ouvrier, on obtient le même résultat que par le travail indéfini d'un mineur attaché à une exploitation houillère. »

L'économie considérable de main-d'œuvre qui résulte de l'emploi des Centrales hydrauliques a une importance particulière dans un pays comme le nôtre où, en période normale, on manque d'ouvriers.

D'un point de vue plus général, la houille noire est un capital qui disparaît progressivement, tandis que la houille blanche est un revenu qui se renouvelle indéfiniment et gratuitement.

Enfin, il ne faut pas oublier qu'un concessionnaire de forces hydrauliques remettra gratuitement à l'État, en fin de concession, c'est-à-dire dans un délai maximum de soixantequinze ans, une installation en parfait état de fonctionnement. Les travaux de maçonnerie tels qu'un barrage ou un canal d'aménée durent des siècles s'ils sont bien exécutés et convenablement entretenus. Toute construction d'usine hydraulique constitue donc pour l'État une opération avantageuse qui ne lui coûte rien.

Pour toutes ces raisons, les pouvoirs publics devraient éprouver une sympathie particulière à l'égard des aménagements hydrauliques. C'est pourquoi nous leur demandons instamment de se montrer conciliants dans les conditions d'octroi des concessions et de ne pas grever trop lourdement le bilan des affaires naissantes qui, par ailleurs, apportent, dans des régions généralement déshéritées, des occasions multiples de profits indirects.

LE TRANSPORT A GRANDE DISTANCE

Nous venons de voir comment est produite l'énergie électrique. Mais cette énergie n'est pas toujours utilisée sur place; il faut donc la transporter, quelquefois même à des distances considérables, par exemple du Massif central ou des Alpes jusqu'à Paris. C'est le rôle du réseau de transport à haute tension. Cependant ce réseau ne sert pas exclusivement à transporter constamment l'énergie d'un centre de production

déterminé à un centre d'utilisation également déterminé ; il sert aussi, et ce rôle n'est pas moins important, à réaliser des interconnexions entre des régions de régimes différents.

Le développement du réseau des lignes de transport de force à haute tension est certainement, au point de vue de l'équipement du territoire, le fait le plus important qui se soit produit depuis la création des chemins de fer. Il ne semble pas que jusqu'à présent le public ait bien compris l'importance de cette opération, et pourtant la France est, par la diversité de ses ressources, le pays par excellence de l'interconnexion.

« C'est devenu un lieu commun, écrivait récemment M. Génissieu, que de vanter l'harmonie et l'équilibre du pays de France, avec sa variété de climats et de terroirs, avec les communications faciles entre tant de régions différentes, mais si heureusement complémentaires que l'examen de cette bigarrure donne l'impression d'un corps organisé, d'un être complet. Le géographe Strabon qui a si bien décrit notre vieille Gaule, sans avoir pourtant pensé à son aménagement électrique, avait déjà constaté cette unité dans cette diversité. Bien longtemps après lui, nous pouvons le redire en regardant au nord ces plaines dépourvues de chutes d'eau, mais recouvrant des bassins houillers, — aux autres extrémités du pays, ces montagnes blanches de neige et de glace, d'où ruissentent des torrents aux crues de printemps et d'été, — au centre, ce massif moins élevé d'où rayonnent des cours d'eau que grossissent les pluies d'hiver, — enfin, reliant à la mer nos centres industriels, ces fleuves puissants, économiques voies d'importation pour les charbons étrangers complémentaires des nôtres, sans parler de ces côtes bretonnes dont les marées sont les plus fortes du monde. »

Nous avons déjà rappelé que c'est à un ingénieur français, Marcel Desprez, que revient la gloire d'avoir le premier résolu industriellement le problème du transport électrique de l'énergie. Mais depuis cette époque, nous avons été largement dépassés par les États-Unis qui, en raison de l'immense étendue de leur territoire et des masses énormes d'énergie dont ils disposent, ont été amenés avant tous les autres pays à étudier et à résoudre le problème du transport de l'énergie massive à grande distance par des lignes à très haute tension.

Il n'y a guère qu'une dizaine d'années que l'on a entrepris en France la construction des grandes lignes de transport. Tout ce qui avait été fait antérieurement ne dépassait pas le cadre de la distribution locale ou régionale. Si, en raison de la difficulté d'assurer leur financement, les lignes à haute tension ne se sont pas développées aussi rapidement qu'il eût été désirable, on doit reconnaître néanmoins que l'effort accompli a été sérieux, et que les résultats obtenus sont déjà très appréciables. Dès maintenant, et bien qu'il ne soit qu'ébauché, le réseau de transport à longue distance commence à jouer son rôle de centralisateur et répartiteur d'énergie. Déjà, par exemple, le réseau à 150 000 volts de la Compagnie des chemins de fer du Midi relie les usines thermiques des mines de Carmaux et celles de la région bordelaise aux usines hydro-électriques des Pyrénées. Déjà, aux portes de Paris, l'usine de Gennevilliers se trouve reliée aux usines du Massif central par le réseau à 150 000-220 000 volts de la Compagnie d'Orléans. Cette liaison sera étendue à tout le sud-est de la France lorsque sera réalisé le programme de la Société des Forces motrices du Jura et des Alpes et celui de l'Union pour l'industrie et l'électricité, programme qui, ainsi que l'explique M. J.-H. Adam (1), tend à organiser un système coordonné et logique d'équipements hydro-électriques et de réseaux de distribution entre les régions méditerranéennes et parisiennes. Bientôt les usines hydrauliques du Rhin, entre Kembs et Strasbourg, et la Centrale thermique de Strasbourg, seront rattachées aux Centrales de nos grands établissements métallurgiques du nord-est, etc...

M. Ailleret a fait à ce sujet une intéressante comparaison : « Les uns, dit-il, livrent l'énergie au réseau, les autres lui en prennent, sans que la question ait un sens de savoir où va chaque kilowatt-heure produit, et d'où vient chaque kilowatt-heure consommé. Ces échanges présentent une certaine analogie avec les Bourses, où acheteurs et vendeurs s'adressent à un agent de change sans que chacun connaisse sa contre-partie. Il ne serait pas impossible de concevoir quelques bourses régionales d'énergie avec des opérations d'arbitrage pour régler les échanges de courant d'une place à l'autre. L'énergie pourrait

(1) *Les industries électriques en 1929*, par J.-H. Adam.

s'acheter ou se vendre à terme, les puissances livrables à des heures différentes se cotant naturellement à des cours différents. Les distributeurs achèteraient, par exemple, du courant d'hiver à terme pour alimenter leurs secteurs. Les producteurs disposant d'énergie de lac pourraient également la vendre à terme. Quant aux excédents temporaires d'énergie, ils se négocieront sur le marché au comptant. »

En assurant à l'énergie un débouché élargi sur le plan régional ou national, le grand réseau d'interconnexion permet de remédier aux gaspillages qui étaient inévitables en son absence, quand chaque usine de force était isolée et obligée de s'équiper pour la puissance maxima qui pouvait lui être demandée et n'avait le reste du temps aucune possibilité d'utiliser ses excédents de puissance. Il apparaît ainsi comme un immense collecteur et répartiteur d'énergie, en même temps que comme le volant régulateur de la consommation d'énergie électrique sur notre territoire.

Sans doute faudra-t-il bientôt élargir cette conception : on peut dès maintenant prévoir que l'interconnexion nationale n'est elle-même qu'un stade dans la voie de l'interconnexion internationale. On parle déjà d'un super-réseau électrique européen, qui ne serait certainement pas dénué d'intérêt. On sait, en effet, que les principales sources d'énergie électrique sont en Europe fort inégalement réparties. Aussi n'est-il pas interdit de penser que, dans quelque dix ou vingt ans, le bassin des Alpes, à régime glaciaire et étioage d'hiver, se trouvera relié aux futures usines du Danube, aux Portes de Fer, et à celles de la côte adriatique, où les chutes de pluie sont au contraire plus abondantes en hiver ; l'énergie hydro-électrique que la Norvège peut produire en grandes masses et à bon marché pourrait s'acheminer vers les centres de consommation allemands ; ou bien encore les charbons anglais transportés à Calais pourraient être employés concurremment avec les charbons français à l'alimentation de grandes Centrales thermiques du Nord et du Pas-de-Calais.

Au point de vue commercial, un réseau international serait bien placé pour profiter des différences d'heures des différents pays et niveler ainsi, au moins partiellement, les pointes de courant qui à certains moments de la journée troubent si profondément l'exploitation des réseaux de distribution.

L'idée émise il y a deux ans par M. Viel a été reprise par M. le docteur Oskar Oliver à la deuxième conférence mondiale de l'énergie qui s'est réunie à Berlin au mois d'août 1930.

La réalisation technique du réseau à 400 000 volts nécessite une opération de ce genre ne paraît pas sortir des possibilités actuelles. Plus difficile à résoudre paraît être le problème financier que pose une œuvre de pareille envergure.

EN FRANCE ET DANS LE MONDE

Il est intéressant maintenant de situer l'industrie électrique dans l'ensemble des industries françaises, de voir la place qu'elle occupe dans l'économie mondiale, les perspectives d'avenir qui s'ouvrent devant elle et les desiderata qu'elle formule à l'heure actuelle.

Le monde entier possède actuellement quelque 70 millions de chevaux équipés pour la production de l'électricité et alimentés sensiblement par moitié en énergie thermique et en énergie hydraulique. Les investissements réalisés dans ces entreprises se sont très rapidement accrus au cours de ces dernières années. C'est ainsi qu'aux États-Unis on estime à près de 600 milliards de francs le total des capitaux engagés dans les différentes branches de l'industrie électrique. Ce total se répartirait de la façon suivante : 270 milliards seraient consacrés aux affaires de production et de distribution; 90 milliards aux industries de construction de matériel; 110 milliards aux services de transmission électrique (téléphone, télégraphe, etc...) et 130 milliards à la traction électrique.

Bien que n'atteignant pas un total aussi élevé, les investissements européens n'en sont pas moins fort importants. En France, même avec la dépréciation de la monnaie qui réduit des 4/5 la valeur nominale de l'effort financier d'avant-guerre, les capitaux engagés dans les entreprises de production, de transport et de distribution d'énergie, se montent à près de 9 milliards; ceux placés dans les affaires de construction de matériel électrique à plus de 3 milliards.

Les chiffres des ventes annuelles sont également instructifs : l'industrie américaine de la construction du gros matériel a vendu, en 1929, pour plus de 30 milliards de francs de matériel divers; l'industrie allemande pour 16 milliards;

l'industrie anglaise pour 8 milliards et l'industrie française pour 5 milliards. Si l'on ajoute à ce dernier chiffre, le montant des ventes de courant durant la même année, soit 7 milliards de francs environ, on arrive à cette conclusion que l'industrie électrique française, prise dans son ensemble, représente un chiffre d'affaires de 12 milliards, environ, alors que celui du blé n'atteint que 11 milliards, celui du vin 7 milliards, et celui de l'automobile 6 milliards et demi. Ce chiffre ne paraît dépassé que par le chiffre d'affaires des chemins de fer dont les recettes brutes atteignent 15 milliards.

Connaissant le chiffre d'affaires de l'industrie électrique en France, on ne sera pas surpris d'apprendre qu'elle emploie un personnel nombreux, dont l'effectif total est approximativement de 165 000 personnes se répartissant de la façon suivante :

Électrochimie et électrométallurgie	45 000
Entreprises de construction et d'installation	20 000
Entreprises de production et de distribution	30 000
Construction de matériel électrique	100 000
Total	165 000

Pour situer ce chiffre dans l'ensemble de la production française, rappelons que les chemins de fer emploient 350 000 personnes, l'industrie automobile 330 000 (non compris les chauffeurs), les charbonnages 300 000.

On peut essayer de comparer la consommation d'électricité de différents pays. Le tableau suivant donne ce renseignement, pour l'année 1926, en rapportant cette consommation au chiffre de la population :

	Kilowatt-heures par habitant.
Norvège	2 500
Canada	1 100
Suisse	755
Etats-Unis	592
Suède	579
Autriche	377
Belgique	342
France	285
Allemagne	206
Italie	173
Angleterre	174
Japon	129

Certes, il faut se méfier d'une comparaison aussi simpliste. Il est évident que des pays qui produisent le courant électrique à bon marché, comme la Norvège, ou qui ne produisent pas de charbon, comme la Suisse et le Canada, doivent se trouver logiquement en tête de liste. Mais, même si on tient compte de ces observations, on est obligé de constater que la France ne fait pas dans ce concours figure de triomphatrice.

Il est plus intéressant de comparer le nombre des appareils électriques de différente nature, utilisés pour chaque million d'habitants dans quelques grands pays. C'est ce qui ressort du tableau suivant dans lequel les chiffres relatifs aux États-Unis et à la Suisse sont empruntés aux statistiques publiées dans ces deux pays, tandis que les chiffres relatifs à la France sont évalués d'après quelques sondages.

	États-Unis.	Suisse.	France.
Fers à repasser	156 000	161 000	90 000
Bouilloires, percolateurs	46 000	44 000	18 000
Radiateurs et appareils de chauffage	27 000	61 500	45 000
Fourneaux de cuisine	7 300	35 000	200
Chauss-eau à accumulation	"	21 500	300
Aspirateurs	73 000	"	10 000
Ventilateurs	49 000	"	7 000
Machines à laver le linge	35 000	"	500

Ces chiffres montrent que nous sommes beaucoup moins avancés que les États-Unis et la Suisse et donnent une idée des progrès que nous avons à faire pour regagner notre retard. Ce retard, dû pour une bonne part à la guerre et à ses conséquences financières, est aujourd'hui de près de dix ans, mais il tend plutôt à diminuer. Supposons que, dans quelques années, chaque catégorie d'appareils soit aussi répandue chez nous qu'elle l'est aujourd'hui dans le plus favorisé des deux pays que nous comparons au nôtre. Il en résultera dans la consommation annuelle d'énergie électrique en France une augmentation de plus de 6 milliards et demi de kilowatt-heures se décomposant approximativement ainsi : 2 milliards et demi de kilowatt-heures pour la cuisine, 2 milliards et demi pour le chauffage de l'eau, 300 millions pour le chauffage privé, 1 milliard pour les autres applications. Cette augmentation de 6 milliards et demi représente plus de la moitié de la consommation actuelle.

Pour satisfaire à ce surcroit de consommation, le construc-

teur électricien devra fournir des appareils pour une valeur totale de plus de 6 milliards de francs, sans parler des appareils de remplacement, ni du coût des installations. Ces chiffres paraissent élevés et pourtant ils sont très modérés, car nous supposons seulement que la France aura atteint le niveau actuel des États-Unis et de la Suisse: or, il est bien certain que ces deux pays auront fait à ce moment un nouveau bond en avant.

A coup sûr, le stimulant le plus efficace de la consommation domestique serait un abaissement du prix de l'énergie. Mais il serait sans doute imprudent de se bercer d'un tel espoir, et ceci nous amène à dire un mot du prix du courant. On entend parfois le consommateur se plaindre de ce que le prix de l'électricité est trop élevé. Comparant le prix de revient de l'énergie hydraulique produite en gros au prix de vente de l'énergie en détail rendue chez lui, il accuse volontiers le distributeur de faire, à son détriment, des bénéfices excessifs. Il faut se garder de cette comparaison hâtive qui ne tient compte, ni des dépenses de transport, ni du coûteux réseau de distribution, qui néglige surtout le fait que, par suite de l'irrégularité dans la demande de courant, le distributeur ne vend réellement qu'un tiers ou un quart de l'énergie dont il dispose et qu'il est obligé de payer.

La vérité est qu'au contraire l'électricité est actuellement très bon marché en France. Non seulement son prix de vente moyen n'a pas augmenté dans la proportion des marchandises de consommation courante qui sont aujourd'hui au coefficient 6 1/2 ou 7, par rapport au prix d'avant-guerre; mais il n'a même pas atteint le coefficient 5 qui tiendrait compte seulement de la dépréciation de la monnaie. Si l'on prend la moyenne des prix payés dans les principales villes de France pour le kilowatt-heure lumière, on est surpris de constater que ce prix est à peine le triple du prix d'avant-guerre.

Comment s'explique ce phénomène étrange? Il faut d'abord rendre hommage aux efforts des distributeurs qui se sont ingénier à abaisser leur prix de revient, par une meilleure organisation de la production, par la mise en marche d'unités plus puissantes et par des progrès techniques constants dans l'exploitation de ces unités. Remarquons ensuite que la charge des frais généraux se trouve allégée, puisqu'elle est répartie sur

une co...
il faut
revient
capita
titués,
le rever
C'est d
aux di...
modéré

Mai...
coûten...
quelqu...
guerre
puisque
velles

Les
tion, e...
prix qu...
sible P...
elles d...
d'utilis...
conson...
Elles i...
culière...
Plusie...
dans c...
usages
et il fa...
les aut...

Le
France...
teurs,
dépen...
trique

Ce
norma...
basse...
mettre...
appar...
face à

une consommation très rapidement croissante. Mais surtout, il faut se rappeler que l'élément prépondérant du prix de revient de l'énergie électrique est la charge financière des capitaux investis. Avant la guerre, ces capitaux ont été constitués, dans une très large proportion, par des obligations, dont le revenu se trouve aujourd'hui réduit des quatre cinquièmes. C'est donc le sacrifice des anciens obligataires qui a permis aux distributeurs de maintenir à leur clientèle les prix très modérés dont elle bénéficie encore.

Mais les nouvelles installations, exécutées depuis la guerre, coûtent beaucoup plus cher et le prix de vente, qui est, en quelque sorte un prix de péréquation entre l'énergie d'avant-guerre et l'énergie actuelle, tend à s'élever constamment puisque dans cette péréquation la charge des installations nouvelles augmente chaque année.

Les Sociétés de distribution se préoccupent de cette question, car elles redoutent plus que personne une élévation des prix qui entraverait leur développement et elles font l'impossible pour l'éviter ou l'atténuer. Le moyen le plus sûr dont elles disposent pour y parvenir consiste à augmenter la durée d'utilisation de leurs installations, en incitant le public à consommer de l'électricité en dehors des heures habituelles. Elles ne peuvent y réussir qu'en consentant des tarifs particulièrement réduits pour ces utilisations supplémentaires. Plusieurs distributeurs sont dès maintenant entrés résolument dans cette voie et ont établi des tarifs différents suivant les usages et les heures d'utilisation. Ils doivent en être félicités et il faut souhaiter que leur exemple soit bientôt suivi par tous les autres.

Le développement de la consommation de l'électricité en France ne dépend pas seulement de la politique des producteurs, des transporteurs et des distributeurs d'énergie. Elle dépend aussi des conditions de l'industrie du matériel électrique.

Cette industrie est-elle en mesure de fournir à des prix normaux les groupes générateurs, les câbles à haute ou à basse tension, les postes de transformation qui serviront à mettre l'énergie à la disposition des consommateurs ou les appareils d'utilisation dont ces derniers se serviront pour faire face à leurs différents besoins ?

Cette industrie est-elle en mesure de fournir, pour ces différentes tâches, un matériel de qualité parfaite, assurant un fonctionnement régulier sans à coup et sans incident?

A ces deux questions nous répondrons affirmativement.

Au point de vue de la qualité, l'industrie électrique française peut supporter la comparaison avec n'importe quelle industrie étrangère. Elle a fait, depuis une dizaine d'années, des progrès considérables et est nettement orientée vers la recherche des améliorations, au point de vue puissance, rendement, sécurité, etc., ce qui est non seulement un mérite, mais une condition nécessaire de son développement.

Une des caractéristiques de cette industrie est en effet sa très rapide évolution dont on ne pourrait trouver d'analogie que dans l'automobile ou l'aviation. Au point de vue puissance, en particulier, les progrès ont été considérables. Il existe dans une usine que nous connaissons une dynamo qui a assuré pendant de longues années l'éclairage de cette usine et qui avait fait sensation lors de l'Exposition de 1889 comme étant la plus forte machine de cette exposition. Or, cette dynamo était capable de débiter 1100 ampères sous 110 volts, ce qui représente 134 kilowatts et l'on fait aujourd'hui des groupes de 100 000 kilowatts!

Quant aux prix, ceux pratiqués en France ne sont pas supérieurs à ceux de l'étranger. Très souvent même, ils leur sont notamment inférieurs. Comparés à ceux d'avant-guerre, ils n'atteignent, en or, que 80 pour 100 en moyenne de ceux-ci, alors que les index moyens des prix de gros et des prix de détail sont aux environs de 600, c'est-à-dire accusent une majoration de 20 pour 100 sur le prix d'avant-guerre, alors aussi que le salaire journalier moyen du manœuvre est, en or, malgré la réduction de la journée de travail, de 20 pour 100 au moins supérieur au salaire d'avant-guerre. C'est là un très beau résultat, tout à l'honneur de notre industrie.

Les opérations de groupement et de concentration dont l'industrie du matériel électrique a été l'objet en France depuis quelques années ne sont certainement pas étrangères au maintien de ces prix à des niveaux relativement bas. Il en est résulté une réorganisation de la production, certains diraient une rationalisation, dont les effets se sont fait sentir à la fois, bien que pour des raisons différentes, sur l'appareillage

courant et sur les grosses machines. En ce qui concerne l'appareillage courant, l'abaissement du coût de production provient de la diminution du nombre des types, qui permet d'attaquer des séries plus importantes, de pousser plus loin la spécialisation et d'utiliser plus rationnellement le personnel et le matériel. C'est un exemple des avantages classiques de la production en grand qui doit mettre logiquement cette industrie en mesure d'atteindre de nouvelles couches d'acheteurs et de réaliser dans le domaine électrique quelque chose d'analogique à ce qu'a été depuis dix ans la diffusion de l'automobile. Pour les grosses machines, la question est différente. Les commandes de ce genre ne portent que sur quelques unités, dont les caractéristiques sont établies d'après les conditions de service de l'usine à laquelle elles sont destinées. Aussi la construction de ce matériel exige-t-elle, pour chaque type de machine, des études fort coûteuses en raison de leur complexité et de la nécessité de les faire exécuter par des spécialistes. Quand plusieurs maisons procèdent à ces études, alors qu'une seule doit obtenir la commande, cela veut dire que toutes les autres devront porter ces dépenses d'études à leurs frais généraux; pour peu que l'opération se répète assez fréquemment dans l'année, il en résulte pour chaque Société une très lourde surcharge. La concentration limite ce danger, réduit ces frais d'études, de même qu'elle permet de diminuer les frais de direction et les frais commerciaux.

Ayant ainsi amélioré leur position sur le plan national, les chefs de cette industrie cherchent actuellement à réaliser sur le plan international de vastes accords commerciaux accompagnés d'échanges de renseignements techniques. Il faut souhaiter vivement que ces négociations évoluent favorablement et aboutissent à une organisation rationnelle de l'industrie électrique mondiale, car une semblable organisation ne manquerait pas d'avoir, dans ce domaine, comme dans ceux où elle a déjà été appliquée, les plus heureux effets. L'amélioration des procédés techniques, la stabilité des programmes, la diminution des frais généraux qui en résulteraient, permettraient d'améliorer les qualités, de stabiliser les prix et même de réaliser certains abaissements sans pour cela restreindre la marge bénéficiaire normale.

LES MEILLEURES CONDITIONS DU PROGRÈS

Au terme de cette étude, le lecteur se demandera peut-être quelles sont les conclusions qui s'en dégagent et ce qu'il faut en retenir. Il résulte des chiffres que nous avons donnés, — et d'ailleurs le fait est évident et les chiffres ne peuvent servir ici qu'à préciser une impression préexistante, — que l'industrie électrique est, sinon la première, du moins une des toutes premières de nos industries au point de vue du mouvement d'affaires qu'elle représente, du personnel qu'elle occupe, et du rôle qu'elle joue dans la vie quotidienne. Il est non moins certain qu'elle est loin d'être arrivée à son apogée et que nous devons en attendre encore bien des commodités : développement des emplois domestiques dont certains, tels que les appareils de réfrigération, le chauffage par accumulation, ne sont qu'à leurs débuts; électrification des campagnes qui doit apporter le confort et, par le développement des petits ateliers familiaux, un supplément de prospérité aux populations rurales; électrification des chemins de fer, suivant un programme rationnel commandé à la fois par les possibilités financières des réseaux et la capacité de production des fournisseurs de matériel. Une question se présente immédiatement à notre esprit. Que faut-il faire pour accélérer cette évolution? Comment hâter le moment où nous deviendrons les heureux bénéficiaires de progrès nouveaux?

L'œuvre à accomplir ne peut être que la résultante des efforts conjugués des pouvoirs publics, des techniciens et des industriels, la part incomptant à chacun d'eux étant d'ailleurs bien différente.

Aux pouvoirs publics, il faut demander le minimum. Une industrie jeune, pleine d'allant, ayant un bel avenir devant elle, doit se développer d'elle-même, sans trop attendre l'appui de l'État. Le plus grand service que puisse lui rendre l'administration est de ne pas entraver son épanouissement par des règlements complexes, des exigences excessives vis-à-vis des concessionnaires ou des formalités d'une longueur décourageante. Il n'est pas rare que l'instruction d'une concession de chute d'eau dure quatre ou cinq ans et voici trois années que le développement de la radiodiffusion est entravé

par l'absence d'une réglementation simple et précise. Tout cela doit changer. Donc, simplifications administratives d'abord. Ensuite, pour permettre à ces industries de se procurer aisément les capitaux qui leur sont nécessaires et qui sont considérables, politique d'argent à bon marché, à la fois par la baisse du taux net de l'intérêt et la réduction progressive des impôts frappant les valeurs mobilières.

Nous avons en effet montré que, à un degré différent de l'une à l'autre, mais toujours élevé, les industries électriques exigent d'énormes capitaux et que leur prix de revient est dominé avant tout par le loyer de l'argent. Elles dépendent donc étroitement, pour tous leurs développements, de la situation du marché financier et l'un des facteurs essentiels de leur essor est la modération du taux auquel elles peuvent se procurer des capitaux nouveaux.

Les subventions aux entreprises électriques devront être limitées aux quelques cas (électrification des campagnes, construction de barrages régulateurs et de lignes d'interconnexion) où l'œuvre à accomplir, présentant un intérêt général certain, mais insuffisamment rémunératrice pour ceux qui l'exécutent, nécessite l'intervention des pouvoirs publics. Cette aide financière peut être comparée, sinon par son ampleur, du moins par son esprit, à celle qui a été accordée aux voies ferrées, aux routes, aux ports, aux voies navigables, pour le plus grand bien de la collectivité. En ce qui concerne l'électrification des campagnes, le Parlement a déjà fait le nécessaire, en votant les lois des 30 décembre 1928 et 16 avril 1930 et nous avons déjà eu l'occasion d'indiquer l'importance des subventions accordées par le ministère de l'Agriculture en vertu de ces textes. Il restait aux Chambres à compléter leur œuvre en l'étendant aux grands barrages réservoirs et aux lignes de transport à haute tension. Le projet de loi concernant l'outil-lage national, soumis l'an dernier au Parlement, devait combler précisément cette lacune. Il prévoyait même que les subventions pourraient être accordées sous forme de bonification d'intérêt, ce qui est certainement la formule la plus adéquate à ce genre d'entreprises. Ce projet n'ayant pu être voté en temps utile, un article de la loi de finances est heureusement intervenu à cet effet.

Aux savants et techniciens nous demanderons seulement

de continuer l'œuvre qu'ils ont si magnifiquement commencée. Il faudrait être soi-même un savant pour pouvoir en apprécier convenablement le prodigieux développement. Mais si le sentiment que nous en avons est quelque peu vague et confus, que notre admiration n'en soit pas diminuée. Pour la garder intacte, il nous suffira d'une seconde de réflexion. Songeons seulement à tout ce que représente cette série de découvertes qui s'appellent : le téléphone, le télégraphe, la télégraphie sans fil, la téléphotographie, la télévision, qui ont été l'œuvre d'une seule génération et dans lesquelles on ne sait ce qu'il faut le plus admirer de l'ingéniosité de la théorie ou de la perfection de l'application.

Il serait sans doute fort malséant de notre part de prétendre tracer la voie dans laquelle savants et techniciens devront orienter leurs recherches prochaines. Nous nous permettons seulement de signaler qu'il est un champ d'investigations dans lequel tout progrès serait singulièrement fructueux : c'est celui des accumulateurs d'énergie électrique. La principale cause de l'élévation relative du prix du courant est en effet la mauvaise répartition des heures d'utilisation, et toute découverte qui permettrait d'accumuler commodément les excédents des heures creuses pour les restituer selon la demande serait génératrice d'économies considérables.

C'est aux industriels qu'il appartient de faire le plus gros effort. Notre pays, on l'a vu, est, en fait d'électrification, sensiblement en retard sur plusieurs autres. Cependant de ce retard notre industrie ne saurait être tenue pour entièrement responsable. Que l'on n'oublie point qu'au moment où l'électrification commençait à prendre son plein essor dans le monde, nous avons eu nos quatre années de guerre, qu'après la guerre il a fallu reconstruire ce qui avait été détruit, et que cette reconstruction a été accompagnée de troubles financiers qui ont porté pendant quelques années les capitaux à des taux pratiquement prohibitifs. Près de quinze années ont été ainsi absorbées en destructions, reconstructions, et remise en ordre de nos finances, et ce laps de temps représente et au delà notre retard sur les pays plus avancés que nous. Aujourd'hui, nous pouvons repartir avec la volonté de rattraper rapidement notre retard. Sans doute le travail est grand, mais grandes sont aussi les bonnes volontés.

On constate même, depuis quelques années, l'apparition d'un esprit de collaboration et d'association qui doit faciliter la tâche à accomplir. C'est qu'en effet, les conditions dans lesquelles se présentent aujourd'hui les programmes d'électrification sont très différentes de celles dans lesquelles ils se présentaient il y a quelque vingt ou trente ans, quand le problème était limité à l'électrification d'une ville ou d'une usine. Actuellement, il faut des vues d'ensemble, des programmes vastes et coordonnés, des capitaux considérables, et cela dans les trois domaines essentiels de l'électricité : production, transport et distribution, construction du matériel. La production de l'énergie nécessaire à l'alimentation d'une région ne doit plus être répartie entre un nombre considérable de petites usines, mais au contraire centralisée dans un petit nombre d'usines puissantes. C'est ce qui a été fort heureusement réalisé dans la région parisienne par l'Union d'électricité et ce qui ne tardera certainement pas à l'être dans les autres grands centres. Le transport, nous l'avons déjà indiqué, est passé du plan local au plan national, qu'il se prépare même à déborder. Enfin, on l'a vu, l'industrie de la construction du matériel électrique s'est orientée nettement depuis plusieurs années vers de vastes concentrations et les heureux résultats obtenus par ces groupements montrent combien ils étaient justifiés.

Ainsi, dans tous ces domaines, la tendance actuelle est nettement au groupement et à la concentration. C'est certainement un bien, mais ce pourrait être aussi un danger. Ne craignons pas de le signaler, afin qu'on sache mieux l'éviter. Il ne faut pas que ces concentrations fassent perdre aux industriels tout sens commercial et qu'ils se laissent aller à gérer ces nouveaux et puissants organismes comme des entreprises d'État. Il faut que les constructeurs de matériel, par exemple, fassent bénéficier les acheteurs d'une partie des économies que leur groupement aura rendues possibles; que les distributeurs entrent résolument dans la voie des différenciations de tarifs; qu'ils s'ingénient à rendre le maximum de services à leur clientèle au meilleur prix. En un mot, il faut que les industriels restent avant tout des industriels. C'est d'ailleurs leur intérêt bien compris et nous sommes certains qu'ils n'y manqueront pas.

Nous espérons que cet examen rapide des principales questions se rapportant à l'électricité convaincra nos lecteurs qu'elle a droit à notre admiration particulière en raison de la place éminente qu'elle a su acquérir si rapidement dans la vie moderne.

Ajoutons aussi, et c'est par là que nous terminerons, qu'elle a droit à toute notre reconnaissance. Serviteur diligent et toujours prêt, que le plus simple mouvement suslit à mettre en action, elle apporte à nos intérieurs, sous forme de lumière ou de chaleur, un confort, une propreté, une commodité inconnus de nos parents; elle se charge volontiers de toutes les besognes pénibles et fatigantes, et, sur un geste qu'un enfant pourrait faire, tant il est facile et exige peu de forces, elle entraîne un train entier ou actionne les machines d'un atelier; elle nous permet de communiquer presque instantanément avec les êtres qui nous sont chers, à quelque distance qu'ils se trouvent, et tous ceux qui ont été éloignés des leurs pendant de longs mois savent quel bien-être moral résulte du seul sentiment de cette possibilité. En un mot, elle a beaucoup fait pour augmenter l'agrément de la vie et, bien que les résultats qu'elle a obtenus dans cette voie, n'étant pas chiffrables, ne puissent être comparés à ses avantages d'ordre économique, il est permis de penser que ce ne sont pas, du point de vue humain, les moins importants.

LOUIS MARLIO.

LE LINCEUL DE POURPRE

DERNIÈRE PARTIE (1)

VII

Il y a toujours dans l'esprit même d'un homme fait sur le point de se réveiller, un rien d'enfantillage, qui n'échappe pas entièrement à la conscience ; mais elle se garderait d'en rompre le charme, et afin de le prolonger, avec une coquetterie également puérile, elle prolonge aussi le demi-sommeil complice.

« Où suis-je ? » se demandait malicieusement le duc, comme s'il se fût posé une devinette dont il savait bien qu'il connaissait le mot.

Pour éviter de mettre fin trop tôt à ce petit jeu de société sans partenaire en donnant tout de suite la réponse, il ne faisait qu'entr'ouvrir les yeux : il entrevoyait une alcôve au fond de laquelle il reposait, dont le cadre était rocaille au delà de toute expression, des boiseries, des meubles du même style, et des rideaux de damas vert. C'était un décor d'une tenue parfaite et du meilleur goût ; mais Armand ne put se défendre de faire cette réflexion, qui n'était plus du tout d'un enfant :

« Étrange chose qu'une chambre Louis XV dans un château-fort du quinzième siècle ! »

C'était répondre par le biais, mais répondre, à la question Où suis-je ? et il n'en fallut pas davantage pour le réveiller tout à fait.

Copyright by Abel Hermant, 1931.

(1) Voyez la *Revue* des 1^{er} et 15 octobre, et du 1^{er} novembre.

Sentant qu'il n'y avait plus à lutter, il se résigna, mais en y mettant toute la mauvaise grâce possible, à rentrer dans l'état de veille. Il fit ce passage comme la Mollesse fait le passage contraire dans le *Lutrin* de Boileau, dont monsieur le duc, par un hasard à peine vraisemblable, connaissait un vers, un seul, le dernier du deuxième chant, pour l'avoir entendu citer par Serge Vincent du Doubs :

Soupire, étend le bras, ferme l'œil et s'endort.

Monsieur le duc soupira, étendit le bras, mais il ouvrit l'œil et se réveilla définitivement.

Comme il avait toujours des idées de film dans la tête, il songea un instant à un ralenti que l'on projetterait sur l'écran à l'envers.

Mais, en même temps qu'il soupirait, il sourit, comme on dit que les enfants rient aux anges. Si les enfants avaient cette manière de rire aux anges, avec quelle tristesse ces faces de lumière se détourneraient-elles des enfants !

L'expression de monsieur le duc était celle d'une fatuité d'homme que seule pouvait rendre supportable une naïveté de débutant. Nul témoin ne s'y serait mépris : c'était l'homme à bonnes fortunes qui ne sait pas ou qui ne veut pas dissimuler. Cependant un sentiment sincère, humain, dont en conséquence il ne se méfiait pas, envahissait peu à peu son cœur, et soudain emporta tout : il connut l'ivresse de ceux qui ne veulent pas croire aux miracles et devant qui un miracle s'accomplit. Quel ravissement ! Il aimait ! Lui ! Ce n'est pas à lui qu'il fallait venir raconter maintenant que l'amour n'existe plus et que les petits jeunes gens d'aujourd'hui l'ont roulé dans le linceul de pourpre !

Il aimait !

Cette petite cousine, qui lui ressemblait comme une sœur, il se sentait lié à elle, — il était dans le ton, il disait : pour toujours. Il avait déjà fait tant de progrès dans le romantisme qu'il se prit à murmurer que *Point de lendemain* n'était pas une devise pour lui.

Cependant, cette pensée du lendemain le ramena, et assez brusquement, des hautes sphères de l'amour-passion sur le terrain bas des réalités. Il ne s'effraya pas outre mesure de cette chute, de ce trou d'air. Il se démontra que, dans les situations

les plus surprenantes, il faut de temps en temps faire le point et tirer des plans.

« En somme, se dit-il, j'ai passé la nuit dehors. Maggie est ma femme : je lui dois des comptes. J'en dois même à Serge Vincent du Doubs. Quelle explication vais-je leur donner ? »

Il s'avisa que rien n'était plus simple. Trempé par l'orage, recueilli par son obligeante cousine, il s'était dispensé de l'instruire qu'il était marié et qu'il avait laissé la duchesse au château d'Ardenne.

« Par parenthèse, se dit-il, c'est bien ce que j'aurais dû faire. Quel besoin avais-je de lui fournir tant de détails sur ma vie privée ? Mais ce qui est fait est fait. » Quand, après dîner, Marina lui avait offert une chambre, il n'avait pu trouver aucun prétexte pour décliner l'invitation. C'est pour la même raison qu'il n'avait pu envoyer un exprès à la duchesse. Cela était si vraisemblable qu'il ne doutait point que les ombrages de Maggie n'en fussent dissipés sur-le-champ. Mais il fallait aussi rentrer sur-le-champ, quitte à revenir ici, bien entendu, le plus tôt et le plus souvent possible : les prétextes ne manqueraient pas non plus... D'abord, il y avait le film.

Il lui vint cependant un scrupule, non point certes de moralité, plutôt d'esthétique : ces combinaisons qu'il faisait n'avaient-elles pas un caractère légèrement suranné ? Cela ne sentait-il pas la fin du siècle, de l'autre siècle ? En un mot, n'était-ce pas le genre 1900 ? Et cet amour même, puisqu'il faut appeler les choses par leur nom, cet amour, qui l'avait, parmi le déchainement d'un orage (au sens propre) frappé en coup de foudre (c'était bien le cas, pour une fois, d'employer l'antique métaphore), cet amour qui le transportait, malgré qu'il en eût, plus encore d'orgueil que de joie, cet amour ne semblait-il pas dater de bien plus loin que les dernières années du dix-neuvième siècle et le temps ridicule d'entre les deux guerres ?

Il n'eut, pour se rassurer, qu'à se souvenir d'un paradoxe facile, qu'il n'avait point inventé, mais que Serge Vincent du Doubs avait à plusieurs reprises développé brillamment devant lui : savoir que les inventions modernes ont beaucoup moins créé de nouveautés dans le domaine des mœurs et du sentiment qu'elles n'y ont ressuscité de vieilleries. Est-ce que l'auto, par exemple, n'a pas rompu la monotonie de ce

chemin triste et droit que la science à ses débuts avait tracé autour de la terre, et dont Alfred de Vigny se plaignait voilà plus de cent ans ?

Une bugatti a quatre roues comme la maison du berger; et si elle est carrossée en conduite intérieure, si elle est surbaissée comme la mode l'exige, ne peut-on pas dire :

Son toit n'est pas plus haut que ton front et tes yeux ?

(Serge citait toujours ce vers ; mais M. le duc de Charost n'a pu de sa vie apprendre un seul vers par cœur).

On n'a plus lieu de dire que le voyage est sans grâces et, pour oser parler encore des « retards de l'essieu », de « l'espoir » d'arriver au gîte à une heure indue, il faut n'avoir jamais eu sur la route une panne de moteur ou de pneu. L'auto nous a rendu l'imprévu, les rencontres, l'aventure. On peut imaginer ce qu'il en sera quand l'avion, déjà devenu commercial, deviendra le banal véhicule de tous les gens pressés.

« Si j'avais possédé un avion, se disait M. le duc de Charost (mais il faudra y songer), au lieu de grimper par des chemins impossibles, je n'aurais eu qu'à me poser sur la plate-forme du château. J'aurais été celui qui descend du ciel avec accompagnement d'éclairs et de coups de tonnerre... c'est formidable !... à moins que ces déplorables conditions atmosphériques ne m'eussent interdit la route des airs... Mais j'aurais méprisé le danger (comme il se connaissait bien !) et Marina enthousiasmée m'aurait, au sortir de la carlingue, reçu dans ses bras... »

Cette dernière pensée lui rappela l'existence réelle de Marina, qui n'avait été jusque-là qu'un fantôme, une utilité de sa rêverie. Il éprouva un brusque désir de la revoir. Son envie n'était pas difficile à contenter : Marina occupait la chambre la plus voisine, les deux appartements se communiquaient, la porte était entr'ouverte.

Avant de se glisser chez sa belle cousine, monsieur le duc, un peu inquiet de sa tenue, lança un regard craintif sur la glace de la cheminée, dont la bordure à compartiments était faite de rinceaux entrecroisés. Le miroir était à tel point terni qu'il n'y vit pas d'abord sa propre image ; il ne vit que le cadre et ne put se défendre de répéter, comme tout à l'heure

quand il avait ouvert les yeux : « Quel singulier mélange de quinzième et de rococo ! » Puis, il lui sembla que son double venait à lui des profondeurs mystérieuses du miroir ou du passé. Il faillit comprendre à cette vue le symbole de sa bizarre aventure ; il eut le sentiment, ou le soupçon, d'être une manière de revenant.

Sa tenue même, dont il avait redouté ou l'excentricité ou l'inconvenance, ne pouvait surprendre que par un aspect d'archaïsme, d'ailleurs « amusant », comme disent les peintres : elle lui permettait de jouer au naturel le personnage des temps révolus tel que la naïveté des spirites l'imagine, qui a emporté sa défroque dans l'au-delà, où il ne peut plus être question de se tenir au courant des modes.

Mais les esprits n'étaient pour rien dans ce baroque déguisement. Marina conservait pieusement, comme elle l'avait dit au duc, toute la garde-robe de l'illustre aïeul, qui remplissait des armoires. Cependant on n'avait pu trouver, dans ce magnifique décrochez-moi-ça, qu'un seul et unique déshabillé de la nuit ou du matin ; mais c'était une pièce historique : une robe de chambre prodigieusement chamarrée, qu'à la fin d'un concert où Adam Niemcewicz s'était surpassé, lui avaient offerte les femmes de la plus haute noblesse de Cracovie.

Armand de Charost n'était bien sensible ni à l'honneur d'endosser cette robe, ni même au quasi-sacrilège de cet emprunt sans façon. Il se trouvait nippé comme monsieur Jourdain au premier acte du *Bourgeois gentilhomme*, qu'il avait vu à la Comédie Française, quand on l'y conduisait aux matinées classiques du jeudi : « Je me suis fait faire cette indienne-ci. Elle est fort belle. » Mais il préférait ce ridicule à celui d'un travesti ; et il frémisait de penser qu'il aurait pu à cette heure être assublé d'une toilette comme celle de Sidonie de Charost, que naguère il promenait, avec des façons de mannequin, dans les couloirs du théâtre et jusque dans la loge d'Aurélie.

« Dans la loge d'Aurélie, passe ! Mais dans la chambre de Marina, jamais... Non, même avec le portrait d'Ingres sous le bras... je n'oserais jamais... Et ce serait dommage », dit-il à demi-voix, mais cette fois au moins avec plus de gaminerie pardonnable que de fatuité. Il poussa le battant. En apercevant Marina, dans la pénombre, il crut se voir soi-même,

comme, il n'y a qu'un instant, dans le grand miroir terni.

Cette ressemblance lui causait un véritable malaise. Il faillit, sans réveiller Marina, sortir sur la pointe des pieds. Il eut honte de fuir, honte de rester. Il allait rester, parce que c'était la moindre dépense de volonté et de mouvement, quand elle mit fin à ses indécisions en se réveillant d'elle-même.

Elle était passionnée, comme d'autres sont lucides dès le moment qu'ils ouvrent les yeux.

— Ah ! s'écria-t-elle, dans le ravissement, tu me regardais dormir !

Il fit un geste, un peu vague, d'assentiment.

— Ouvre les rideaux, dit-elle avec son emporement coutumier... Que je te regarde aussi !

Il obéit, fut à la fenêtre, tira sur les cordons des rideaux (dont il cassa l'un). Le soleil du matin riait aux vitres, c'était un jour glorieux. Il se tourna vers Marina ; et il fut de nouveau si ému par le miracle alarmant de la ressemblance, qu'il n'osait plus regarder en face cet autre moi travesti qu'il avait devant les yeux. Il s'efforçait de ne prêter attention qu'aux choses, au décor de la chambre.

Elle était presque pareille, cette chambre, à la voisine, où Marina lui avait offert l'hospitalité. La seule différence était la couleur du damas, ici d'un rouge éclatant. La vue de tout ce rouge rendit Armand presque furieux, et d'une voix que la colère faisait trembler, il cria à Marina, surprise de cette algarade :

— Mais enfin, qui est-ce qui a eu l'idée comique de fourrer tout ce Louis XV dans un château-fort du xv^e ?

— C'est mon arrière-grand-père, repartit Marina, choquée de ce mauvais ton. Adam Niemcewicz, étant Polonais, avait le goût allemand, et les Allemands ne comprenaient que l'architecture et la décoration française du xvii^e ou du xviii^e siècle. Ils copiaient Versailles outrageusement, ou ils croyaient le copier. Ce château, dont les façades et les tours sont merveilleusement conservées, était, à l'intérieur, vidé comme par une explosion, quand mon arrière-grand-père s'en est rendu acquéreur. Tout était à refaire : il a fait du Louis XV. Ça te gène ?

Une femme de service entra.

— Je te présente Phydilé...

Celle-ci venait soumettre à mademoiselle les deux menus du jour.

Monsieur le Duc goûta extrêmement « Phydilé ». Il se sentit flatté d'être du dernier bien dans une maison où la cuisinière, à moins même que ce ne fût la fille de cuisine, répondait au nom de Phydilé.

Marina lui demanda sérieusement ce qu'il souhaitait pour son déjeuner, pour son dîner.

— Donne les ordres, c'est bien à toi...

Il la prit au mot, il ne fit pas de cérémonies. Elle en fut interloquée : elle trouva qu'il allait un peu vite. D'un ton bref, il invita Phydilé à lire tout haut les propositions de l'office, et il ne les approuva point.

— Cuisine belge ? demanda-t-il.

Marina fit signe que oui.

— Alors, je veux un waterzouille de poulet. J'ai à peine besoin de te dire que je ne soupçonne pas ce que c'est qu'un waterzouille, mais le nom m'amuse, et je serais fâché de mourir sans en avoir tâté.

— Et après le waterzouille ?

— Après ? N'importe quoi. Je m'en moque.

Elle ricana.

— Tu n'es pas difficile à nourrir.

— Ne t'y fie pas. Je suis « difficile » tout court.

— Eh bien ! Phydilé, dit Marina, vous avez entendu : vous ferez un waterzouille, et après, ce qui vous passera par la tête. Laissez-nous.

C'est tout ce que demandait Armand, pour mettre certaines choses au point : il n'était que temps.

— Tu m'as prié de donner les ordres, dit-il : je les ai donnés. Je n'allais pas te démentir, ou entamer une discussion avec toi devant Phydilé. Mais tu comprends bien qu'il m'est impossible de dîner, ou même de déjeuner ici.

— Quoi ?

— Je n'ai pas donné signe de vie à la duchesse depuis tantôt vingt heures. C'est un peu léger. Je n'ai qu'un moyen d'éviter les pires ennuis, c'est de rentrer le plus tôt possible au château d'Ardenne, comme si de rien n'était. J'aurai cent prétextes pour revenir ici tous les jours, plusieurs fois par jour, peut-être dès ce soir...

Elle secouait la tête.

— Mais il faut d'abord que je rentre, et le plus tôt sera le mieux.

— Non, non et non !

— Quoi, non ? Qu'est-ce que ça veut dire : non ?

— Que tu ne sortiras pas d'ici. Tu as peut-être d'excellentes raisons pour retourner auprès de ta femme, mais j'en ai une meilleure pour te garder.

— C'est ?

— C'est que, si je te laisse partir, tu ne reviendras jamais. Jamais, tu entends, j'en suis sûre.

— Mais c'est absurde !

— Possible.

— C'est injurieux... de toutes les manières... Tu me crois capable d'oublier...

— Non... ou... je n'en sais rien. Mais... mon instinct m'avertit, je l'écoute... Si tu pars, tu ne reviendras pas.

— Alors, je suis ton prisonnier ?

— Non... évidemment... Je ne peux pas te retenir de force... Tu es libre.

— Sur ma parole de revenir.

— Oh ! je t'en prie, pas de serments... Pour y manquer !

— Merci.

— Ce n'est pas ma faute, je suis sûre que tu y manquerais... Sûre... ça ne se commande pas... Tellement sûre que, tiens, si tu veux partir, eh bien ! va ; mais j'aime mieux en finir tout de suite.

Il ne comprit pas la menace et la vit, sans s'émouvoir, se lever, traverser la chambre, aller à la fenêtre, qu'elle ouvrit ; mais quand elle enjamba l'appui, il jeta un cri rauque. Il se rappelait soudain la vision d'hier, la falaise à pic, la rivière profonde...

Il n'avait pas peur : parbleu ! pouvait-il croire ?... Mais il avait le vertige rien qu'à la regarder suspendue au-dessus de ce vide. Et malgré lui, il fermait les yeux. Marina, elle, n'avait aucun vertige. Elle lui dit posément :

— Tu vas me jurer...

— Je croyais que tu ne voulais pas de serment ?

— Si. Mais pas celui... de revenir : celui de rester. Jure. Seulement, dépêche-toi, mes poignets se fatiguent.

— Oh ! dit naïvement le duc, et moi qui ai horreur des

drames! Puisque je... je ne songe plus à te quitter, je... m'installe ici... c'est convenu, c'est juré... Ce chantage est abominable. Et si c'est une plaisanterie, elle n'est pas drôle.

Marina enjamba le balcon dans l'autre sens, toujours fort tranquillement, et rentra dans la chambre avec un grand air de dignité : elle admettait « chantage », mais « plaisanterie » l'avait blessée profondément.

Cependant, elle fit d'instinct un écart et un grand détour en passant devant le duc, comme si elle eût craint d'être corrigée.

Le coup qu'elle attendait peut-être ne venant point, elle courut, au désespoir, se jeter sur son lit, et cacha sa tête dans les oreillers. Elle éclata en sanglots.

— C'est la réaction, dit le duc, avec une sereine ou ironique philosophie.

Elle se souleva, péniblement.

— Non, gémit-elle. Mais c'est que... tu es si bon... trop bon...»

— N'exagérons rien.

— Tu aurais dû me battre.

— Ce n'est pas mon genre.

— Tu aurais dû me traîner par les cheveux sur le parquet...

J'ai lu, dans les lettres de Niemcewicz à Sidonie, que, de leur temps, un homme qui aimait une femme la traînait par les cheveux sur le parquet.

— Ça ne se fait plus.

— Parce qu'on ne sait plus aimer!

— Je suis en train d'apprendre. Pour le moment, puisque je reste, je vais faire ma toilette. Je tâcherai d'être prêt pour l'heure du déjeuner. Je n'ai pas trop de temps.

Il la quitta sans autre adieu. Il avait le plus grand besoin d'être seul, pour se remettre d'abord, puis pour se recueillir et prendre un parti; car il tenait, en conscience, nul et non avenu, cela va de soi, le serment qu'il venait de faire par contrainte.

Il fut lui-même étonné de recouvrer tout son calme si aisément et si vite. Il lui sembla que pas une minute il n'avait pris au sérieux la menace de défénestration. Maintenant du moins, il n'était plus sensible qu'au ridicule de la chose, plutôt, — car il n'avait pas envie de rire, — à la faute de goût, à l'anachronisme. Le souvenir de sa brève terreur à la

vue de Marina tentée par l'abîme était effacé. Il ne lui restait, de cette grande douleur, pas même un ébranlement nerveux.

Tel était son sang-froid que, toujours et plus que jamais résolu de partir, il se remontrait cependant que mieux valait ne pas fuir en panique et, puisqu'il avait tant fait que de courir cette aventure, en tirer ce qu'il appelait en son langage « le maximum de rendement ».

Mais il voulait plus ; il voulait d'abord la lettre, la fameuse lettre. Puis il joua la difficulté. Il fit réflexion que c'était un tour peu digne de lui, de s'esquiver comme il était venu, comme un voleur : il se jugeait assez retors pour trouver un moyen de persuader Marina non seulement qu'elle devait l'autoriser à partir, mais qu'elle avait un intérêt évident et pressant à lui rendre momentanément sa liberté. Il eut encore une façon de sourire significative, qui lui témoigna, bien qu'il ne s'en expliquât pas à lui-même plus clairement, que ce moyen, il pensait déjà l'avoir trouvé.

Comme il lui fallait à présent se rhabiller, et comme il n'avait sous la main que la robe chamarrée de Niemcewicz, à tout hasard il sonna. Un homme vint aux ordres. Il se fit rapporter ses vêtements de la veille, qui étaient extraordinairement fripés, mais secs. Il fut bien aise de s'y sentir chez lui, se regarda dans le terne miroir, et se trouva fort à son avantage malgré la misère de son costume.

— Un rien m'habille, murmura-t-il.

A ce moment, quelqu'un entra, sans frapper. C'était Marina. Elle avait un air grave et sombre. C'est ainsi du moins que Sidonie de Charost se fût exprimée : nous disons plus familièrement aujourd'hui « un air de circonstance ». Armand, sans penser à mal, usa tout naturellement de cette locution plus courante :

— Pourquoi, lui dit-il, as-tu un air de circonstance ?

Il en aurait fallu davantage pour la démonter.

— Parce que, dit-elle, d'un ton qui s'accordait à sa physionomie, j'ai une proposition à te faire, Armand, et c'est quelque chose de beau, de grand, de sublime !

— Allons bon !

— Tu railles déjà !

— C'est que je sais prévoir... Qu'est-ce que tu paries que c'est une tuile ?

Elle se contenta de hausser les épaules.

— Écoute, dit-elle, depuis que tu m'as quittée...

— Il y a trois quarts d'heure?

— Oui... J'ai pensé à nous, à toi, surtout à toi, mon enfant...

— Grand enfant!

— Ah! il faut qu'il y ait sur toi une malédiction étrange pour que le ciel m'ait mise sur ton chemin!...

— Avoue que, si je t'ai rencontrée, j'y suis bien pour quelque chose. Aide-toi, le ciel t'aidera.

— Oui, tu railles toujours. Moi, je n'ai pas d'esprit.

— C'est la première fois qu'on me dit que j'en ai.

— Je suis avant tout une conscience. Je regarde ma responsabilité en face. Je la mesure du regard. Elle m'épouvante. Tu étais riche, heureux, tu aimais peut-être celle à qui tu as donné ton nom. Il m'a suffi de paraître pour ruiner ton bonheur, pour bouleverser ta vie. Je ne puis supporter cette pensée. Mais je ne puis supporter davantage la pensée de renoncer à toi. J'aime mieux mourir. Armand, veux-tu que nous mourions ensemble?

— *It depends.*

— Tu poses tes conditions?

— C'est bien le moins! Je t'avertis que s'il s'agit de faire le saut à la Nijinski par la fenêtre de ta chambre, je ne marche pas.

— Oh!

— Tu n'as aucune suite dans les idées... Il n'y a pas une heure, tu m'as fait engager par serment à ne te quitter jamais, à vivre sous ton toit : ta maison sera ma maison. Et maintenant, tu viens froidement me proposer de mettre fin à nos jours, d'un coup double, au moment de nous mettre à table. Il faudrait s'entendre. Vivre ensemble? Ou mourir ensemble? Moi, entre les deux, je n'hésite pas. Vivre, vivre, vivre!

Elle l'envisageait, d'un œil ardent et méfiant.

— Tu m'aimes donc?

— Bête! Si je ne t'aimais pas, nous ne serions là ni l'un ni l'autre.

— Ni l'un...

— Ni l'autre. Tu serais au fond de la Lesse, je ne t'aurais pas retenue, et j'aurais déjà repris la route.

— Et tu n'as pas peur... de moi, d'abord... de ce sang... que tu connais : c'est le tien... du défi de notre ressemblance?... Tu n'as pas peur... de la chaîne?... Tu n'as pas peur de notre avenir mystérieux et menaçant?

— Ma chère, mon genre est de n'avoir peur de rien.

— Que tu es brave, et vain!... Et beau, ajouta-t-elle d'une voix plus basse.

Il reçut les trois compliments sans broncher, d'une aisance et d'une impertinence charmantes. Il dit seulement, avec un grand rire enfantin :

— Trop de fleurs! N'en jette plus. Et allons déjeuner. Je ne veux mourir d'aucune façon, même de faim, et je tombe, ma chère!

Pendant tout le repas, il fut d'une gaieté de collégien en vacances. Et quel appétit! L'appétit légendaire de nos anciens rois. Il dévorait. Marina ne put avaler une bouchée. Elle ne pouvait faire autre chose que le regarder continuellement, l'écouter. Elle ne plaçait pas un mot, il était intarissable. Lui-même n'en revenait pas. « Qu'est-ce qui me prend? se disait-il. Comme je parle facilement! Comme je parle bien! Parbleu! c'est qu'ici on a l'air de trouver que ce que je dis vaut la peine qu'on l'écoute. C'est assez agréable. »

Il ne faut pas dire que la patrie est où l'on est bien; mais on peut dire, parce que cela est vrai et ne fait de mal à personne, que le chez-soi est où l'on se voit admiré. Armand de Charost commençait de se sentir chez lui. Sa résolution de partir demeurait inébranlable, mais il n'avait plus d'impatience. Il avait de la nonchalance, il s'abandonnait.

Il en prit à son aise avec l'emploi du temps qu'il s'était fixé. N'est-ce pas lui-même qui l'avait fixé? Il restait donc libre de le modifier si tel était son bon plaisir. On fit traîner le service : il n'avait pas l'air de s'en apercevoir. Il souffrit que l'on s'éternisât à table, et Marina dut l'interroger des yeux pour savoir s'il lui donnait la permission de se lever.

Il se ressaisit et dès qu'il fut debout :

— Je veux voir la lettre, dit-il à brûle-pourpoint, avec une impérieuse brusquerie.

— Quelle lettre?

— Celle de Sidonie à Niemcewicz, que Montréjeau a brûlée devant témoins après l'avoir payée à mon père le prix fort, et

dont il t'a fait tenir une photographie, enveloppée dans un lambeau d'une robe nacarat.

— Comment le sais-tu ?

— Tout Paris l'a su, à l'époque. Et qu'est-ce que nous avons pris, aussi bien mon père pour avoir vendu la lettre, que Montréjeau pour l'avoir achetée !

— Tu l'as vue ?

— Mais non ! Et je ne pense qu'à ça depuis que j'ai l'âge de raison.

— De raison...

Elle se tut un moment. Elle baissait les yeux. Il la regardait sans comprendre. Enfin, elle dit, en hésitant :

— Tu ne vas pas me croire... Moi non plus.

— Quoi ?

— Je ne l'ai pas vue. Je n'ai pas osé. Je n'ai même pas découvri le linceul...

— De pourpre...

— Oui... où ce vieil homme avait eu la fantaisie... ingénueuse de l'ensevelir... Le paquet, tel qu'il me l'a envoyé, intact, est caché dans une armoire à secret de la bibliothèque...

— Que d'affaires pour une lettre !

— Je ne l'ai même jamais regardé, jamais touché depuis.

— Tu n'es pas curieuse.

— Non, dit-elle en secouant sa belle tête avec une sorte de ferveur.

Elle voulait dire sans doute : « J'ai d'autres passions, je suis au-dessus des curiosités. »

Il reprit :

— Tu m'attendais.

— Peut-être.

— Tu veux me montrer cette lettre ? Tu ne refuses pas de la lire avec moi ?

Elle eut un ironique sourire.

— Depuis hier, dit-elle, je ne sais plus ni vouloir, ni refuser. Viens.

Elle n'avait pas jugé à propos de lui faire faire ce que les châtelains qui ont l'orgueil de leur résidence appellent le tour du propriétaire. A vrai dire, elle n'y avait pas songé. Il ne connaissait que les deux chambres et cette salle à manger d'où il sortait, pièce luxueuse et banale, aux murs tendus de cuirs de Cordoue.

Même à l'époque assez récente où le château avait été restauré, les architectes ignoraient l'art de la distribution, ou bien s'en souciaient peu. Marina dut faire passer le duc de Charost par un dédale de corridors « où Piranèse se fût perdu », comme disaient les romantiques.

Puis elle ouvrit une porte bâtarde, si basse qu'il fut constraint de se courber; et il se trouva dans une vaste pièce très élevée de plafond, où régnait enfin l'unité de style, et qui était moyen âge autant qu'on le pouvait souhaiter. Mais c'est une expression un peu vague. Le moyen âge de la bibliothèque n'était guère mieux assorti à celui d'un château du xv^e siècle que le Louis XV des chambres.

C'était encore, ainsi que dans le boudoir de Sidonie à l'hôtel de Charost, le genre des reliures à la cathédrale, ou des entourages que font en série les marchands de monuments funéraires. Les fenêtres et les dossier des sièges affectaient également la forme de l'ogive. Un fauteuil avait l'air d'un trône épiscopal. Une grande table carrée, aux angles de laquelle, Dieu sait pourquoi, grimaçaient des gargouilles, occupait le centre de la pièce, qui était d'ailleurs, comme il fallait s'y attendre, salon de musique, plutôt que bibliothèque; car on y voyait peu de livres, et, en revanche, une collection fort belle d'instruments anciens.

On y voyait aussi plusieurs portraits, entre autres un Niemcewicz octogénaire, qui, est-il besoin de le dire? ne ressemblait plus du tout à la duchesse de Charost, et le fameux portrait d'Ingres, — ou la copie.

Que ce fût la copie ou l'original, voilà dont Armand à cette heure se moquait bien. Il crut devoir cependant renouveler sa revendication, soit pour écarter un moment l'idée fixe de la lettre, ou bien comme on fait un acte quelconque de procédure, afin d'interrompre une prescription. Mais il parlait machinalement, du ton d'un enfant obstiné que les grandes personnes raisonnent en vain, et qui s'en tient à son idée, sans conviction, par entêtement pur.

Marina lui répondait à peu près sur le même ton. Ils se disputèrent ainsi deux ou trois minutes, dans le vide, chacun sans écouter l'autre ni s'entendre soi-même. Puis, soudain, Armand se ressaisit. Il dit impérieusement :

— La lettre!

Marina tressaillit. Elle ébaucha, sans le vouloir, sans même y penser, un mouvement de retraite. Ce fut comme la protestation instinctive, physique, de la femme près de céder, résolue à tous les abandons, et qui néanmoins se défend, — sans insister.

Elle obéit silencieusement. Elle alla d'abord chercher des clefs, dans une cachette, puis elle revint et ouvrit un reliquaire gothique, tout doré, tout neuf, qui était sur une credence. C'est dans ce coffret que se trouvait la lettre, et non dans une armoire comme l'avait dit Marina, qui probablement n'aurait su expliquer elle-même pourquoi elle avait fait ce mensonge, au demeurant vénial.

Comme elle n'osait porter la main sur l'enveloppe inviolée, il s'en saisit; elle tressaillit encore et ferma les yeux. Ah! qu'elle l'admirait, — en tremblant, — pour cette hardiesse sacrilège ! Il fit sauter quelques points, car l'étoffe était cousue. Il déplia ce qui restait de la belle robe rouge de Sidonie, et il en tira le document, qu'il se mit à examiner, sans le lire, de l'œil indifférent d'un expert.

L'épreuve était bonne; mais la photographie, qui reproduit les dessins au trait si miraculeusement que les plus habiles s'y trompent, désfigure les manuscrits. On aperçoit d'abord que l'on n'a entre les mains qu'un fac-similé, dont l'exactitude est parfaite, mais dont la physionomie est méconnaissable. C'est apparemment pourquoi le duc acheva son examen sans avoir lu, ce qui s'appelle lu, un seul mot du texte. Cette incuriosité n'est pas surprenante. L'écriture photographiée a perdu ce mystérieux rayonnement des choses qui vivent. Elle ne tente plus ni les yeux, ni l'esprit.

Cependant, Armand avait son idée. Il se rappelait la grande impression qu'avait faite à Maggie, à Serge, à Julien Oraison, et à lui-même, la première lettre de l'aïeule, quand Aurélie l'avait lue à haute voix, rue de Babylone, après déjeuner. Il voulait répéter cet effet pour Marina, en lisant cette lettre-ci à la manière de la fameuse comédienne; il avait un certain talent d'imitation.

Mais alors, comme ceux qui déchiffrerent et dont le regard court en avant sur la partition, il lut toute la première ligne avant d'articuler le premier mot, et il n'en fallut pas davantage pour l'édifier. Non, il ne pouvait faire à Marina

L'injure de débiter à haute et intelligible voix devant elle...
— Cache cela, dit-il d'une voix étouffée.

Elle ne dit rien, reprit l'étrange relique et l'enferma dans le coffret.

— Tu la crois à l'abri ? fit-il avec un flegme ironique.

— Je suis sûre de mes serviteurs.

— Tes serviteurs, oui... mais... la police ?

— La police ! En voilà une idée ! Qu'est-ce que tu veux que la police vienne faire chez moi ?

— M'y chercher... Tu peux être tranquille, elle ne tardera pas... Demain, certainement... ce soir peut-être... elle viendra faire... des perquisitions.

— Ici?... De quel droit ? A la requête de qui ?

— Eh bien... de la duchesse, naturellement. Je suppose, et je dirai même, car on a sa petite vanité, j'aime à croire que ma disparition n'a pas tout à fait passé inaperçue là-bas... au château d'Ardenne... Je connais le cœur de ma femme... enfin... ses nerfs. Elle n'a pas dormi de la nuit. Ce matin, elle est folle. Serge Vincent du Doubs est calme. Ils se consultent. Il faudrait n'avoir lu ni Sherlock Holmes ni Arsène Lupin pour ne pas comprendre du premier coup que trois hypothèses et seulement trois peuvent expliquer mon évanouissement. On sait bien où je suis, puisqu'on m'a conduit jusqu'à la porte, qu'on m'a vu entrer, et que vraisemblablement je ne suis pas ressorti; sinon, je serais donc à rôder sur la route et facile à cueillir... Alors?... Alors de trois choses l'une : ou bien je reste ici de mon plein gré, c'est une fugue volontaire, c'est une fugue et voilà tout; et je ne sais pas trop, car mes connaissances en droit sont bornées, je ne sais pas trop si la femme légitime a le droit de requérir le commissaire pour aller relancer jusque dans le domicile d'autrui le mari en rupture de ban; mais, si elle ne l'a pas, les deux autres hypothèses, qui sont plausibles, le lui donnent. Je reprends. Ou bien donc c'est une fugue volontaire, ou bien c'est contre mon gré que je suis retenu ici, en d'autres termes j'y suis séquestré; ou bien je suis assassiné.

— Quelle bêtise !

— Heureusement. Mais je ne sais pas si tu soupçonnes la réputation que tu as dans le pays.

— Je m'en moque.

— Pas aujourd'hui. Tu ne t'en moqueras pas quand tu verras arriver les gendarmes... Je veux dire : quand nous verrons... puisque j'ai juré de ne pas bouger d'ici.

Comme elle se taisait, pour la simple raison qu'il n'y avait rien à répondre, il reprit, après un grand temps pour l'effet :

— Tu es extraordinaire, ma pauvre amie. Tu vis complètement en dehors de la réalité : je ne sais pas quelle idée tu peux bien te faire des conditions de la vie sociale. Alors tu te figures qu'on peut retirer de la circulation un membre de la communauté sans avoir de comptes à rendre à ses ayants-droit ?

Il avait, en prononçant ces derniers mots, pris un petit air doctrinaire qui était à mourir de rire et qui le faisait ressembler à son aïeul, pair de France sous Louis-Philippe. C'était sans y penser, une manière de retour atavique de la physionomie. Il attendait la réplique, en style parlementaire du temps : « J'opposerai au noble duc... » Mais Marina n'opposa rien au noble duc, et comme elle ignorait le pair de France, elle ne saisit pas le comique de son attitude. Elle était accablée. Elle murmura d'une voix éteinte :

— Que fallait-il faire ?

— Il est trop tard, répondit Armand d'abord, (pour se faire répondre : « Est-il vraiment trop tard ? »).

Il prit encore un temps.

— Ce qu'il fallait faire ? Je te l'ai dit tout de suite. Il fallait retourner au château d'Ardenne dès le matin... trouver moyen d'expliquer pourquoi je n'y étais pas retourné la veille au soir... Tu peux être tranquille, je m'en serais tiré... A l'heure qu'il est, je serais déjà revenu, tiens... ou reparti... pour revenir... Mais je ne serais pas... *ramené*... pour ne pas revenir, probablement... Et personne ne s'aviserait de déranger en mon honneur les autorités.

Marina s'était levée. Elle dit simplement :

— Viens.

Il fit mine de ne pas comprendre qu'elle capitulait, et dit en affectant de plaisanter :

— Dis-moi d'abord où tu veux me conduire. Je me mésie.

Elle répondit sérieusement :

— Je t'accompagne jusqu'au garage.

— J'ai juré...

— Oh! je t'en prie, pas de simagrées... C'est à moi que tu as juré, je te relève de ton serment. Il n'est pas du tout trop tard ; mais nous n'avons pas une minute à perdre.

Elle ne dit plus un mot pendant tout le trajet, qui fut assez long. Le chauffeur amena dehors la Bugatti. Marina dit alors au duc, tandis qu'il contrôlait sa direction :

— Adieu. Je te laisse aller là-bas, parce que tu as raison c'est l'évidence, il le faut ; mais je sais qu'en ce moment je te perds et que tu ne reviendras jamais.

Il haussa les épaules.

— A demain, dit-il, peut-être à ce soir.

— Adieu, répéta-t-elle.

Avant même que la voiture fût en marche, elle était déjà hors de vue.

Armand ne pouvait s'égarter : il n'avait qu'à suivre la seule route tracée du parc, cette pente raide qu'hier il avait gravi à pied, qui lui avait paru longue, et qui lui parut courte.

Il dut arrêter l'auto et en descendre pour ouvrir lui-même la claire-voie.

Quand il reprit le volant, il dit, parlant tout seul :

— Dans quelle pièce ai-je donc entendu cette réplique?... Parbleu ! c'est à la Comédie-Française... Encore!... Décidément, je ne pense qu'à la Comédie-Française aujourd'hui... Oui, c'est dans *la Parisienne*,.. « Il est embêtant, l'amour... » Ah ! fichre !... A qui le dites-vous ?... Vivement son vestiaire... le linceul de pourpre... et la fuite!

VIII

Lorsque, ayant franchi la barrière, M. le duc de Charost fut bien certain d'avoir recouvré l'entièvre possession de sa personne et la liberté de ses mouvements, il se demanda :

« Où aller ? »

Judicieux avant tout, il écartait d'abord l'idée de rentrer au château d'Ardenne, comme il en avait, hypocritement, annoncé l'intention à Marina.

Il faisait ce raisonnement fort simple :

« C'est là qu'elle viendra tout droit me chercher, puisque j'ai fait l'imprudence de lui dire que nous y sommes descend-

dus. Elle y viendra tout à l'heure, si, après m'avoir laissé partir, elle s'est ravisée dès que j'ai eu le dos tourné, comme il n'est que trop vraisemblable étant donné son caractère fantasque... Fantasque ! l'expression est faible... Elle y viendra au plus tard demain, quand elle verra que je l'ai roulée et que je ne tiens pas mes engagements.

Monsieur le duc était formellement résolu, en effet, à ne pas les tenir ; et non seulement sa conscience ne lui reprochait rien, car un serment prêté sous contrainte, et qui d'ailleurs offense la morale, est entaché d'une double nullité, mais il éprouvait une certaine satisfaction, gamine plutôt que perverse, à songer qu'un Charost put, sans encourir aucun blâme, manquer à sa parole ; et il avait une façon désinvolte de dire, ou de penser « je l'ai roulée », qui sentait le gentilhomme d'affaires.

Il aurait pu ajouter, dans le même style : « Je la laisse tomber. » Il est clair que, du même coup, il renonçait à l'aventure et au film. Cette brève expérience de l'amour-passion et du cinéma lui suffisait amplement. Il n'avait plus d'autre désir que celui de la paix du cœur et de la sécurité. Ces biens inestimables, il ne pouvait les goûter qu'à Paris. La sagesse voulait donc qu'il reprit le plus tôt possible le chemin de son hôtel, rue de Babylone, où il était du moins assuré que sa furieuse cousine ne le relancerait pas.

Il ne pouvait cependant partir avant demain, et il fallait éviter à tout prix qu'elle ne put le joindre d'ici là. Où aller ?

Cette auberge où logeait son chauffeur... Et, au fait, Julien Oraison !... Il n'avait pas la mémoire des noms propres, mais il la retrouvait dans l'instant même quand il les voyait écrits. Il fit halte un moment, prit dans la poche de l'auto une carte de la province de Namur, où il chercha d'abord le Château royal d'Ardenne : entre les cinq ou six noms des villages les plus voisins, il reconnut Celles sans hésiter. Il était justement sur la route, et n'avait qu'à en suivre les nombreux détours, sans risque d'erreur.

Comme presque toutes les routes du pays, c'était une belle allée de parc, tracée en pleine forêt sauvage et riante ; mais monsieur le duc ne regardait pas le paysage qui désormais ne l'intéressait pas, puisqu'il n'était plus question de prises de vues. Pour la même raison, il ne regarda point, quand il arriva une dizaine de minutes plus tard à Celles, l'austère église qui

avait fait une si grande impression la veille sur la pieuse Maggie. A moins que son cœur ne le lui dit, pouvait-il le deviner? Son cœur ne lui dit rien.

En revanche, l'auberge, qui est sur la même place que la maison de Dieu, attira d'abord son attention. Elle est, comme disent les Italiens, si sympathique qu'elle lui inspira confiance sur-le-champ. Il eut le sentiment qu'il allait trouver là un sûr refuge contre les entreprises de Marina, et bien qu'il vit ce modeste et simple asile pour la première fois, il crut y être chez lui.

Cependant, comme, en dépit de cette aimable illusion, il ignorait les êtres, il alla devant lui au petit bonheur dans le corridor d'entrée. Sa chance le servit assez bien. Il aurait pu ouvrir la porte de droite, il serait tombé dans les cuisines; il ouvrit la porte de gauche et se trouva dans la salle d'estaminet où une seule table était occupée, par trois personnes qui faisaient une manille aux enchères en buvant de la gueuse lambic. Monsieur le duc reconnut Alfred, son chauffeur, et Julien Oraison; il ne connaissait pas le troisième joueur, qui était le jeune fils des patrons, Léopold; mais comme celui-ci, se levant avec empressement, vint lui offrir ses services, il vit bien à qui il avait affaire.

A ce moment, le chauffeur, qui tournait le dos, étonné du brusque abandon de Léopold, se retourna et aperçut son maître : il se dressa en pied, ainsi qu'un soldat dans la chambrière au commandement *A vos rangs! Fixe!* Julien Oraison, qui n'avait rien de militaire, se leva aussi, enfin, comme à regret, et vint donner au duc nonchalamment une poignée de main fondante. Armand, d'un signe qui ressemblait assez à quelque geste maçonnique, leur fit comprendre simultanément et qu'il les invitait à la discrétion et qu'il leur fournirait des explications bientôt.

Puis, d'une voix très basse, — sans utilité, puisqu'il n'y avait pas là de témoins, — probablement pour mettre un peu de mystère dans l'air, il dit à Léopold :

— Pourrais-je avoir une chambre ici?

— Absolument, répondit Léopold à pleine voix.

Cet adverbe retentissant fit tressaillir monsieur le duc et lui donna presque une manière de petite convulsion. Il ne lui fallut toutefois que peu de secondes pour reprendre ses esprits. S'approchant alors de la table, il murmura :

— Alfred, où est l'Hispano ?

— Ici, monsieur le duc.

— Il y a un garage ?

— Oui, monsieur le duc.

— Bon ! Ma Bugatti est devant la porte. Je ne désire pas que les gens qui passent la remarquent. Rentrez-la. Vous prendrez ensuite l'Hispano et... Non, je vous dirai après... rentrez d'abord la Bugatti.

Alfred s'étant retiré, le duc dit à Julien Oraison :

— Vous êtes allé au château ?

— Ce matin.

— Dans quel état est la duchesse ?

— Vous pensez !

— Et Serge ?

— Ordinaire.

— Et vous ? dit Armand à qui ce laconisme portait sur les nerfs.

Le famulus jugea superflu de faire aucune réponse à cette dernière question.

Armand reprit :

— Voulez-vous me rendre un service ?

— Absolument.

Mais Julien n'avait pas la manière. Son *absolument* fit long feu. Le duc ne tressaillit point et poursuivit, de sang-froid :

— Je vous demande de prendre l'Hispano...

— Je n'ai pas de permis de conduire.

— Avec Alfred, naturellement... Mais je ne peux pas charger ce garçon de mes commissions intimes... Vous annoncerez à madame la duchesse que je viens de... d'échouer ici... après des péripéties... que je lui raconterai... que je ne puis sous aucun prétexte aller maintenant au château d'Ardenne... encore moins y passer la nuit... Je coucherai ici... Mais j'ai hâte de la voir... bien entendu... Je la prie de venir, tout de suite... Vous me l'amènerez... avec Serge... N'est-ce pas ?... Voilà... Ah ! en chemin, vous pourrez l'avertir, que nous repartirons pour Paris... tous ensemble... demain à la première heure.

Julien se contenta de faire, pour répondre, une petite inclination; et comme, à ce moment, le chauffeur, entr'ouvrant la porte, se montrait, il alla le joindre dehors, sans lui permettre d'entrer.

Le duc dit à Léopold :

— Pourrais-je voir ma chambre ?

— Absolument.

Bien qu'il n'y eût qu'un étage à monter, il remarqua qu'il n'y avait point d'ascenseur et en fut charmé.

— Un hôtel sans *lift*, quel rêve ! murmura-t-il, comme se parlant à lui-même.

Les chambres, au premier, lui parurent délicieusement *homelike*. Ce fut la seule épithète qui lui vint à l'esprit pour traduire son enchantement. Les mots français lui manquaient souvent, parce qu'il n'avait pas appris sa langue maternelle en même temps qu'il apprenait à parler : on lui avait donné dès sa naissance une gouvernante des environs de Londres, qui durant trois années ne l'avait quitté ni jour ni nuit, et il savait l'anglais à merveille, du moins l'anglais des domestiques ; il ne savait guère que le français des garages.

Ces aimables chambres, si différentes de celles des palaces, lui parurent *homelike* à un tel point qu'il songea : « Quel dommage de n'y passer qu'une nuit ! Est-ce qu'il est vraiment indispensable de décamper demain matin ? — Absolument », se répondit-il avec un accent de sévérité. Monsieur le duc n'est pas un rêveur. Il le témoigna dans l'instant même en choisissant, — car il avait le choix, — celle des chambres qui lui plaisait le moins, mais qui, prenant vue sur la place, lui permettait d'observer à couvert les allées et venues des gens au dehors, qui sait ? de déjouer le cas échéant une offensive de l'ennemie.

« Rien de moins probable, se dit-il. Comment imaginerait-elle que je suis ici ? Mais on ne saurait trop bien se défilter. »

Son installation ne fut pas longue. Il fit monter quelques objets de toilette qu'il avait dans sa voiture ; ensuite il se demanda comment il pourrait bien tuer le temps jusqu'à l'arrivée des autres ; mais il se gourmandea encore : « Tuer le temps ! Je n'en ai pas trop pour mettre mes idées en ordre, et pour préparer les histoires qu'il va falloir leur raconter. »

Mais ne pouvait-il pas tout aussi bien se recueillir en s'occupant les doigts ? Il sonna. Léopold reparut.

— Voudriez-vous, lui dit-il, m'apporter les cartes ?

— C'est que, répondit le naïf garçon, nous ne sommes plus en nombre pour la manille.

— Oh! repartit le duc avec hauteur, je n'ai aucune envie de faire une manille. C'est pour jouer tout seul.

Cette fantaisie de grand seigneur jeta Léopold dans un étonnement profond ; mais un hôtelier ne doit paraître s'étonner de rien. Il bondit hors de la chambre, descendit en trois enjambées, et remonta de même après avoir été chercher dans l'estaminet les trente-deux cartes de la manille et un petit tapis de drap vert. Il disposa le tout sur la table à écrire, en pitchpin. Monsieur le duc compta les cartes sans se presser et dit :

— Vous n'auriez pas un autre jeu ?

— Si fait !

— Eh bien, vous seriez tout à fait aimable de me l'apporter aussi, parce que, vous comprenez, on n'a jamais pu faire une patience avec trente-deux cartes.

— A votre service.

Léopold s'en alla et revint avec la même célérité. Il trouva monsieur le duc assis devant la table de pitchpin, et déjà en train de disposer son premier lot de trente-deux cartes par petits paquets. Monsieur le duc, absorbé, ne le remercia que d'une légère inclination. Il sentit qu'il était de trop et se retira sans rien dire, sur la pointe des pieds.

Armand tout ensemble méditait et faisait sa réussite. Les deux opérations étaient également machinales ; mais la réussite était de beaucoup la plus délicate, et à peine eut-il commencé d'examiner sa situation conjugale, il reconnut qu'il avait en mains, c'est bien le cas de le dire, tous les atouts.

S'il était tranquillement rentré, ce matin, dès l'aube, au château d'Ardenne, Maggie n'aurait pas manqué de lui dire : « Est-ce une heure pour rentrer ? D'où venez-vous ? » Il croyait l'entendre d'ici, et voir son visage courroucé.

Mais il s'était enfui, et il se cachait, preuve qu'on l'avait retenu à son corps défendant, qu'il craignait d'être poursuivi, enfin qu'il était sans reproche, victime, non coupable : Maggie, si elle avait le sens commun, pouvait-elle encore douter de lui ? « Seulement, voilà, se disait-il... Aura-t-elle le sens commun ? »

C'était sa seule inquiétude. Son argument lui semblait sans réplique. Il le trouvait même un peu trop vite décisif ; car si l'on est sûr d'avoir le dernier mot, mieux vaut laisser au

débat toute son inutile ampleur que de l'écartier par la question préalable.

« Je cherche midi à quatorze heures, se dit-il en haussant les épaules, et je me plains que la mariée est trop belle... Voyons... un valet de trèfle... un valet de trèfle... Je n'en ai plus? Ce n'est pas possible!... Ah!... la dame... la dame... Et le Roi! »

La paisible place du village devint tout d'un coup plus bruyante que la plus bruyante rue de Paris. Armand reconnut la trompe de son Hispano : quel automobiliste ne reconnaîtrait entre mille la trompe de sa voiture? Il eut presque plus de peine à reconnaître la voix de la duchesse qui, déjà dans l'escalier, criait :

— Où est-il? Je veux le voir! Ne me le cachez pas! Armand!

Il ouvrit la porte pour la faire taire. Il la reçut dans ses bras.

— Je vous en supplie! dit-il. Vous pouvez me perdre!

Mais elle avait plutôt le sentiment de le retrouver, et elle criait toujours :

— Armand!... Armand!...

Serge Vincent du Doubs, à deux pas, froid et correct, pensait :

« Ma situation est ridicule. Absolument. »

« Après tout, se disait monsieur le duc, qu'elle crie! Il n'y a là personne pour nous entendre. Et quand elle aura bien crié, il ne lui restera plus de voix pour me dire : Armand, où avez-vous passé la nuit? »

Il ne laissait pas d'être aussi touché, plus encore qu'incommodé, de la fureur de ces embrassements. Il put enfin s'y dérober sans trop de brusquerie et d'impolitesse. Il assit presque de force madame la duchesse dans l'unique fauteuil de la chambre. Elle se calma aussitôt, reprit sa respiration et dit :

— Maintenant, vous allez nous raconter...

— Ah! non! fit le duc.

— Comment?

— Je... je ne peux rien vous raconter maintenant... Ça n'en finirait pas... Nous n'avons pas le temps...

— Nous n'avons rien à faire, dit perfidement Serge Vincent du Doubs.

Armand ne daigna pas lui répondre.

— Comprenez donc, dit-il à la duchesse, que j'ai déjà fait une imprudence folle en vous envoyant chercher, en vous priant de venir ici... Ah! j'avais hâte de vous voir... J'avais hâte de me faire voir... J'imaginais votre angoisse. Vous ne saviez seulement pas si j'étais mort ou vivant... Et je ne devais sous aucun prétexte reparaitre au château d'Ardenne, où j'ai dit que nous étions descendus et où l'on ne manquera pas de venir me relancer... Mais vous ne pouvez pas non plus rester ici... C'est déceler ma retraite... Alors, maintenant que vous m'avez bien vu... Je suis là, n'est-ce pas? Je suis un peu là. Je suis là cinq minutes... Eh bien! mes enfants, retournez au Château royal... Serge, mon cher, emmenez-la.

— Mais expliquez-moi au moins...

— Rien du tout. Demain... Demain, à Paris... Tenez, nous sommes là à dire des choses inutiles, vous me faites oublier l'essentiel... Vous allez, aussitôt rentrés au château, préparer tout pour partir demain, en voiture, à la première heure; mais vous aurez bien soin, ce soir, de dire tout haut devant le maître d'hôtel que vous pensez encore rester au bas mot une quinzaine de jours... Moi, je n'ai pas grands préparatifs à faire. Je démarrerai d'ici même, au petit jour; le premier arrivé, — ce sera moi évidemment, — attendra les autres à la frontière.

— Quelle frontière? dit Serge.

— La plus proche de Dinant : Givet... Ma chère, ne vous troublez pas, si vous voyez cette femme rôder ce soir autour du château.

— Je ne la connais pas! dit Maggie.

— Qu'est-ce que vous parlez que vous la reconnaîtrez?... Elle interrogera les gens. C'est pourquoi il faut qu'on lui réponde, avec toutes les apparences de la bonne foi, que nos appartements sont retenus pour une quinzaine... J'oubliais encore. Sauf en cas de nécessité absolue, aucune communication entre nous, même téléphonique, d'ici à demain.

— Vous vous méfiez même du téléphone!

— Surtout du téléphone... Demain, Givet. Rien avant. Mes enfants, je vous en prie, sauvez-vous.

Serge ne demandait qu'à partir. Il ne se le fit pas dire deux fois. Il entraîna Maggie qui n'avait pas ordinairement beaucoup de volonté, et ce soir moins que jamais. Quand ils

eurent disparu, Armand fit ouf! mais par manière d'acquit, pour se donner l'illusion du soulagement. Il se félicita de s'être tiré si aisément et si bien d'une première entrevue peu commode; il pensait avoir mérité les compliments qu'il ne se ménageait pas, mais il n'était pas, au fond, si content de lui qu'il aurait cru.

Pour tuer le temps jusqu'à l'heure du dîner, il se remit aux patiences; mais le nom de ce jeu ne répondait guère à son état, et la patience était ce qui lui manquait le plus. L'agacement de ses nerfs était à l'extrême et il avait peine à supporter sa solitude, qui était pourtant la meilleure garantie de sa sécurité. Il se figurait qu'en ce moment les choses les plus extraordinaires devaient se passer au château d'Ardenne, et il n'en savait rien! Il n'en pouvait rien savoir, puisqu'il avait rigoureusement interdit toute communication par exprès, et l'usage même du téléphone. Quel excès de prudence!

Pour comble, son imagination, d'habitude assez pauvre et lente, se révélait soudain pleine de ressources dont il l'eût dispensée: c'était vraiment la folle du logis, folle comme la boussole à qui l'électricité de l'orage a fait perdre le nord, comme la roue folle qui tourne... Il comprit le sens de cette parole: « Il n'est pas bon à l'homme d'être seul », et de celle-ci: « Malheur au solitaire! »

Il sentit que la présence d'une personne raisonnable suffirait à lui rendre l'équilibre et le calme. Dans sa détresse, il faillit recourir à Léopold; mais pouvait-il se confesser à ce jeune homme, lui raconter ses histoires et lui expliquer son caractère? Dans le moment même qu'il renonçait à sonner Léopold, on frappa. Il frissonna, puis il cria: « Entrez! » C'était Léopold, justement, qui venait lui annoncer que son dîner était servi.

— En bas? dit-il.

— Absolument.

— Mais c'est impossible! En bas! Non, non, il faut... Pardon... Auriez-vous... la complaisance, la... la... gentillesse... de me faire monter... la moindre chose?

Léopold, empressé, lui répondit que rien n'était plus simple, et qu'il allait, non pas lui faire monter, mais lui monter, non pas la moindre chose, mais le dîner complet.

— Quel charmant garçon ! murmura monsieur le duc, quand Léopold se fut de nouveau éclipsé.

Il allait s'attendrir, mais comme le charmant garçon tardait, il dit en frappant du pied :

— Est-ce pour aujourd'hui ou pour demain ?

Léopold tardait, parce qu'il voulait servir en personne et sans aide M. le duc de Charost. Et de plus, il ne voulait pas lui apporter, comme au théâtre, tous les plats ensemble, mais un à un. Il mit d'abord le couvert fort proprement sur la petite table de pitchpin ; puis il alla chercher le potage qui passa sans trop de difficulté.

« Je parie, se disait Armand, que le dîner sera remarquable. Quel dommage que je n'aie pas faim ! Voilà bien ma chance ! »

Le dîner était encore plus remarquable qu'il ne l'eût osé espérer, et, sans aucun appétit, il dévora. Il dévorait du moins tant que Léopold demeurait dans la chambre : dès qu'il se voyait seul, il ne pouvait plus avaler une bouchée. Il en était quitte pour attendre qu'on vint le desservir : alors, seulement il attaquait le plat et il avait bien vite fait de le nettoyer. Comme on ne le pressait pas et qu'il prenait tout son temps, cette agréable cérémonie le mena jusque environ dix heures. Il se dit, un peu tard : « J'ai trop mangé. » Mais son estomac était invaincu et invincible, et il éprouvait un grand bien-être, avec la mort dans l'âme. A cet instant, il fut pris d'une somnolence, malgré le café. Il s'efforça de se secouer.

— Je ne peux pourtant pas me coucher à dix heures ! dit-il tout haut, avec l'accent de la désolation. Je me connais : si je me couche à dix heures, je me réveillerai à trois heures du matin et je ne fermerai plus l'œil de la nuit.

Pour combattre le sommeil, il se mit à marcher en long et en large. Il entendit une voiture, qui s'arrêta devant l'hôtel. Il relint sa respiration, il prêta l'oreille. Quelqu'un montait l'escalier. Quelqu'un entrait dans la chambre voisine... Soudain, il eut une illumination. « Parbleu ! C'est Julien Oraison qui rentre. Comment l'avais-je oublié ? Enfin, je vais tout savoir ! » Et sans ombre d'hésitation, il alla dans le corridor heurter à la porte du voisin, quitte à se trouver nez à nez avec un inconnu, peut-être curieux, peut-être hostile. Mais c'était bien Julien Oraison et non pas un autre.

Le famulus avait déjà revêtu son pyjama, un pyjama saisissant, décoré, peint par lui-même, dans le goût le plus moderne. C'était en noir et gris sur le fond de soie blanche, des formes de cristaux polyédriques, qui faisaient penser aux stalactites des grottes de Han, mais stylisées. Aucune excentricité de tenue ne pouvait plus étonner le duc de Charost après les travestissements d'hier, et qu'était ce pyjama cubiste, noir, gris et blanc, au prix de la robe de chambre à grands ramages d'Adam Niemcewicz ? Il eut cependant un mouvement instinctif de recul ; mais c'est qu'il se rappelait soudain le mutisme habituel de Julien Oraison. « Non, se dit-il avec découragement, je ne vais rien savoir ; je ne pourrai pas lui tirer un mot. »

Il eut une bonne surprise : Julien était si bouleversé qu'il ne pouvait contenir son émotion ; il souffrait cruellement de n'avoir personne à qui en faire part. Durant tout le trajet, il n'avait cessé de parler avec volubilité au chauffeur Alfred ; mais, le chauffeur Alfred étant au courant des événements, il n'éprouvait aucun plaisir à les lui raconter, et n'en retirait aucun soulagement. Monsieur le duc les ignorait et brûlait de ne plus les ignorer, à la bonne heure !

La rencontre d'Armand de Charost fut pour Julien une bonne fortune. Armand était si angoissé qu'il ne pouvait seulement poser une question. Julien, redevenu maître de lui, se plut à prolonger cette angoisse, et demeura plus d'une minute à le regarder sans rien dire, avec les apparences d'une véritable stupidité. Puis il lança tout d'un coup un *eh bien!* fortement exclamatif, plein de sous-entendus, de mystère et de menaces.

- Mon Dieu ! dit le duc, tout pâle, qu'est-il donc arrivé ?
- *Elle* est arrivée, dit Julien.
- J'en étais sûr !... Et vous l'avez reconnue ?
- Il me semble que je la vois encore, dit Julien en le regardant fixement.
- N'est-ce pas ?... Cette ressemblance... C'est prodigieux.
- C'est formidable. A la vue de la personne, madame la duchesse n'a pas pu s'empêcher de jeter un cri. Alors, vous comprenez, nous avons été repérés tout de suite. La personne s'est évidemment figuré que vous alliez venir nous rejoindre, au plus tard à l'heure du dîner, et qu'elle n'avait qu'à vous

attendre, qu'elle ne pouvait pas vous rater. Elle s'est installée tout tranquillement sur la terrasse, elle a commandé un apéritif, qu'elle n'a pas bu, et elle a allumé un cigare, mais, vous savez, un gros. Hein! Est-ce moderne?

— Au contraire, c'est vieux de cent ans... Continuez, vous m'intéressez.

— Tout en fumant et en ne buvant pas, elle ne nous quittait pas des yeux. Quand nous nous sommes levés pour aller à la *restauration*, elle s'est levée, nous a suivis et a pris une table assez éloignée de la nôtre, mais d'où elle pouvait continuer à nous observer. Elle n'a pas touché au dîner qu'elle s'est fait servir, mais elle nous a regardés manger le nôtre avec appétit. Surtout madame la duchesse. Pensez, monsieur le duc, elle n'avait rien pu prendre depuis vingt-quatre heures! Madame la duchesse a fait retirer votre couvert, qu'on avait mis à tout hasard, comme hier d'ailleurs. La personne a dû croire que c'était une façon de lui faire entendre qu'elle perdait son temps. Elle n'a pas bougé; mais comme, au sortir de table, madame la duchesse, qui mourait de fatigue et tombait de sommeil, est aussitôt retournée dans son appartement, elle a supposé, j'imagine, que vous vous y teniez caché, et elle a emboité le pas à madame la duchesse si indiscrettement que ces deux dames ont failli se heurter dans la porte. Nous l'avons aperçue quelques instants plus tard qui rôdait dans les corridors. Elle est allée ensuite à la *réception* où elle a retenu une chambre pour la nuit. Mais quand elle m'a vu sortir, avec M. Vincent du Doubs que j'ai reconduit à l'annexe, elle s'est avisée (ce sont toujours mes hypothèses personnelles, mais vous m'accorderez qu'elles sont plausibles), elle s'est, dis-je, avisée que vous pouviez être aussi bien et même mieux caché dans l'annexe que dans le château. Elle nous a encore suivis, elle a eu le toupet d'interroger les chasseurs, et je ne sais pas ce qu'ils lui ont répondu, mais elle est retournée à l'hôtel. M. Vincent du Doubs suppose qu'elle est à cette heure, selon les habitudes de la famille, couchée en travers du paillasson de madame la duchesse, qu'elle croit aussi le vôtre, en vertu du régime de la communauté.

M. le duc de Charost, qui se croyait affranchi de tout préjugé, les avait tous, mais intermittents. Il souffrait les plus scabreuses allusions aux aventures romantiques de son arrière-

grand-mère ; et puis, une expression un peu libre, voire une familiarité le faisait soudain regimber. Il lui déplut qu'un Julien parlât en ces termes des habitudes de sa maison et fit des plaisanteries faciles à propos de paillasson et de communauté. Il ne rappela pas le famulus à l'ordre ; mais son mécontentement rentré lui rendit le sens critique.

Il fit réflexion que toutes ces conjectures, en effet plausibles, n'étaient que des conjectures, auxquelles on en pouvait opposer d'autres qui n'étaient pas moins vraisemblables ; celle-ci, par exemple : puisque le premier soin de « la personne », comme l'appelait Oraison, avait été de prendre une chambre au château d'Ardenne, pourquoi chercher midi à quatorze heures et ne pas s'en tenir à l'hypothèse la plus simple, savoir qu'après quelques allées et venues, quelques reconnaissances sans résultat, elle s'était retirée dans cette chambre, et que présentement elle dormait, non pas en travers d'une porte, mais dans son lit ?

« C'est ce que je vais faire moi-même, pensa le duc. Si elle m'envoie demain une lettre à faire rougir un singe et tout un côté de ses cheveux, je le verrai bien... Ou plutôt je ne le verrai pas et je n'en saurai rien, car je serai déjà parti. »

Cela le fit songer qu'il pouvait être bon de rappeler au famulus le plan et l'horaire de la retraite.

— Je vous engage, lui dit-il, à dormir vite...

— Peut-on dormir vite ? fit Julien.

— Oui, dit sèchement le duc, qui n'aimait pas les répliques oiseuses ni les parenthèses. Couchez-vous donc, car il faut que vous soyez debout à l'aube. Moi aussi. Je ne ferai qu'une toilette sommaire, et afin que je ne perde pas une minute, vous prierez Alfred d'amener ma Bugatti devant la porte, que je n'ais qu'à sauter dedans. Vous irez ensuite avec l'Hispano prendre Serge et madame la duchesse. Ils ne seront évidemment pas prêts. En les attendant, vous chargerez les bagages. D'ailleurs, qu'ils se mettent en route un peu plus tôt, un peu plus tard, il n'importe : l'essentiel est que moi j'aie pris la campagne avant d'être dépisté. Sur ce, bonsoir.

Ils se séparèrent froidement. On entendit les portes se fermer, les lumières s'éteignirent. Tout dormait dans l'auberge de Celles.

Environ six heures du matin, Léopold, conformément aux

ordres qu'il avait reçus, réveilla les dormeurs, mais il ne les réveilla qu'une fois et le chauffeur seul, peu accoutumé à faire la grasse matinée, se leva aussitôt. Son premier soin fut de réveiller Julien une seconde fois, qui fut la bonne ; mais il ne se serait pas permis de rendre le même service à monsieur le duc, il n'osa seulement pas entrer dans la chambre de son maître, qui dormait à poings fermés.

Marina, qui avait peu dormi, errait déjà dans le parc du Château royal. Elle en était même sortie et faisait les cent pas sur la route de Celles. Une voiture, même une Hispano, ne pouvait attirer son attention. Elle l'admirait et n'y pensa plus. On ne sait quoi pourtant de subconscient l'avertissait qu'elle ne ferait pas mal de rentrer dans l'enceinte même du parc. Elle obéit à ce mystérieux appel, revint sur ses pas et, comme elle faisait le tour du château, aperçut encore l'Hispano, en station devant une des portes d'entrée. Elle reconnut cette fois Julien Oraison qu'elle avait vu dîner la veille à la table de la duchesse de Charost. Il était occupé, avec le chauffeur, à disposer dans l'intérieur de la voiture une multitude de petits colis encombrants et inutiles. Un valet de pied de l'hôtel les aidait. Marina en interrogea un autre qui passait.

— Qui part ? lui dit-elle avec une feinte indifférence.

— On dit que c'est les Charost ; mais le mari doit déjà être loin, on ne l'a pas vu ici depuis trente-six heures.

Marina savait mieux que personne où était « le mari », depuis trente-six heures... Elle se rappela soudain que cette Hispano, elle l'avait vue venir par la route de Celles. Sans perdre son temps à tirer de là aucune conclusion, elle alla prendre sa Ford au garage et partit en vitesse dans la direction de Celles, où la première chose qu'elle aperçut devant l'auberge fut la Bugatti, qu'elle connaissait bien. Elle fit un cri de triomphe, se hâta d'abandonner sa Ford devant l'église et vint rôder autour de la Bugatti.

Or, à cet instant même, Armand de Charost, qui venait de s'éveiller tout seul, et tout de bon, sauta du lit et courut à la fenêtre voir si ses ordres avaient été exécutés. La Bugatti était bien là. Il pensa qu'Alfred était un garçon sur qui on pouvait compter. Il regarda l'heure à son bracelet : « Dix heures ! C'est insensé ! Je ne me raserai pas avant de partir. »

Il revint à la fenêtre, donna un dernier coup d'œil à sa chère voiture... et aperçut l'ennemie.

La vue de Marina le frappa d'une véritable stupeur. Il demeura, un temps appréciable, privé, à la lettre, de voix et de mouvement. Marina tournait, tournait toujours autour de la Bugatti. Elle osa, oui, elle osa... mettre le pied... sur le marchepied... s'asseoir... à la place du chauffeur. Ses mains semblaient encore hésiter à se poser sur le volant; mais elle prit une résolution brusque, et elle fit ce que les coureurs appellent un démarrage foudroyant.

— Qu'est-ce que je vais devenir? murmura le duc, consterné.

Il ne pouvait pourtant pas rester en panne à l'auberge de Celles.

— Pourvu que j'aille le temps de rattraper l'Hispano!

Il ouvrit la fenêtre et se pencha dehors: il ne lui servait plus de rien de se cacher. Il avisa la Ford de Marina qu'il connaissait bien aussi. Il pensa, judicieusement, qu'il aurait tort de se gêner. Il fit très sommairement sa toilette, — il n'avait pas de temps à perdre, — descendit, paya sa note et prit possession de la Ford de Marina comme elle avait pris possession de sa Bugatti; mais il ne gagnait pas au change.

Il se dirigea sur Ardenne et rencontra l'Hispano à la lisière du parc. Au signe qu'il fit, Alfred arrêta court, et Maggie, très nerveuse, cria :

— Que vous est-il encore arrivé? Qu'est-ce que c'est que cette voiture?

Il dit, sans répondre, et le plus naturellement qu'il put:

— Auriez-vous une petite place pour moi?

— Ah! non, par exemple, dit Serge, de la pire humeur. Nous sommes déjà les uns sur les autres! Si on prend des voyageurs en route, moi je descends et je rentre à Paris par le train... Mais qu'est-ce que vous avez fait de votre Bugatti?

— On me l'a volée, répondit le duc de Charost, avec un calme effrayant.

— Volée! fit l'impétueuse Maggie. Et vous avez l'air de trouver cela tout simple! Non, vous êtes inouï!

— Il est formidable, fit Serge du bout des lèvres.

— Et qui vous l'a volée?

— Vous ne devinez pas?

— C'est la personne? dit-elle d'une voix plus basse.

— Précisément. Je dois reconnaître qu'elle m'a laissé en échange celle-ci...

— Que comptez-vous en faire ? dit Serge.

— Vous l'offrir, si elle peut vous être agréable ; mais je vous avoue que je n'y avais pas songé. Ma première intention était de l'abandonner sur la route... Je pense avoir bien fait les choses en la ramenant jusqu'ici.

— Alors, dit la duchesse, qui ne concevait pas que l'on transigeât avec son intérêt, on vous vole, vous vous laissez faire ; vous filez d'autant plus vite, comme si c'était vous qui eussiez des raisons de craindre les gendarmes ; et vous ne prenez même pas la précaution élémentaire de déposer une plainte contre X !

— L'affaire n'en restera pas là, soyez tranquille ; mais, pour le moment, si je n'ai aucune raison de craindre les gendarmes, j'en ai de très fortes pour m'éloigner de ces aimables lieux sans retard... Commencez donc, je vous en prie, par me faire dans ma voiture la petite place que je réclame, sans reproche, depuis cinq minutes, et ne perdons pas un temps précieux.

Serge, qui occupait le fond de la voiture avec madame la duchesse, se leva de la plus mauvaise grâce du monde ; mais comme il ne se souciait pas de s'asseoir sur un strapontin, il y fit mettre Julien Oraison, qui était précédemment à côté du chauffeur. Il prit lui-même possession de la moitié du siège d'avant, ce qui lui permettait de bouder à son aise, puisqu'il tournait le dos, et de se retirer de la conversation.

Il n'y avait, d'ailleurs, aucune conversation. Réduits à la société de Julien Oraison, de qui le mutisme était contagieux, Armand et Maggie n'ouvriraient plus la bouche. Serge, qui ne pouvait penser que dans la position horizontale, ne pensait donc point. Il s'ennuyait. Il prit machinalement la carte et commençait de s'endormir dessus quand une rude secousse le rappela à lui. Alfred, après un tournant, avait brusquement serré les freins.

— Qu'est-ce qu'il y a de cassé ? dit Serge, réveillé, mais toujours courbé sur la carte.

Alfred répondit très bas, d'une voix angoissée, d'une voix de drame :

— La Bugatti de monsieur le duc...

Serge, alors, leva les yeux, et il vit une chose — plus étrange encore que terrible.

La Bugatti était en travers de la route, exactement en travers. Et d'abord, elle paraissait intacte, elle l'était ; le capot même, qui avait heurté le tronc d'un frêne plusieurs fois centenaire et y avait creusé une entaille profonde où il s'était encastré, ne semblait pas, de loin, écrasé, pas même déformé. Marina, que le choc avait dû tuer sur le coup, mais n'avait pas jetée hors de la voiture, avait l'air de la conduire encore, les deux mains posées sur le volant. Elle était seulement trop penchée en avant, penchée comme en course...

Maggie et Armand, presque en même temps que Serge, avaient demandé : « Mais qu'y a-t-il donc ? » et, comme on ne leur répondait pas, s'étaient levés, pour voir ; mais point ensemble, elle plus nonchalante, plus lente. Il vit le premier celle qui avait son propre visage, et il crut se voir lui-même marqué par la mort.

Il voulait empêcher Maggie de se lever ; mais son bras, tout son corps était sans force ; malgré lui elle se dressa. Et elle eut la même vision que lui, et encore une fois, une dernière fois, ce vertige de la ressemblance.

Elle n'avait pas crié, comme hier soir ; elle ne disait rien, elle tremblait. Et, comme furtivement, elle le tâtait de la main, pour se détromper du mensonge de ses yeux, pour s'assurer qu'il était vivant, qu'il était lui

ABEL HERMANT.

plus

tra-
apot
cen-
érait
mè.
pas
, les
trop

urge,
n ne
oint
nier
ême

tout
ent
fois,

ien,
ain,
urer

FRANCE ET AMÉRIQUE

APRÈS LE VOYAGE DE M. LAVAL

A l'heure où j'écris ces lignes, M. Laval vogue vers la France. Un communiqué officiel, rédigé de commun accord par les deux interlocuteurs, le Président américain et le premier ministre français, a tenu le public au courant du résultat de leurs entretiens. D'ensemble, et en attendant les détails et les précisions officiels qui seront donnés au Parlement et au pays, je résumerai en ces quelques mots, mon impression en ce qui concerne les résultats du voyage : Après l'arrêt des rapports, la reprise ; après le silence, la parole ; après l'obscurité, l'éclaircissement.

Rien n'était plus fâcheux, et même plus dangereux, que l'espèce d'incompréhension et de hargne latente fomentée dans l'opinion américaine, à l'égard de la France, par une propagande d'origine allemande s'appuyant sur une presse puissante et sur un calcul électoral dont il est impossible de se dissimuler la gravité. Cette atmosphère lourde et malsaine, il nous était, pour ainsi dire, impossible de la combattre : or, elle s'est en partie dissipée du fait de l'invitation du Président Hoover.

L'opinion française ne s'y est pas trompée : elle a approuvé la décision prise immédiatement par M. Laval de se rendre à Washington ; il a compris qu'il avait une occasion unique de répondre à la propagande adverse par un coup de propagande unique et vraiment magistral. M. Laval, convoqué, a traversé le grand espace des mers ; il s'est montré tel qu'il est et tel que nous sommes ; il a parlé avec franchise ; et, de cette franchise, tout le monde lui sait gré. « Franchise de France » : c'est la manière française, et c'est aussi la manière américaine.

Oui, dans la situation où se trouvent les affaires du monde, c'est un fait considérable que les hommes chargés des grandes

responsabilités se soient rencontrés et se soient parlé immédiatement et face à face.

Je sais, par expérience, que les nuances de la parole *parlée*, du regard, du geste tout ce qui tient au contact personnel, présente, pour qu'une négociation aboutisse à un accord, une valeur tout autre que n'importe quel document écrit, autographié, imprimé : le « noir sur blanc » est toujours insuffisant et froid. La lettre d'affaires est nécessairement l'œuvre d'une administration, d'un bureau ; sa rédaction est toujours embarrassée, souvent équivoque ; elle se resserre et se constraint au lieu de s'épanouir ; elle se soumet à une sorte de retenue craintive ; elle va rarement au but, craignant de le dépasser ; en un mot, elle a les défauts et la stérilité du monologue, et jamais cette spontanéité, cette vie, cette étreinte, ce corps à corps du dialogue. Ajoutons que, du point de départ au point d'arrivée, une lettre officielle passe par trois ou quatre transmissions ou traductions qui l'affaiblissent encore : quand enfin elle touche le but, elle s'est fatiguée et vidée, en quelque sorte, tandis que l'affaire elle-même s'est déjà transformée : les choses ne s'emboitent plus. La plupart des malentendus, en diplomatie, viennent de ce que l'on n'a pas pu *dire* ce que l'on n'a pas osé *écrire*.

Je répéterai, à propos de l'état de mutisme réciproque qui avait fini par s'établir entre la France et les États-Unis d'Amérique, une parole que j'ai recueillie de la bouche du maréchal Foch, quand je lui demandai son impression au retour de son voyage en Amérique : « Eh bien ? monsieur le Maréchal?... — Eh bien ! en Amérique, il y a le coup de vent ! » Qui peut donner, du bout de la plume, la grande impulsion au « coup de vent » ?

* * *

Le communiqué débute par une déclaration attestant l'*amitié traditionnelle* entre les deux pays : comment ne pas goûter la saveur toute spéciale de ces paroles simples, suivies immédiatement de cette autre déclaration d'un si grand poids diplomatique, à savoir, qu'entre eux « il n'existe aucun différend », et que leur habitude est celle « d'une longue collaboration en vue de la paix du monde » ? Quelles sont les Puissances, les grandes Puissances qui pourraient employer, l'une

à l'égard de l'autre, un tel langage? Avec le souvenir accumulé de la coopération ancienne et de la coopération récente, il y a, dans ces paroles, une constatation d'union et de sympathie fondamentales auxquelles les difficultés actuelles, étant choses qui se passent entre les autres, *res inter alios acta*, ne peuvent porter atteinte.

On s'est donc parlé comme des amis et avec une entière franchise. Ce mot, je suis sûr que c'est M. Laval qui l'a servi en bonne place dans la rédaction. A lui seul, il déclare la netteté de ses paroles, mûrement étudiées, une certaine roideur dans son parti pris, le silence voulu et préventif sur certains sujets. Un cadre a donc été établi d'avance. Notre président a dit ce qu'il avait à dire : le champ a été nettement délimité par lui puisqu'il avait l'avantage d'être l'invité. Il n'a pas subi; il n'a pas été entraîné où il ne voulait pas aller; il est resté lui-même; et cet avantage, on le lui a reconnu, on y a adhéré, on s'en est félicité avec lui. Le voyage, ainsi dirigé, et qui s'orientait de même que la boussole du bateau, n'a été ni inutile, ni oscillant; il n'a rien compromis, ne s'est heurté nulle part, ce qui est un grand point; mais aussi il n'a rien évité par crainte de heurt, ce qui est un point non moins considérable. Tel est, à mon avis, le résultat d'ensemble du voyage et des entretiens de Washington : entre la France et l'Amérique, la glace est rompue, et, les solutions les meilleures ayant pu être envisagées, du moins dans leurs lignes générales, on est en mesure de s'entendre désormais, avec un bon vouloir réciproque, en quelques mots et même à demi-mot.

Cela dit, je crois devoir signaler tout de suite, pour ne rien dissimuler de mon sentiment, une réserve sur un point de toute importance : j'avoue que le silence observé dans la note officielle, en ce qui concerne la question politique capitale, la sécurité, a produit dans l'opinion une réelle surprise.

Certes, M. Laval ne s'est pas fait faute de prononcer le mot assez clairement et assez fréquemment pour qu'on l'entendit; assurément, il est revenu sur ce sujet, qui, plus que nul autre, tient en éveil le sentiment national français. Dans sa première conversation avec M. Borah, — sur laquelle je reviendrai tout à l'heure, — il avait eu la satisfaction d'entendre son interlocuteur dire, avec une parfaite intelligence de la situation générale européenne, que l'Amérique n'objectait rien aux pré-

cautions militaires prises par la France, alors que 600 000 Russes restaient armés pour des desseins menaçant non seulement la paix, mais la civilisation... Mais alors, pourquoi le sujet a-t-il été passé par prétérition dans le communiqué, ou faut-il considérer comme une parole suffisamment claire cette seule incidente d'une phrase de la note officielle : « l'organisation solide et durable de la paix » ? Solide est un beau mot et il dit beaucoup ; mais, vraiment, suffit-il ? Et faut-il admettre que cette solidité inclut la sécurité ? Sur ce point considérable, il convient d'attendre les explications que M. Laval réserve pour le Parlement et pour le pays...

Je reconnais, d'ailleurs, qu'un autre silence non moins considérable, mais en sens tout contraire, donne toute leur valeur à certains interlignes du communiqué, et peut-être est-ce au prix du premier silence qu'on a obtenu le second, tout acte diplomatique étant un total de concessions réciproques : pas un mot non plus, dans le communiqué, au sujet de la révision des traités. Et, pourtant, autour de cette question, on avait fait quelque bruit dans la presse, et M. Borah même avait battu le tambour. Je voudrais bien lire les dépêches que Berlin a échangées avec les Allemands d'Amérique. Or, pas un mot. Donc, *ce qui est demeure*. L'ensemble de l'armature européenne est respecté par la politique américaine ; et c'est cet autre silence, peut-être, qui emporte le plus de consolidation, c'est-à-dire de solidité et partant, de sécurité.

* * *

Le voyage, en somme, avait été déterminé par la situation économique et financière générale, et tel était le sujet immédiat des préoccupations mutuelles. M. Laval avait, sans doute, reçu quelque communication préalable à ce sujet ; car il est à remarquer qu'il s'était fait précéder et accompagner par des experts économiques et financiers, non par des experts diplomatiques. L'objet principal du voyage, c'était donc *la crise*.

La considération de la crise s'est précisée, naturellement, dans les entretiens des deux hommes de gouvernement, en une expression employée dans le texte du communiqué : quelles sont, à l'égard de la crise, « les obligations gouvernementales » ?

Ces deux mots suffisent pour indiquer à quel point, à

Washington, on a mis le doigt sur l'endroit douloureux : quelle sera la part de ces gouvernements dans les soins à apporter à la maladie dont est atteinte l'économie générale ? Jusqu'à quel point doivent-ils intervenir ? Dans quelle mesure doivent-ils mettre la main dans l'engrenage ?

Il n'est pas douteux, maintenant, que M. Hoover s'est dégagé, de lui-même, du système qui lui avait fait lancer, un peu imprudemment, sa proposition de moratoire. On lui avait attribué l'intention de renouveler cette proposition : or, il s'est abstenu. Si l'éventualité d'une réduction des dettes (dont on avait parlé également) n'a pas été envisagée, la confirmation, si importante, du plan Young et le soin laissé aux Puissances européennes de trouver « le meilleur arrangement possible » pour s'entr'aider dans le cadre des traités et des accords subséquents, laisse aux hommes d'État français la possibilité d'agir au mieux de nos intérêts et, par conséquent, de jouer leur carte à l'heure opportune et en tenant compte de toutes les données en cause.

Notre concours est acquis d'avance, nous l'avons montré par des gestes sonnants et trébuchants, au relèvement de l'Europe ; mais il faut que tout le monde s'y emploie de bonne grâce. Et cela, il semble bien que l'attitude nouvelle des Etats-Unis l'a fait comprendre partout ; car les hitlériens eux-mêmes, en dépit de leurs récents succès électoraux, mettent déjà de l'eau dans leur vin ; les grands industriels qui les soutiennent commencent, sans doute, à se rendre compte qu'on ne prend pas les mouches avec du vinaigre.

La formule inscrite dans le communiqué : « la restauration de la vie économique *normale* dans le monde », avec la manière dont est passée par prétérition et rejetée du pied, si j'ose dire, toute entreprise contre la stabilité monétaire et la répartition de l'or, est encore un avertissement qui mettra fin à d'autres critiques ou polémiques visant la prudence et la loyauté françaises.

Enfin, un mot glissé au sujet de « la stabilité des changes » ne promet qu'un bon vouloir mutuel. Peut-on exiger davantage ? Les sains principes de l'économie sont respectés : des interventions de propreté et d'hygiène financières, si elles doivent se produire, ne peuvent être préparées que de longue main ; de toute évidence, elles ne sauraient être mises sur

pied ni dans ces entretiens rapides, ni dans un trop bref communiqué.

Il y a dix ans, je suppliais la Société des nations de se saisir du problème des changes. Les influences qui sont venues à écarter cette proposition, n'y ont rien gagné. Elles s'exercent sans doute encore aujourd'hui. Y gagneront-elles davantage? Qu'elles prennent garde! Un système de contrôle sur leurs faits et gestes attire de plus en plus l'attention générale. Je vois bien ce que le socialisme y gagnerait; mais je vois aussi quels en seraient les mauvais marchands.

* * *

J'ai essayé d'analyser avec impartialité les données du communiqué. J'ai même tâché d'interpréter jusqu'à ses silences. Il reste à dire maintenant un mot de l'atmosphère qui a entouré le voyage et de ce qu'on est convenu d'appeler, en diplomatie, les impondérables.

Les hommes d'État français ont rencontré les hommes d'État américains. M. Laval et ses collaborateurs ont entretenu M. Hoover, M. Stimson, M. Mellon, M. Eug. Meyer, gouverneur du *Federal Reserve Board*, M. Harrison, M. Guthrie: ils se connaissent maintenant et la dernière parole prononcée par M. Laval avant de quitter le sol du nouveau continent a été pour célébrer la satisfaction et la joie qu'a causée à tous cette mutuelle connaissance personnelle.

Une coïncidence des plus heureuses (on pourrait dire pré destinée) amenait, en même temps, le maréchal Pétain sur cette même terre, pour célébrer le grand souvenir de York-Town; les noms unis à jamais des soldats de l'Indépendance ont été magnifiés par les soldats de la grande guerre de la Liberté. Ainsi un groupe de compréhension amicale se reforme en Amérique et nous pouvons compter sur lui pour contre battre avec énergie cette funeste *propagande* qui a causé la grande erreur américaine et la fuite de sa richesse et de son crédit dans ses relations avec l'Europe.

Dans ce groupe j'ai nommé M. Guthrie, et c'est en effet sur des hommes de cette autorité et de cette indépendance qu'il nous est permis de compter. Comment ne pas relever, à ce point de vue, le discours prononcé par l'ancien bâtonnier de l'*ordre des avocats*, président de *France-America Society* de

New-York, à la réception faite au maréchal Pétain, discours qui nous parvient dans la belle publication franco-américaine de M. Francklyn-Paris, *la Légion d'honneur*. Dans ce discours, qui dégage la pensée fondamentale des rapports franco-américains, toutes les grandes questions pendantes entre les États-Unis et la France, liquidation des dettes, tarifs douaniers, prohibition, sont abordées de front. Et dans quel esprit sont-elles traitées ?

Avec le parti pris d'une collaboration étroite, franche, continue entre les deux gouvernements. M. Laval avait mis, paraît-il, une proposition formelle à ce sujet dans sa valise. L'heure viendra où il faudra recourir à ce système ou à quelque autre analogue. En tout cas, M. Guthrie la présente à l'opinion américaine dans la conclusion de sa haute et belle harangue : « Il n'est pas à se dissimuler que la sécurité, le repos et la prospérité américaines, (ce que nous voulons tous), dépendent en grande partie de la contribution de l'Amérique à la sécurité du monde. Pour cette contribution, les pieuses aspirations et les phrases bienveillantes sont de pauvres palliatifs et la pharisaïque piété dont on se targue soi-même, est le moins secourable de tous. Si l'organisation et le maintien de la paix par l'action commune comportent des risques, ils sont comme de la poussière dans la balance à côté des certitudes hideuses de la guerre moderne. Toute politique extérieure américaine qui ne répond pas à cet effort pour écarter le péril, est chose boiteuse et incomplète. Ceci n'est pas, comme quelques-uns pourraient le croire, le rêve de l'idéalisme : c'est du réalisme le plus sévère et le plus pratique. Et j'en reviens aux paroles que Jefferson adressait à La Fayette en assumant les fonctions de ministre d'Etat : « Je pense avec d'autres que les nations doivent être gouvernées eu égard à leurs propres intérêts; mais, je suis convaincu qu'il est de leur intérêt d'être reconnaissantes, fidèles à leurs engagements, même dans les pires circonstances, et toujours honorables et généreuses. »

Mais il y a M. Borah ? Eh bien ! oui. Pour finir, parlons donc de M. Borah !

M. Borah occupe, incontestablement, une position éminente, dans le Parlement américain ; et il est incontestable également

que le Sénat a le dernier mot sur la politique extérieure des États-Unis. M. Borah s'est montré jusqu'ici peu sympathique à la France. A peine M. Laval était-il arrivé en Amérique, qu'il a pris les devants et s'est arrangé pour avoir un entretien avec lui. Le compte rendu de cet entretien a été donné à la presse par M. Borah lui-même, compte rendu qui n'expose que les propres déclarations de l'auteur de la communication : M. Borah s'est montré opposé à un pacte de sécurité franco-américain et à l'entrée des États-Unis dans la Société des nations, ce qui n'était pas en question; en ce qui concerne les réparations, il reconnaît que l'Allemagne doit payer les dommages directs dus à la France et à la Belgique; il réclame seulement, à ce sujet, quelques précisions: le président de la Commission des affaires extérieures a reconnu en outre que la France a le droit de faire ce qu'elle juge nécessaire pour sa sécurité, surtout en présence de la force militaire des Soviets; enfin il s'est déclaré favorable à la révision des traités.

On s'est beaucoup étonné partout, et même en Amérique, de cette démarche et des communications faites à la presse par M. Borah; et M. Laval a fait savoir nettement qu'il était venu pour s'entretenir exclusivement avec le président Hoover. Le bon effet de celle observation a été d'amener un second entretien Laval-Borah, après lequel ce dernier a loué grandement le caractère et la franchise de notre Premier.

J'avoue franchement que ces dialogues superfétatoires ne m'ont pas tant déplu, et je suis frappé de l'évolution qui paraît s'être accomplie dans l'esprit de M. Borah: je prends volontiers de sa main et, je l'espère bien, de la main de ses amis du Sénat, ce qu'il nous apporte: réparations, sécurité, attitude commune à l'égard des Soviets, sans parler de l'estime réciproque. Rien n'est plus digne d'attention étant donnée l'origine, et si nous avons obtenu, sur ces diverses questions, l'adhésion de M. Borah, le voyage de M. Laval n'aurait pas été inutile.

Quant à la « révision des traités », elle ne dépend pas de nous. La plupart des Puissances de l'Europe sont liées par ces actes solennels et il faudrait obtenir un consentement général et simultané au nouvel ordre de choses que de nouvelles négociations se donneraient comme objectif. Quel serait ce nouvel ordre de choses? M. Borah se garde bien

de le faire connaître, et je le mets bien au défi d'en esquisser seulement un aperçu. On parle du « couloir polonais », mais est-ce que l'on peut croire sérieusement en Amérique que la Pologne se laisserait faire ? Il faudrait parler alors d'un nouveau partage de la Pologne, de la destruction de la Tchécoslovaquie, de la Yougoslavie, [de la Finlande, que sais-je ? Une telle tentative de *revision* serait fatallement la guerre et la mort de la civilisation. Et l'Amérique accepterait la responsabilité d'avoir voulu ramener ces peuples libérés sous le joug !... Est-ce à cela qu'aspire M. Borah ? Son propos est un propos, rien de plus ; sa formule est une formule, bonne, tout au plus pour les parades électorales. Il n'y a pas au monde un homme de sens et d'expérience qui s'engagerait dans une pareille aventure.

Je ne veux pas demander à M. Borah, qui s'est si souvent déclaré l'avocat de l'Allemagne, ce qu'il demande à l'Allemagne en échange de ce qu'il demande aux autres Puissances. Pourtant, le président de la Commission des affaires extérieures ne doit pas ignorer le principe de toute diplomatie : donnant, donnant.

C'est entendu, on aidera l'Allemagne à sortir d'embarras ; on l'aidera, si elle le veut et si on le peut ; mais l'Allemagne *telle qu'elle est*, l'Allemagne *signataire des traités*. Son sort est entre ses mains. Une crise économique qui aurait pour résultat la dénonciation de tous les traités de commerce, est-ce que cela ferait son affaire ?... Et voilà pourtant les traités qu'il faudrait commencer par reviser.

Modération et franchise dans l'obstination, telle est la politique que M. Laval a soumise au sens pratique américain. Il a été compris : le communiqué et les entretiens même de M. Borah le prouvent. Maintenant, tous au travail pour les sages préparations d'un avenir meilleur ! L'Amérique entend qu'il appartient à l'Europe de se sauver elle-même.

G. HANOTAUX.

EN CHYPRE

Des événements récents ont rappelé l'attention universelle sur l'île de Chypre. Les impressions que notre brillante collaboratrice Mme H. Celarié rapporte d'un récent voyage « en Chypre » prennent de ce fait un vif intérêt d'actualité.

Pour qui aime les voyages, il n'est pas de plus belle aventure que d'aborder un pays chargé de rêves et de souvenirs. Chypre n'est pas seulement l'île d'Aphrodite ; trois siècles durant, elle fut colonie française.

Leurs lieux enviables, les Grecs avaient imaginé de les faire garder par des dragons griffus, bien endentés. Cela frappait l'esprit. À peine le bateau quitté, des douaniers nous barrent le passage. Chaque port, dira-t-on, chaque frontière en voit autant. Mais, ici, nos bagages ne sont pas seuls suspects. Un dragon, — pardon, un douanier, — me tend une feuille imprimée. Non sans stupeur, j'apprends qu'on s'inquiète de savoir si je n'ai pas la peste, la petite vérole, le choléra.

Formalités exaspérantes autant qu'inutiles. Une demi-heure coule. Devant moi, la porte est ouverte sur l'air libre. Les toits rouges de Larnaca brillent dans le soleil... Enfin je puis passer.

Le nectar des dieux. — Au rez-de-chaussée de l'hôtel s'ouvre un café. De petites tables rondes sont sur le trottoir. Autour d'elles, quelques consommateurs. L'un d'eux se lève. Je ne le connais pas, mais il m'a devinée. Une amie commune l'a prévenu de mon arrivée.

L'hospitalité cypriote est célèbre. Nous n'avons pas échangé dix paroles que M. Baldassare m'invite à venir prendre le thé chez lui :

— Ma femme, justement, reçoit aujourd'hui. Vous verrez quelques dames de la ville.

Nous voici dans la grande rue qui est aussi une vieille rue, mal pavée et étroite. Des maisons sans intérêt la bordent; les passants circulent avec une paresse singulière : « Nous avons bien le temps, semblent-ils dire. On a toujours le temps... » Mélancolie des petites villes où rien n'attire l'attention.

Devant une maison d'angle, M. Baldassare m'arrête. Nous montons un étage. Des dames sont assises dans le salon. L'une d'elles porte un turban de soie bleu turquoise à longs effilés. Cette magnifique coiffure lui donne un air lointain. Elle semble une sultane en exil. J'ai envie de lui dire : « Que faites-vous, dans ce fauteuil? Vous devriez être sur des coussins de soie, sous un portique de marbre, devant des eaux chantantes. »

La fille de la maison vient vers nous. Elle a une grâce jeune et ardente; au milieu des dames qui l'entourent, paisibles sur leur siège, elle rit, elle est prête pour les joies qui passent et les chagrins qui consument. De ses mains délicates, elle me présente des confitures, des fruits confits.

Brouhaha des conversations.

— Je vais vous dire une chose que vous ignorez peut-être et qui vous intéressera, fait M^{me} Baldassare. La mère d'André Chénier était de Larnaca. C'est elle qui, la première, a ouvert l'âme de son fils à la beauté antique. Le grec de Chypre est plus pur que celui d'Athènes.

M. Baldassare me tend un verre :

— Pas de thé, ici, madame. Du vin de Commanderie. Le nectar que Ganymède présentait aux dieux, n'était que du vin de Chypre. Autrefois, ajoute M. Baldassare, on disait qu'à le boire pur, on risquait de se mettre le feu aux entrailles. A chaque verre de vin, on ajoutait quatre grands verres d'eau. Plus d'un Templier, dans l'île, en abusa. N'avez-vous pas un dicton qui le rappelle ?

LA VILLE D'OTHELLO

Il n'est pas de ville, en Chypre, dont j'espére une joie plus profonde que de celle de Famagouste. L'auto m'y emmène. Tout est lumière, lumière fine et limpide. Par un jour sem-

blable, Aphrodite jaillit des eaux avec sa chair nacrée et, sur les épaules, sa longue chevelure blonde.

Douceur pastorale. Un berger pait ses moutons, son visage strictement modelé à la chaude couleur de la terre cuite. Debout, au pied d'un arbre, il module, sur une flûte de Pan, un air aux notes grèles et pointues.

Merci, cher berger échappé d'une églogue; merci pour le plaisir que, sans le savoir, tu m'as donné.

Des chameaux passent. Parce qu'ils ont une allure dégingandée et une petite tête au bout d'un long cou, ils prêtent à rire. L'on a tort. Crées pour les espaces infinis, ils ont continuellement l'air d'aller vers des buts indicibles qu'ils sont seuls à connaître. Ils savent qu'ils n'y arriveront pas; leurs fils y parviendront peut-être. Quel exemple de courage!

Des femmes nous croisent. Elles portent de hautes bottes à cause des broussailles et aussi des aspics. Il y en a encore sur certains points de l'île. Un corsage de laine, une jupe de toile les vêtent sobrement; leur tête se couvre d'un mouchoir en pointe. Robustes et les seins un peu hauts, elles présentent une évidente ressemblance avec les Chorées qui sont la merveille du musée de l'Acropole d'Athènes. Elles ont deux mille ans et elles offrent ce miracle d'être jeunes et vivantes. Elles sont belles. Les Cypriotes l'ont toujours été. Jadis, les Phéniciens aux longues boucles et aux pagne multicolores s'élançaient sur celles qui s'attardaient le long du rivage. Les ayant ravies, ils les allaient vendre à Thèbes, à Babylone. Maspéro nous a conté comment ils organisaient à bord de leurs trirèmes des expositions de bijoux et d'étoffes précieuses. Les femmes de Chypre y montaient. Tandis qu'elles faisaient leur choix, le bateau levait l'ancre, les emportait pour toujours.

De nouveau, maintenant, c'est la plaine ardente. Les lointains se fondent dans l'azur pâle du ciel. Isolés, dans cette solitude, de puissants caroubiers comptent les pas invisibles du soleil.

Tout à coup, des tours, des minarets surgissent, des bastions. Une lumière véhémentement découpe des créneaux : Famagouste.

M. Baldassare m'a remis une lettre d'introduction pour M. Moghrebgbab : « De tous les habitants de Famagouste, c'est celui qui connaît le mieux la ville », m'a-t-il dit.

J'ai trouvé M. Moghreb gab dans un de ces bungalows bâtis par les Anglais, pour leurs fonctionnaires, en dehors des remparts. Avec la plus parfaite obligeance, il s'est mis à ma disposition. L'auto suit la route qui longe les murailles. Nous avons l'air d'être des gens du xx^e siècle. Fausse apparence. Nous venons de faire un saut de cinq cents ans dans le passé.

Cette tour massive, puissante, dont la rotundité reflète la lumière et qui se détache sur l'ardeur du ciel, cette tour qui porte fièrement le diadème de ses créneaux, c'est celle de l'Arsenal. Mieux qu'aucune, elle proclame la puissance de Venise, sa domination sur Chypre, pendant quatre-vingts ans. Elle a résisté aux assauts, aux coups de bâlier, aux travaux des sapeurs qui s'efforçaient de creuser sa base, d'y placer leurs mines. Les Turcs l'avaient baptisée d'un nom qui a l'odeur du sang. Ils l'appelaient « la déchireuse de chair »; ils disaient que les Vénitiens y tenaient enfermée une machine diabolique par laquelle étaient mis en lambeaux ceux qui tentaient de s'y glisser du côté de la mer.

Descendons d'auto. Sous les voûtes, le froid saisit comme un être actif qui vise au cœur; mais le long du chemin de ronde, c'est l'ardente lumière, le soleil à plomb sur les fossés, sur l'étendue rousse de la plaine, sur la mer, non pas bleue aujourd'hui, mais presque verte : « La très verte », chantaient les anciens Égyptiens quand ils célébraient la Méditerranée.

Voici la tour d'Othello. De son vrai nom, celui-ci s'appelait Christoforo Moro. Famagouste le vit arriver comme ingénieur envoyé par Venise pour organiser la défense contre le Turc. Avec lui, il amenait sa femme : Desdémona.

Quelques années plus tard, quand il retorna à Venise, il était seul. Aux parents de Desdémona, il dit qu'elle était morte de la malarie. Rien de plus vraisemblable. Les témoignages s'accordent pour révéler que Famagouste entourée de marais était extrêmement malsaine. Les actes gênois établissent que, parmi les Européens, la mortalité était grande. Mais les parents de la victime n'acceptèrent pas une explication aussi simple. Ils clamèrent que Moro était d'un naturel violent, soupçonneux. Dans un accès de jalousie, il avait étranglé sa femme.

L'affaire, en son temps, fit grand bruit à Venise. Un écrivain en tira une nouvelle. Shakespeare eut-il occasion de la lire; on entendit-il parler? Elle lui parut un admirable sujet

de tragédie. Se rappelant le nom du héros, il lui donna un noir visage ; pour le rendre plus impressionnant, il le transforma en un Maure.

Comment n'évoquerait-on point, ici, son souvenir ? La plaine qui s'étend à nos pieds est poignante, pathétique. Là, où s'élevait une ville de plus de 100 000 habitants, des champs d'orge déplient leur verdure où passent les moires du vent, quelques palmiers dressent une maigre touffe métallique. Une masse puissante monte : celle de Saint-Nicolas, l'ancienne cathédrale devenue mosquée. Autour d'elle, dans son voisinage et bien au delà, c'est un peuplement de ruines, des squelettes d'églises. Leurs membres rongés, mutilés, adressent au ciel des gestes désespérés. Rien ne leur répondra. Le silence les accable. Maléfique, il étreint la gorge, serre le cœur ; il emplit d'une tristesse jamais encore ressentie.

Un repas cypriote. — Mais quittons les remparts. Allons déjeuner. Dans la salle où nous nous attablons, l'hôtelier ne me présente pas une pompeuse carte des vins. Simplement, il me demande :

— Que voulez-vous ? De l'Othello ? Du Desdémona ?

J'ignore ce qu'un autre aurait choisi. Sans hésiter, j'ai répondu :

— Des deux.

L'Othello est noir, vigoureux. Pour le Desdémona, il était blond et joyeux. Un pilaf fume devant nous. C'est une nourriture saine qui ne désoblige pas le palais. Le grand air, la marche nous ont donné de l'appétit. Moghrebgab est un convive aimable et érudit. Il parle de Famagouste. Il en parle comme d'un être vivant, comme d'une femme dont la beauté éblouit. S'il était peintre, il la représenterait, telle qu'on l'eût fait jadis, appuyée sur une ancre, assise sur des tapis, des brocarts, enchaînée par des rangs de perles.

Prestige de certaines paroles. La voix généreuse de Moghreb-gab crée des trésors. La modeste salle où nous sommes en est transfigurée. Les oiselets de Chypre en or ciselé battent des ailes sur la table ; les murs blanchis à la chaux se drapent de brocarts ; les assiettes de faïence se transmuent en vaisselle plate. Cependant le pilaf refroidi n'offre plus que l'apparence d'une pâtée bonne pour le poulailler.

Pourquoi l'hôtelier n'apporte-t-il pas le plat suivant?

- Sonnons.
- La sonnette ne marche pas.
- Appelons.

Point d'hôtelier. Servons-nous nous-mêmes. Un pot de yoghourt, un pot de confitures, un compotier rempli de fruits sont disposés sur le dressoir à notre intention. Je les atteins. Les confitures sont de figues ; les fruits sont des oranges. Il est arrivé à tout le monde de manger des oranges. Pas comme celles-ci. Aussi grosses que de petits melons, elles ont mûri pour Gargantua. Juteuses, sucrées, dépourvues de pépins, elles sont d'un goût sans pareil ; elles viennent du village voisin de Malona qui, l'an dernier, au concours horticole de Londres, a eu le premier prix : « Jadis, dit Moghrebgab, les Lachas se sont peut-être enorgueillis d'en avoir de semblables.

— Qui étaient les Lachas ?

— Des marchands syriens follement riches et qui dépendaient leur fortune à la manière des parvenus.

« Longtemps, les richesses fabuleuses de Chypre ont hanté les esprits. Plus d'une statue antique a été éventrée par les Turcs qui espéraient y trouver un trésor. A l'entrée du port de Famagouste, les profondeurs des eaux recèlent des lingots d'or ; ils proviennent du vaisseau qu'une jeune Cypriote fit sauter plutôt que d'être emmenée captive, avec ses compagnes, en Turquie. » A la suite de Moghrebgab, je répète : « des lingots d'or... » Les yeux de mon compagnon brillent ; les miens aussi sans doute, et puis, nous rions à la pensée des convoitises que ces paroles, lorsque je les transcrirai, ne manqueront pas de faire naître.

Souvenir de Reims. — Dehors, pour prolonger l'illusion, les rayons du soleil donnent leur splendeur à ce qu'ils touchent. La cathédrale éblouit comme un prodigieux ostensorio dont le ton d'or un peu carminé tranche magnifiquement sur le bleu du ciel. Pure et harmonieuse, émouvante comme un visage, elle est un magnifique cri d'amour vers Dieu.

— Sa ressemblance avec l'église du sacre des rois de France est frappante, fait Moghrebgab. Les Cypriotes l'expliquent à leur manière. Ils disent que, pour avoir commis quelque faute dans l'édification de la cathédrale de Reims, un de ses archi-

tectes fut contraint de s'exiler. Il vint en Chypre, il y fut chargé de construire la cathédrale de Famagouste; il avait emporté ses plans qui avaient servi à Reims, mais il sut profiter de l'expérience acquise. C'est pourquoi, notre église n'est pas seulement très belle, elle est parfaite...

Un gardien turc nous y introduit. L'élançement de la haute nef proclame l'espoir en une vie meilleure, mais les peintures ont disparu; les murs, les piliers ont été passés à la chaux; les statues ont été arrachées, les autels ont été brisés. Rien n'est plus triste que les églises qui ne servent plus au culte pour lequel elles ont été bâties. Les crierailles des corneilles sous les voûtes se mêlent aux psalmodies d'une douzaine de musulmans accroupis vers le couchant. Nos pieds foulent des pierres tombales.

Devant la cathédrale, une place se développe. Le palais des Lusignan s'y dressait. Il n'en reste qu'un péristyle aux arcades gothiques, un mur que le soleil enflamme, quelques ouvertures aux encadrements sculptés. C'est assez pour reconstituer l'aspect d'élégance qu'il présentait. Le Provéditeur y habitait. Dans les hautes salles décorées de plafonds aux caissons dorés, aux murs peints par des artistes italiens, la douce Desdémone vint s'asseoir. Insoucieuse et jeune, dans la gaieté des festins, elle mangea les becs-figues à la chair parfumée, elle but le vin de Commanderie, l'eau aromatisée de fleurs d'oranger.

Près des deux colonnes de marbre antique où Venise avait érigé le lion de saint Marc et le crocodile de saint Théodore, un sycomore a poussé. Depuis combien de temps? Gigantesque, touffu, il est incrusté au sol comme une architecture dépendant de la cathédrale. Naguère, l'ombre de ses bras puissants s'étendait sur le sarcophage d'Aphrodite que l'on croyait avoir trouvé dans les ruines de Paphos. Qu'est devenu le sarcophage? Il a plu à un Anglais qui l'a transporté au cimetière, sur la tombe de son frère!

Les colonnes de saint Marc et de saint Théodore servaient de pilori. On y exposait les traîtres innombrables, — vrais ou faux, — dont le moyen âge a fourmillé. Là, fut écorché vif Bragadino, défenseur de la ville, général au service de Venise. Son corps bourré de foin fut ensuite promené sur un âne, autour des remparts. Là, sainte Brigitte de Suède prêcha le peuple de Famagouste. « Un méchant démon, dit le chroni-

queur Macheras, l'avait prise pour organe : il était jaloux des richesses de la ville. » Vieille déjà, mais indomptable, la sainte clama contre les mœurs dont le relâchement ne s'explique que trop par la volupté du climat, les vins généreux, les parfums, l'influence secrète des souvenirs d'Aphrodite.

La, encore, Catherine Cornaro, dernière reine de Chypre, abdiqua le pouvoir. A titre de compensation, Venise lui consentait une revenu annuel de 20 000 ducats d'or. Catherine se retira en Italie ; entourée de musiciens, de lettrés, continuant à faire figure de souveraine, elle vécut jusqu'à un âge très avancé : privilège habituel de ceux qui jouissent d'une grosse rente viagère.

Parmi les ruines. — Allons, maintenant, à travers les ruines prodigieuses qui dressent leur misère hautaine. Dans l'espace livré au vent, trois couleurs dominent : bleu impérieux et uni du ciel, rouge provocant des anémones étendues en tapis, vert pur de l'herbe, vert si pur qu'il donne la même sensation qu'une boisson fraîche.

Ces églises dont je contemple les restes pathétiques, nos ancêtres, les croisés, les ont construites. Sur la terre d'Orient, elles furent le sourire de la France. L'art gothique, — même chez nous, — n'a rien produit de plus parfait.

Quelle dévastation ! Combien de temps encore agoniseront-elles ? Leurs plaies sont béantes, leurs toitures effondrées, leurs vitraux brisés ; pour consommer le désastre, un lichen doré mène, dans leur chair, son attaque de grande, d'infinie patience.

Nous allons au hasard. Sous nos pieds, le sable est chaud. Une lumière enchantée anime la plaine, habille les ruines d'une robe couleur d'amande grillée.

— Savez-vous combien il y avait d'églises à Famagouste ? me demande Moghrebgbab. Autant que de jours dans l'année, dit la tradition. Quelques-unes étaient spécialement vénérées. Sainte-Marie Hydra possédait une des sept cruches des noces de Cana.

— Qu'une chose si fragile ait pu être amenée sans dommages, en Chypre, qu'elle ait traversé les siècles, voilà qui est miraculeux.

— Oh ! fait Moghrebgbab, ce n'était qu'un de ces beaux pots

comme on en fabriquait alors dans l'île. Une autre église : Sainte-Claire de Chypre, était consacrée à la sainte qui, pour empêcher la peste de jamais reparaitre, trouva un moyen simple et radical. Elle la transforma en un rocher. On le montre aux sceptiques; au bord de la mer.

Monotonie d'un spectacle dramatique et pitoyable, les ruines se pressent, se succèdent. Dans leur aspect lamentable, quelques-unes restent charmantes. Je revois, comme une merveille, le clocher à jour de l'église Sainte-Anne.

Rarement vient-on visiter ces champs de la désolation. Quand nous pénétrons dans l'église des Carmélites, un hibou sort de son trou. Son vol couleur de rouille déplace l'air endormi. La voûte de la nef a cédé; le peu qui en reste, crevé de tous côtés, menace de crouler. Je vais vers le chevet, mais Moghreb gab me retient :

— Prenez garde, une pierre peut tomber.

Jadis, la magnificence de l'église fut grande. Ses parois étaient couvertes de fresques dans la manière de Giotto.

— Quand j'étais enfant, dit Moghreb gab, ces fresques étaient visibles. Quelques vitres auraient suffi pour les préserver.

Encore un peu de temps et ceux qui viendront ici ne trouveront plus trace des scènes pieuses, qu'à grand peine, nous parvenons à distinguer.

Dans les douves des remparts, les rainettes font leur bruit de rouet. Une dernière fois, je regarde ce que jamais plus je ne verrai. La prédiction de sainte Brigitte s'est accomplie : « Tu péris, nouvelle Gomorrhe; tu péris brûlée par le feu de la luxure, par l'excès de tes biens et de ton ambition; tes édifices crouleront, tes habitants s'enfuiront et l'on parlera de tes châtiments dans les contrées lointaines, car l'esprit de Dieu est irrité contre toi »...

La voiture qui m'emporte s'éloigne. Elle franchit les remparts; elle court dans la plaine. Famagouste disparaît et sa tristesse désespérée.

NICOSIE, CAPITALE DE L'ILE

Trois heures du soir. Sur la route qui même à Nicosie, il fait chaud. Rien à voir. A droite, à gauche, les champs sont monotones. De la poussière. Je ferme les yeux. Le dieu inconnu

qui me protège depuis mon arrivée, celui qui m'a arrachée aux douaniers, veille pour moi. Soudain il me dit :

— Regarde.

Des minarets dressent leurs lances dans une oasis d'un vert profond. Je retrouve mon âme de petite fille quand je feuilletais les *Mille et une Nuits*; cette ville qui m'apparaît, cette ville d'Orient, je l'imagine bizarre et magnifique.

Demain, commence le ramadan. Tard dans la nuit, jusqu'au moment où un fil blanc se distingue d'un fil noir, les pieux serviteurs d'Allah vont faire bombarde. Que de volailles ne doit-on pas plumer et troussez dans les intérieurs turcs, que de mets odorants en train de mijoter!

Les rues étroites du bazar offrent le grouillement d'une fourmilière affolée par le pied brutal d'un promeneur. Noirs, blancs, gris, jaune-serin, vert amande, bleu de ciel, ponceaux ou violets, les tcharcharsfs pissenet, se croisent, s'arrêtent, s'agissent, animés d'une vie trépidante. Il y a des becs-figues et des perdreaux, en grappes à toutes les devantures de barbiers; il y a des bocaux de « miel noir »; des morceaux de galette offrent la rouge apparence de morceaux de foie cru; des piles de cataplasmes blanchâtres sont comestibles, car ils sont au riz et au lait. Les poissons, les beignets crépitent dans l'huile des bassines; d'un large coutelas, les bouchers tranchent la gorge des moutons, jettent d'un côté la tête écorchée, hideuse et, de l'autre, la toison ensanglantée. Des vieilles qui vendent des pièces de soie posées par terre m'accrochent par le bras, essayent de me retenir. De leurs discours, je ne comprends que le mot de « Kyrià, Kyrià », dont elles me saluent et qui fait tinter, en mon esprit, le son léger de la clochette liturgique.

La cathédrale Sainte-Sophie. — Parce que Nicosie fut l'habituée résidence des rois Lusignan, je m'attendais à lui trouver un air de grandeur. Je suis déçue, mais le cache à M. Caruana qui, aimablement, me fait visiter la ville :

— Allons voir la cathédrale Saint-Sophie, m'a-t-il proposé.

Le ciel s'est chargé de nuées parcellaires à celles que Zeus amassait pour signifier sa colère aux humains; sa voix puissante gronde.

— Dépêchons-nous!

— Arrêtons-nous, au contraire; Zeustravaille à mon intention.

Jaunâtre ou, plus exactement, d'un pâle café au lait, plongée dans une demi-obscurité, puis, brusquement illuminée d'une clarté violente, éphémère, Sainte-Sophie révèle une beauté puissante, parfaitement équilibrée et qui ne m'étonne pas. En elle, je retrouve une église de chez nous. Cette voix qu'elle a pour m'appeler, entre deux grondements de tonnerre, je la reconnais. Un Français l'a édifiée; un Parisien. Il se nommait Thierry. Il avait un frère sous-chantre à Notre-Dame. Ainsi s'expliquent les similitudes qui m'ont frappée.

Soudain, les nuages crèvent. La pluie tombe, torrentielle. Sous le porche où nous nous réfugions, le gardien de l'église nous rejoint. Il est vieux, il vient à petits pas. Une houppelande d'un bleu noir lui bat les talons; sa tête est couronnée d'un turban jaune qui s'enroule autour d'un fez rouge comme une cerise. Il se penche pour m'aider à chausser d'ignobles babouches qui refusent de tenir; il pousse un vantail.

Je voudrais entrer ici avec respect, en pèlerin. Je ne sens dans mon cœur que de la curiosité, de la crainte, aussi. Depuis près de 500 ans, les Turcs occupent l'église. De quoi n'y auront-ils pas été capables? Quelles erreurs barbares n'auront-ils pas commises? Hélas! c'est tout de suite vu. Les piliers passés à la chaux ont perdu la pureté de leur galbe; les ombres qui les nimbaient et tournaient autour d'eux se sont évanouies. Un affreux badigeon de couleur verte couvre les chapiteaux. On a blanchi les murailles et placé des panneaux de plâtre découpé où étincelait la joaillerie des vitraux.

Aussi, à la joie que donne la majesté de la nef, la noblesse de ses lignes, se mêle de l'irritation et de la peine. Une œuvre d'art a été faussée, une « chose de beauté » a été défigurée.

En moi, le vieillard qui nous accompagne a reconnu une Française. De la main, il m'a fait signe. Il se penche, roule un tapis. Sur une dalle funéraire, l'effigie d'un chevalier apparaît. Il est couché les mains jointes, serré dans son armure. On lui a crevé les yeux, brisé le nez, écrasé les lèvres. Le pauvre visage blessé, martelé a perdu l'expression de repos, de sérénité que le sculpteur lui avait donnée; cependant, toute vie ne l'a pas abandonné. Devenu douloureusement étrange, inhumain presque, il retient longtemps par ce qu'il offre de pitoyable.

chez Sa Béatitude. — L'imprévu est un des plaisirs du voyage. Une lettre apportée, ce matin, m'informe que l'archimandrite, « Sa Béatitude », me recevra, aujourd'hui. Sa Béatitude est le plus haut dignitaire de l'Église orthodoxe de Chypre. Ses droits le font l'égal d'un souverain.

Ainsi que tous les membres du clergé, en Chypre, l'évêque de Nicosie est sorti du peuple. Dans l'île, les deux tiers de la population sont grecs. Les prêtres sont d'ardents patriotes. Pas de prône, presque, où ne soit rappelé aux fidèles le souvenir de leur origine hellénique. Sur tous les clochers, les couleurs bleues et blanches de la Grèce flottent librement. Comment s'étonner après cela que, dans l'insurrection qui vient d'avoir lieu, plusieurs prêtres aient été impliqués et que Mgr Nicodemus Nylonas, évêque de Kition, ait été arrêté à Limassol.

Sa Béatitude habite un palais ? Elle habite une maison de petit bourgeois, mais qui offre des restes vénérables. On l'a édifiée sur les voûtes en ogive d'un couvent où, récemment, a été retrouvée la tombe d'un des rois Lusignan.

Un prêtre, un « saint de Dieu », m'attend sous le porisque. Il est jeune et plein de force; son chignon est noir et luisant.

Dans le salon où l'on m'introduit, tout est peint à l'huile : les murs, le plafond. Des chaises de paille. Un canapé Louis-Philippe. Quand on s'assied, ses ressorts fatigués cèdent brusquement et l'on croit tomber dans un trou.

Mais, voici Sa Béatitude. Celle-ci porte le haut bonnet et la robe noire des prêtres ordinaires. Couleur d'ivoire et d'un ton uniforme, la peau du visage est si mince, si tendue, qu'à la pointe des pommettes, on ne serait pas étonné de la voir se déchirer; la barbe grise descend sur la poitrine; embusqués sous de gros sourcils, les yeux surprennent par leur feu. Par moments, ils vous quittent, ils cessent de regarder devant eux, ils vont retrouver la pensée profonde, intérieure.

Échange de politesses. Un serviteur apporte la collation habituelle : confitures de pêches; verre d'eau.

La conversation s'engage et je me hasarde à poser une question qui me hante depuis mon arrivée en Chypre. Tant de fois on m'a dit que les souvenirs de l'antiquité grecque y demeurent vivants ! Ces prêtres pourront me répondre. Ils

causent avec des gens du peuple; ils sont fils de paysans.

— Vous nous prenez au dépourvu, remarque le « saint de Dieu ». Quand on est mis ainsi en demeure, on ne trouve rien ou, plutôt, on ne trouve que des détails sans intérêt.

Il se tait. Dans cet appel que lui et Sa Béatitude font à leur mémoire, il y a ce désir charmant de m'obliger, de me renseigner exactement.

— Quand j'étais enfant, dit Sa Béatitude, je me souviens que si l'un de mes frères ou moi-même étions malades, ma mère pétrissait un gâteau avec du miel et de la farine, elle le cuisait. La nuit venue, elle le déposait au carrefour le plus proche. Le sens religieux que cet acte avait, dans l'antiquité, ma mère l'ignorait. Jamais, elle n'a su la vieille croyance; les chiens d'Hécate jettent la maladie aux enfants; il faut les adoucir...

— Ce peuple de Chypre, remarque le « saint de Dieu », est un des plus vieux du monde européen. Les cérémonies qui accompagnent les actes essentiels de sa vie, il ne les a pas imaginées; elles lui sont imposées par son origine grecque. Un mariage a-t-il lieu? l'époux, en entrant dans la maison, égorgue un coq avec un couteau à manche doré. Ses pères faisaient ainsi pour se rendre les Pénates favorables. Le menu du repas qui précède la nuit de noces ne comporte que des pigeons. N'est-ce pas le souvenir évident de la colombe de Vénus, déesse de l'île? La mère noue elle-même la ceinture de l'épousée et c'est elle qui la dénoue dans la chambre nuptiale.

— D'ailleurs, reprend Sa Béatitude, c'est surtout à l'occasion des mariages que se sont conservées les traditions. En voici une qui est charmante. La confection du matelas destiné aux futurs époux est confiée aux jeunes filles. Elles chargent la laine sur un chariot; elles vont à la source; elles sont autant de Nausicaas; elles rapportent la laine à la maison; elles cousent le matelas en chantant. Que chantent-elles donc?

Sa Béatitude s'est tournée vers le « saint de Dieu » pour qu'il lui vienne en aide. A eux deux, ils reconstituent une partie de l'hymne :

« Citronnier, rempli de fleurs, — Jette tes fleurs sur ce matelas, — Pour que le mari et la femme — Y dorment comme deux colombes... »

Mais, dans l'esprit de Sa Béatitude, cet épithalame éveille un souvenir d'un ordre différent :

— Dans l'Église orthodoxe, fait-il, avant la lecture de l'évangile et de l'acte des apôtres, l'évêque qui officie bénit les fidèles en psalmodiant :

« Dieu saint! Dieu puissant! Dieu immortel! »...

Ce chant d'une beauté si pure est un legs des Doriens. Il remonte loin dans les âges. Quand brûlait le feu du sacrifice, le chœur le scandait en tournant autour de l'autel.

LA PLAINE DE LA MESSAORÉE

Sur la route dorée de soleil et que les vents aèrent, l'auto court entre les blés et les oliviers. L'air de cette heureuse matinée, à moi semble tiède. Accoutumés à plus de chaleur les paysans cypriotes sont embobelinés dans des châles, dont les effilés se tordent, se hérisSENT autour de leur front, de leur visage. Chacun d'eux, sur ses épaules, semble porter la tête de la Gorgone.

A perte de vue, la plaine de la Messaorée développe son aspect monotone. Fertile en céréales, elle alimente toute l'île. Dans les années ordinaires, le blé et l'orge y rendent vingt pour un. Les paysans de la Messaorée sont à leur aise; pourtant leur vie reste simple. Peu de viande et seulement celle du cabri et du porc dont le goût se marie à celui des colocasses. Le bœuf n'apparaît sur les tables qu'exceptionnellement. Dans certaines parties de l'île, jamais : « Dieu nous a donné le bœuf pour nous aider dans nos travaux, y entend-on dire. Le massacrer, le manger en récompense de ses peines, c'est péché mortel. »

Sobre en ce qui touche la nourriture, le paysan cypriote se rattrape sur la boisson. L'alcoolisme est une des plaies de l'île. Dans les districts de vignobles, le vin, l'eau-de-vie se boivent avec excès.

« J'étais récemment en voyage, vers l'est, dans les Karpates, m'a raconté un avocat de Limassol. Deux paysans se sont attablés près de moi, à l'auberge. En une heure, chacun d'eux a vidé sa bouteille d'eau-de-vie, en a demandé une autre. »

Nous descendons vers la mer. Le paysage s'adoucit. Des troupeaux de moutons et de chèvres se pressent dans la pous-

sière, sous la conduite de leur berger au bissac poilu; des femmes aux yeux noirs s'écartent pour nous laisser passer. Elles vont par groupes. C'est dimanche. Une joie paisible nous accompagne, nous sourit jusqu'au port de Kérynia qui dort sous la lumière, comme touché par un charme.

SUR LA CÔTE

Kérynia. — Il a la mélancolie des choses très vieilles ce port minuscule dont la passe étroite était gardée par une tour maintenant ruinée. Jadis, les plus puissants navires de guerre sont venus s'y abriter. Les plus puissants navires avaient, alors, la dimension d'une grosse barque.

Un brick à coque bleue et blanche y est à l'ancre, solitaire. Rien ne bouge sur l'eau vert bouteille. Le bruit inséparable des humains semble étouffé pour jamais; le silence oppressant est celui qu'on respire près des morts.

Sur la courbe du quai, d'étroites maisons serrées l'une contre l'autre montrent leur vieux visage fardé. Elles dorment, elles aussi. Il semble, qu'à l'abri de leurs murs, doivent se passer des choses mystérieuses, romanesques qui n'arrivent pas ailleurs. Quand vient le soir et qu'une lune d'argent rose fleurit le ciel, quand trois points d'or, — ceux des ampoules électriques, — piquent l'obscurité, on ne serait pas du tout étonné de rencontrer ici des fantômes. De l'épaule, ils ont poussé les portes qui, tout le jour, sont si bien fermées. Sur les dalles du quai, ils traînent leurs suaires effilochés.

Jadis, ils ont été des vivants à la fureur rapide et sombre. Les évoquer, réveille dans l'esprit de féroces anecdotes. Plus d'une s'est déroulée dans le château dont la lourde masse borde la grève. Ce n'était pas pour s'y divertir que les Lusignan l'avaient construit. Les grosses tours rondes qui le flanquent sont des défenses. Kérynia, seul point accessible au nord, était un des bastions de l'île; continuellement, on le voit jouer un rôle dans les guerres soutenues par la dynastie.

Je franchis les ponts-levis. Au sortir de la grande lumière, des voûtes profondes me happent; mes pieds glissent sur une pente humide; dans l'épaisseur des murs s'ouvrent des salles où passe un fil de clarté. Au-dessus d'une ogive, le lion des Lusignan me jette un regard hargneux.

Je le nargue. J'ai un guide. C'est un Grec. Sa figure charmante est trop belle pour un humain. Il est svelte et souple comme Mercure. Et, pourquoi, je vous prie, ne serait-ce pas Mercure lui-même ? Les dieux avaient de ces fantaisies. Il a troqué son pétase contre un fez rouge dont le gland noir lui époussette le cou ; ses pieds légers, ses pieds ailés, il les a enfermés dans de solides chaussures.

Les prisonniers qu'il feint de garder doivent avoir le cœur réconforté quand il paraît ; car, j'aurais déjà dû le dire, le château de Kérynia est devenu une prison. Les oubliettes en sont célèbres. Elles ne sont pas seulement à je ne sais combien de pieds sous terre, l'eau de la mer y pénètre ; les prisonniers, dit-on, y marinaient dans une sorte de saumure.

Dieu d'Amour. — Toute la nuit, sous mes fenêtres, la mer a hurlé comme prise de démence. Le ciel est d'une noirceur telle qu'on ne saurait la comparer à aucune autre. Brusquement, jusqu'au bout de l'horizon, les nuées se fendent : éclairs, tonnerre, pluie en cataractes. Je téléphone à M. Euripide à qui l'on m'a recommandée et qui a bien voulu se charger de retenir l'auto, les bourricots nécessaires pour monter au château de Saint-Hilarion :

— Vous m'aviez assuré, hier, qu'il ferait beau, aujourd'hui.

Une voix lointaine et qui doit ressembler à celle qu'avait l'oracle réplique :

— Nous sommes dans le pays des dieux ; leur plaisir est de contrarier les humains.

— Que faire ?

— Attendre.

— Nous risquons d'attendre longtemps.

— Les dieux savent que, maintenant, la vie va vite. Une plaisanterie ne peut plus durer dix ans.

M. Euripide a raison. Une heure ne s'est pas écoulée que, de nouveau, le ciel étend sa nappe d'eau pure ; les montagnes reprennent leur couleur d'améthyste.

L'auto démarre. Traversée rapide de la petite ville. Les inflexions du rivage, les colorations changeantes des monts, leurs formes découpées prêtent au paysage un charme plein de noblesse.

Au sommet du piton le plus élevé, le squelette d'un château se profile durement. Depuis mon arrivée à Kérynia, on ne cesse de me parler de Saint-Hilarion, de me dire :

— Ne manquez pas d'y monter.

A cause de cela, je m'en suis fait une idée prodigieuse et, maintenant que je suis en route, j'ai peur d'aller vers une déception. Je l'avoue à Euripide. Il me rassure :

— Le château n'est pas seulement celui de Saint-Hilarion; c'est celui du Dieu d'amour.

— Vous dites ?

Euripide braque vers moi l'étincelle de ses grosses lunettes rondes qui le font ressembler à l'oiseau de Minerve :

— De son vivant, Éros, fils d'Aphrodite, fut roi, en Chypre.

Verdure des champs de blé et d'orge. Jardins d'agrumes; jardins enchantés où les Hespérides continuent de mûrir des fruits d'or.

Je regarde mon compagnon. Euripide! Ce nom est impressionnant. Je demande :

— Est-ce que vous descendez du grand poète tragique?

Euripide sourit, il est flatté :

— Peut-être... Pourquoi pas? C'est bien possible. Je ne suis pas le seul à m'appeler ainsi dans l'île. J'ai des cousins. Ils ont un magasin : « Euripide. Au grand chic ». Vous avez dû voir ça, à Nicosie, dans le bazar...

Des baudets nous attendent au pied d'un olivier.

L'échine courbée, leurs beaux yeux obstinément fixés sur le sol, ils sont l'image parfaite de la résignation totale à un sort injuste.

Un sentier file à travers les terres. Euripide s'y engage. Avec ses maigres jambes qui n'en finissent plus, son buste plat, il fait penser à Don Quichotte sur l'âne de Sancho.

Les solitudes pierreuses se succèdent. Le soleil darde sur nous sa force brûlante.

Très haut, très loin, hallucinant, fantastique, le château du Dieu d'Amour dessine sa grandeur tourmentée. Quel fol, dans un jour de démence, a entrepris de le bâtir?

— Un fol! rétorque Euripide; non, mais un audacieux : un Lusignan.

— Donc, un Français. Les Lusignan sont des Poitevins.

— Au pied des remparts, il faut abandonner les ânes, passer

sous une poterne, suivre des passages voûtés et courbes : deux étages de passages :

— Regardez, dit Euripide, comme c'est fait, comme c'est parfaitement fait ! Comme les joints sont dressés, comme les voussoirs sont taillés.

Titanique énergie du Lusignan qui a construit cela, qui l'a voulu comme un refuge contre des dangers subits.

— La place est si forte qu'aucun assaillant ne l'a eue par capitulation, explique Euripide qui ajoute : « Pour le populaire, aujourd'hui encore, c'est une prison enchantée où un roi jaloux enferma une reine trop belle. »

Des escaliers éboulés sont taillés dans le roc ; une chapelle qui n'offre plus qu'un pan de mur était dédiée à saint Hilarion. Encore des escaliers, des chemins de ronde à donner le vertige, car ils dominent l'abîme. Des arbres ont poussé dans le creux des pierres ; des pins au noir feuillage tendent leurs racines aériennes comme des pièges.

Nous voici dans un second château, auquel celui que nous venons de franchir forme un rude écrin.

Les ruines s'entassent, les matériaux s'accumulent ; nous traversons des murs troués, nous contournons des rochers, nous les escaladons. Aux endroits périlleux, Euripide se retourne, me tend une main secourable.

Maintenant, c'est une suite de passages, de cours dévastées, de salles en ruines établies sans plan, sans système, tout un labyrinthe au travers duquel nous errons. Les pentes sont glissantes, abruptes ; mes pieds sont meurtris.

Dans ce qui fut la salle des gardes, une ogive démesurée ouvre sur la mer son arche grandiose :

— Ne vous penchez pas, au nom du ciel, me crie Euripide, ne vous penchez pas...

A une profondeur qui épouvante, la côte découpe ses baies nombreuses et charmantes, ses caps hautains, ses presqu'îles aux attaches délicates. Au delà des gorges pierreuses, des vallées, les montagnes de leurs dents aiguës mordent le ciel.

Comme dans tous les châteaux, il y a, ici, la chambre du roi. Elle est en haut du plus haut pic. Que le roi ait jamais eu l'idée d'y percher pour y arriver les jambes rompues par des centaines de marches, voilà qui est tout à fait invraisemblable. Cette chambre n'était qu'une « guette ». Euripide l'affirme

et l'on ne saurait qu'approuver ces paroles de bon sens,

En face de nous, une tour ruinée se dresse au sommet d'une cime. Euripide l'appelle la chambre de la reine :

— Allons-y, propose-t-il.

Mais la fatigue est dans mes membres comme un poids douloureux. J'insinue :

— Est-ce si nécessaire ? On la voit très bien d'ici.

— On la voit très mal, au contraire, et comment ferez-vous pour la décrire si vous n'y êtes pas entrée ? Du courage. Allons.

— Je me lève ; je viens, ô Euripide, homme scrupuleux.

Dans l'immense salle où, enfin, nous parvenons, des ogives ornées de fleurons sont presque intactes ; le soleil passe à travers leurs découpures et dessine, sur le sol, des taches brillantes aux formes bizarres. Plus de voûte. Partout, les cistes poussent en fourrés ; au centre d'une couronne de feuilles poilues comme un animal, la mandragore offre son bouquet de fleurs serrées, vénéneuses et d'un violet funèbre. Si l'on tire sur la racine, on a l'effroyable surprise de croire qu'on a déterré un corps de nouveau-né. Tout y est : les jambes, le buste, les bras...

AU COEUR MONTAGNEUX DE L'ILE

A Limassol, où, bientôt, je reprendrai la mer, j'ai retrouvé Euripide qui y est venu pour quelque affaire. Il m'a proposé de m'accompagner dans une dernière promenade. Tournant le dos au rivage, nous allons vers le cœur du pays, le massif du Trôodos qu'on appelle aussi l'Olympe. La route montante dessine d'innombrables lacets. Les montagnes pierreuses ont la teinte de la colchique. L'or et le mauve, ce matin, sont les couleurs de l'île.

Il y a, dans l'air, une douceur molle et tendre. Les puissances lointaines infiniment et qu'on pourrait croire mortes, continuent d'agir ici, d'être dominatrices. « Ce n'est pas en quelques siècles, disent les Cypriotes, qu'on change les mœurs d'un peuple, ses traditions. » A Paphos, sur les débris des temples où Aphrodite avait ses autels, les femmes viennent encore prier la déesse de leur conserver le cœur de celui qu'elles aiment.

Au fond d'un ravin, une eau furieuse, enragée, bondit sur

les rochers. Des âniers suivent son cours. Ils sont poilus et cuits par le hâle ; leurs boléros noirs sont galamment soutachés et, comme dans les temps les plus reculés, tous, tous, ils sentent l'oignon à empoisonner la terre et les cieux.

Parmi les hauteurs, Euripide me désigne une longue crête chenue : le Trôodos. Certains noms portent en eux une force évocatrice. Le Trôodos ! Je m'imaginais de grandes cimes héroïques. Je vois de longues lignes douces, presque molles.

Le Trôodos est une très vieille montagne. Le vent et les eaux, depuis des millénaires, ont usé, raboté ses saillies.

— A son sommet, m'apprend Euripide, la neige persiste dans les anfractuosités, même au cours des étés les plus chauds. Les rois Lusignan s'en faisaient apporter à leur palais. Il n'y a pas longtemps encore, ceux qui en approvisionnaient le pacha de Nicosie étaient exempts de l'impôt.

L'auto continue de monter. Au long des talus fleurissent les pâles asphodèles qui portent sur elles une odeur de corruption. Est-ce pour cela que les Anciens les avaient choisies comme emblème de la mort ? Le soleil qui gagne le zénith fait les ombres plus dures, plus courtes. L'air devient âpre. Le vent est tranchant comme un sabre. Nous sommes à deux mille pieds.

— Ici, remarque Euripide, les vignes commencent.

De gros moignons couverts de nodosités escaladent les pentes en files disciplinées. Pas d'échalas. Le vigneron cypriote maintient ses céps à trente centimètres au-dessus du sol. La sécheresse du pays l'y constraint. Passée la saison des pluies, la vigne n'a d'autre humidité que celle des rosées nocturnes.

— Peut-être est-ce un avantage, dit Euripide. La maturation se fait comme dans une étuve. Le titre en sucre de nos raisins est très élevé.

Encombré de pierrailles, d'une blancheur crue, aveuglante, le sol, ici, est calcaire. Les céps y donnent des raisins noirs ou blancs qui fournissent un excellent vin de table.

Le fameux crû de Commanderie est rare. Il ne se trouve que dans une dizaine de villages du district de Limassol, centre vinicole de l'île et dans quelques villages de la région de Lacarna. Seuls, les paysans le fabriquent.

— Ils n'emploient, explique Euripide, que des raisins provenant de céps originaires de Malvoisie et ayant mûri sur un

sol volcanique. Les grains sont triés un par un. Comme pour le vin de paille, on les dispose sur les terrasses des maisons par-dessus des branches, du feuillage. Sous l'ardeur du soleil, l'eau de la pulpe s'évapore, la teneur en sucre du raisin augmente d'autant, arrive à chiffrer 22 et 23 degrés à l'aréomètre Baumé. A coups de maillet, d'abord, au pressoir ensuite, on écrase les raisins. Le jus qui sort est déjà un véritable sirop. Le paysan le recueille dans une jarre en grès ou dans une outre goudronnée. Il ne le portera à la ville qu'au bout de trois ans. Alors, on peut le boire. Il est préférable d'attendre une quinzaine d'années. Lentement, l'esprit du vin subit l'influence d'une oxydation mystérieuse. Son arôme s'enrichit, devient divin.

Le cuivre, richesse de Chypre. — Des éboulis, de grandes roches sauvages. Nous sommes au milieu d'un monde minéral au calme ardent, étrange. Les rochers qui nous enferment, nous dominent, sont roux comme la rouille, rouges comme des grenats, aussi verts que des émeraudes ou bleus ainsi que les turquoises qui brûlent au soleil. Une prodigalité folle semble les avoir incrustés d'or. Chacun d'eux, par sa couleur, révèle la richesse dont il est chargé. Voici des azurites, des malachites pailletés de cuivre. Depuis des siècles qu'on l'éventre, la terre de Chypre continue de recélérer des trésors.

Laissant la voiture, nous grimpons sur le flanc d'une des hauteurs. Point de sentier; nous allons en biais à travers les pierailles qui roulent. Des plantes armées d'épines s'efforcent de nous agripper au passage. Roses et blancs, des cistes délicats fleurissent.

Près du sommet, une excavation a été creusée. Dans la galerie qui est assez large pour un homme, les bruits prennent une résonnance singulière. Devenue méconnaissable, la voix d'Euripide dit :

— Les Romains ont percé cette galerie: elle va loin sous la montagne. Il y avait, ici, jadis, une importante exploitation de cuivre.

Mais, bientôt, l'obscurité nous force à faire demi-tour. La voiture nous entraîne. Une ville entière, comme par magie, surgit au flanc de la montagne : des bungalows, des villas, d'immenses hôtels.

— Trois cents, quatre cents chambres, annonce Euripide, salle de bains, eau courante, tout le confort et l'air pur...

Quand la plaine de la Messaorée semble consumée par un formidable incendie où la terre prend l'apparence de la cendre, quand Nicosie et les villes de la côte deviennent des étuves, les fonctionnaires anglais de l'île, les Cypriotes fortunés montent à Platres.

Pendant des kilomètres, la route, maintenant, s'enfonce dans les profondeurs d'une forêt de pins. Chauffée par le soleil, elle sent bon la résine. Entre les colonnes des troncs apparaissent de grandes roches, des pyrites éclairées comme par une flamme. Dans les hautes branches des arbres, c'est une musique basse et douce, avec, soudain, la sonorité d'un large accord plaqué et qui résonne longtemps. Un arbre tombé nous barre en partie la route, un gros arbre que le poids de sa ramure a entraîné. Quand l'auto passe sur ses branches, c'est un craquement sec comme si nous achevions de le tuer. Ailleurs, les pins montrent des bras brisés, tordus dans des sirènes qui épouvantent. Quel tortionnaire les a ainsi martyrisés ? Je le dis à Euripide. Ce garçon ne connaît que la réalité des choses. Il me regarde étonné :

— Le vent, me répond-il, le vent.

La forêt a fui et sa suave odeur de cassolette. Sur les blocs rocheux, la lumière joue des symphonies inouïes. Des orifices de galeries sont des bouches d'ombre. On n'y pénètre qu'en rampant. Qui les a forées ? Les Romains et, plus lointainement, les Phéniciens. Dans l'antiquité, ce sont eux qui tiennent toute la Méditerranée. Actifs et subtils, ils s'installent aux bons endroits. Avec des moyens primitifs, ils se lancent dans des entreprises formidables. Ils construisent des villes comme Paphos, où les murs faits en pierres de cinq mètres de long sur deux mètres de haut sont superposés sans ciment et reposent sur des assises de pierres plus colossales encore. Chypre les enrichit d'une richesse fabuleuse. Nulle part, il n'y a des forgerons aussi adroits, des ciseleurs aussi délicats. L'éblouissante armure d'Agamemnon est le cadeau d'un roi cypriote.

Soudain, Euripide se dresse à demi : il me désigne le flanc d'une des hauteurs où l'azurite plaque ses couleurs enchantées :

— C'est à moi ceci. Je viens de l'acheter. On a analysé le mineraï. C'est plein de cuivre.

Rêve merveilleux? Conte prodigieux, chimère ou réalité? Qui sait? Mon compagnon n'est pas une exception. La même fièvre brûle les veines de ses compatriotes. Quand il s'agit de mines, tous s'appellent Euripide.

Mine d'amiante. — Chypre est une île généreuse, proclame Euripide. Non loin d'ici, nous allons trouver une mine d'amiante. Je ne l'ignore pas. L'un de ses directeurs, M. Artémis, que j'ai vu à Nicosie, m'a engagée à l'aller visiter.

Mais, sur la route, la neige s'accumule, forme une épaisse couverture, tricotée serrée. Le chauffeur ralentit :

— Impossible d'aller plus loin, déclare-t-il.

— Essayez, insiste Euripide.

L'auto fait encore quelques mètres et stoppe. De son œil brun, inexpressif et brillant comme celui d'un oiseau, le chauffeur considère l'étendue neigeuse :

— Je ne veux pas m'engager là-dedans; nous n'en sortirions pas.

Euripide semble hésiter, puis se décide :

— Demi-tour, conduisez-nous au monastère.

S'adressant à moi, il ajoute :

— Ne regardez rien. Par ce temps, on ne travaillait pas à la mine. L'exploitation, en effet, s'y fait à ciel ouvert. On attaque la montagne sur un front pouvant recevoir cent ouvriers. Ils progressent en descendant et en biais pour éviter les éboulements.

La forêt, de nouveau, nous enveloppe. Sur la route défoncée, l'auto fait du « vingt » à l'heure. Les vitres sont embuées, j'ai froid.

Le chauffeur, qui nous entend répéter le mot d'amiante, plonge la main dans une des poches de la voiture :

— Justement, fait-il, ça en est.

La pierre qu'il me donne ressemble à un morceau de charbon poussiéreux que parsèment des points brillants. Elle est lourde dans ma main. Euripide la prend et la casse. Des fibres apparaissent lustrées, blanches, légères, fines comme des plumes.

— Des gens, m'apprend le chauffeur, l'appellent pierre à coton.

— C'est même ce nom qui a donné à un Italien l'idée de l'exploiter en Chypre, ajoute Euripide.

— C'était un technicien ?

— C'était un dentiste. Un nommé Trombetta. En 1907, il a fondé une Société pour l'extraction de l'amiante. La première année, on n'a tiré que cinq cents tonnes. L'affaire, cependant, commençait à marcher, quand la Grande Guerre a éclaté. L'exploitation est tombée à rien. Elle reprend depuis la paix. L'an dernier, on a extrait quatorze mille tonnes. La Société a construit une voie aérienne de dix-huit milles anglais entre le Trôodos et le port de Limassol. Le transport du minerai se fait en wagonnets, par câble; au temps de Trombetta, il avait lieu par chars à bœufs.

— Et, dis-je, les ouvriers sont des gens du pays ?

— Tous. Les deux tiers sont des hommes. Les femmes sont plus actives, plus courageuses. Ce sont des montagnardes. Vous seriez étonnée de voir les charges qu'elles portent. Les ingénieurs de la mine le disent : elles font plus de travail que les hommes.

— Je souhaite qu'on le reconnaîsse autrement qu'en paroles.

— Les hommes sont payés de 2 à 3 shillings pour une journée de dix à douze heures de travail; les femmes reçoivent un shilling et demi.

Inégalité qui révolte. Vais-je le dire? Euripide ne m'en laisse pas le temps. Je dois noter que la qualité de l'amiante dépend de la longueur de ses filaments. Or, tandis que ceux de l'amiante du Canada vont jusqu'à douze centimètres, ceux de l'amiante cypriote n'en atteignent que deux.

— Ils se prêteraient mal au tissage, remarque Euripide ; mélangés avec du ciment et comprimés à haute pression, ils servent à faire des tuiles. Légères, incombustibles, celles-ci couvrent nombre de chalets. L'Italie, la Suisse, l'Allemagne les utilisent en grande quantité.

Uni encore au ciment, l'amiante cypriote est également employé à faire des tuyaux qui ont, sur les tuyaux de fer, l'avantage de ne pas se rouiller, de ne pas éclater sous l'action du gel. Le prix en est élevé; mais, finalement, l'acquéreur réalise une économie.

Le monastère dans la montagne. — Les ornières de la route sont profondes. L'auto bondit. Les mots que j'écris montent,

se chevauchent, sont hachés de zébrures. Les arbres de la forêt ont l'air de sauter. Les roches, elles aussi, dansent. C'est quelque chose de fou, car ces roches, riches en minerai, sont vertes, bleues ou rouges.

La route suit en lacets la prodigieuse montagne; elle se creuse, elle descend. Des bâtiments au toit très bas sont tassés dans une conque que le brouillard enveloppe. Une cours'ouvre, noire, fangeuse. Un cochon y grogne. Des poules sautent du fumier et, tendant le cou, appellent au secours leur tyran et défenseur : le coq.

Euripide frappe à une porte. Après bien du temps, on entend un bruit de pas. Le battant s'ouvre. Un moine paraît. Il n'est plus jeune, son visage est rond, barbu naturellement. Un maigre chignon dépasse son galimatié. Il explique qu'il est seul, au monastère. Les autres moines sont en tournée. Il ne s'attendait pas à une visite par ce froid, à cette heure!

Sa robe noire est déchirée en plus d'un endroit et a bien des taches.

La salle où il nous introduit sent la fumée; un fuseau de lumière filtre par un fenestron grillagé, et d'abord je ne vois rien que les murs noircis, les poutres solides non équarries; puis, dans un angle, près de la cheminée, je distingue une femme assise sur ses talons. Dans une ancienne souque à pétrole, elle fait frire des morceaux de colocasse. Elle est vieille, mais ses cheveux tressés pendent sur son dos comme à une petite fille. Avoir un chignon, en Chypre! Prérogative enviable. Elle paraît réservée aux popes.

Cependant, le moine, le « petit moine », comme l'appelle Euripide, nous a laissés. Occupée de sa friture, la femme semble ne nous prêter aucune attention. Avec une fourchette, elle tire les colocasses de l'huile, les secoue pour les égoutter; mais elle m'entend causer avec Euripide, elle se tourne, me salue en français.

« Est-ce que je ne veux pas m'asseoir, manger ou boire quelque chose? »

Notre langue, dans ce monastère perdu de la montagne, sur les lèvres de cette paysanne, quelle surprise!

Je demande :

— Où avez-vous appris le français?

— A Larnaca, chez les sœurs de Saint-Joseph.

— Vous y êtes restée longtemps ?

— Quatre ans; mais j'ai perdu l'habitude de le parler. Vous êtes bien la première Française qui vient ici.

Elle glisse les colocasses sur une assiette. Elle dit comme pour elle-même : « J'aimais bien le français : c'est une belle langue. » Elle lève vers moi ses yeux usés, et elle ajoute cette phrase qui me stupéfie :

— C'est la langue des dieux.

Maintenant, le « petit moine » nous propose de visiter le monastère. Il fait de plus en plus froid. La nuit vient. Tout prend un aspect de délabrement, de tristesse indicible. De la chapelle tombe une humidité glaciale. Nous montons un escalier extérieur en bois. Dans le bureau de l'archimandrite, il y a une table à écrire, un fauteuil. Quel luxe !

De nouveau, le « petit moine » nous quitte. Quand il revient, il tient sur sa paume trois pommes rouges, comme vernissées. Il m'en donne deux; il en donne une à Euripide. Elles ont une odeur aigre et pourrie, les pommes du « petit moine », mais il ne sera pas dit que nous serons venus au monastère et qu'on nous aura laissés partir les mains vides.

A travers les branches des sapins, le ciel montre une pâleur qui, quelques instants encore, se souvient d'avoir été vermeille. La plus douce des lunes se lève; ses rayons tombent sur les trésors brillants de la montagne. Le moteur ronronne. Je révasse. Devant nous s'ouvre la mer par où je partirai demain.

HENRIETTE CELARIÉ.

LA BAISSE DE LA LIVRE ET SES CONSÉQUENCES

Dès sa constitution, le Cabinet de coopération nationale de M. MacDonald a entrepris de rétablir les finances anglaises pendant le répit que donnaient les crédits trouvés près de la Banque de France, la *Federal Reserve Bank* et les émissions du Trésor à Paris et New-York.

Un projet de budget rectificatif hâtivement établi fixait le déficit budgétaire à 170 millions de livres et le comblait par 90 millions d'économies et 80 millions de taxes nouvelles, mais, ainsi qu'il était facile de le prévoir dès la constitution du ministère, le projet établi par un travailliste, approuvé par des libéraux, ne réalisait que des réformes insuffisantes ou inopportunes, et cependant son élaboration avait soulevé dans le ministère des discussions passionnées. Divisé contre lui-même, le Gouvernement ne pouvait avoir grande autorité sur le pays; mais les élections du 27 octobre et l'échec retentissant du parti travailliste vinrent bientôt améliorer la situation.

On se rappelle les événements de septembre : continuation des retraits d'or à la Banque d'Angleterre par les créanciers étrangers, épuisement rapide des dernières ressources du Trésor, enfin capitulation du Gouvernement devant la rébellion des marins. Le 20 septembre, devant le refus opposé par la Federal Reserve Bank à une nouvelle demande de secours, le Gouvernement de coalition décrétait pour six mois l'abandon du *Gold exchange standard*. La livre cessait d'être échangeable à vue contre de l'or, et se soumettait aux fluctuations de l'offre et de la demande : événement immédiatement marqué par une chute verticale du sterling et dont les conséquences

immédiates
l'Angleterre

de la marine
Cilé dans
commun
stabilisat
de m
l'est l'
l'Océan
de fr
réass
fixai
combi

A pour
lui profi
anglai
ner en

I geai
dans
déda
succ
à ac
capit
du gouv
au calo
ses pa
des che

immédiates et lointaines ne sont heureuses en général ni pour l'Angleterre, ni pour le reste du monde.

A L'ÉTRANGER

Depuis le milieu du xixe siècle, avec le développement de la navigation à vapeur et des transactions internationales, la Cité de Londres avait pris peu à peu une place prépondérante dans la compensation des crédits qui règle les opérations commerciales entre pays de monnaies différentes. Grâce à la stabilité séculaire de la livre sterling, cette monnaie servait de monnaie de compte dans le monde entier, au Brésil et à l'est de Gibraltar jusque dans les mers de Chine, l'Australie, l'Océanie. C'est en livres sterling que se traitaient les contrats de fret, les assurances navales et presque tous les contrats de réassurances. Les mercuriales des grandes places anglaises fixaient les cours des métaux, des matières premières, des combustibles.

Après la guerre, quand la livre était dépréciée de 24 pour 100, la Cité put craindre un moment que les États-Unis ne lui ravissent ces priviléges dont elle tirait de très importants profits: c'est pourquoi les experts financiers du gouvernement anglais le poussèrent à engager un effort obstiné en vue de ramener la livre sterling au pair, comme l'avaient fait leurs ancêtres en 1819-1822 et les États-Unis après la guerre de Sécession.

L'avarie du franc, du mark, de la lire, du rouble décourageait par ailleurs les producteurs du monde entier de traiter dans ces monnaies; la brutalité en affaires du Yankee et son dédain des mentalités étrangères aidèrent d'autre part au succès. La continuité de l'effort encourageait les spéculateurs à acheter du sterling: c'est notamment ce que faisaient les capitalistes américains, ainsi que les bénéficiaires de la baisse du mark et de l'évasion des capitaux allemands. Dès que le gouvernement anglais renonça au cours forcé en 1925 et revint au Gold exchange standard, le monde entier recommença à calculer ses prix, à régler ses opérations en douane, ses frets, ses assurances en livres sterling; les producteurs exigèrent en paiement de leurs clients des *sterling bills* avalisés par des banques de la Cité; les capitaux circulants repritent le chemin de Londres, d'où ils étaient redistribués en laissant

comme trace de leur passage des écarts d'intérêt substantiels.

Il semble que les 2/3 des transactions internationales se traitaient en sterling. En outre, dans beaucoup de pays où la monnaie n'était pas stable, beaucoup de contrats entre nationaux se traitaient en livres et étaient dénoués en monnaie nationale au cours du jour.

Subitement, le 20 septembre dernier, tous les contractants, qui de bonne foi avaient négocié en adoptant comme étalon la livre sterling dont personne ne discutait encore la fixité, apprennent que la base de leurs contrats est modifiée. Le vendeur qui comptait sur une somme déterminée apprend qu'il n'en recevra plus *après change* que 80 pour 100, ou moins encore, perte tout à fait imméritée, surtout si elle réduit une dette déjà reportée lors d'échéances antérieures.

Par exemple, les contrats en cours libellés en livres sterling montaient *sur la seule place de Lyon* à 5 millions de livres, dont une partie provenait de reports consentis lors d'échéances antérieures. Les vendeurs recevront 500 millions de francs, ou moins encore, au lieu de 625 millions dont ils étaient convenus.

On remarquera que souvent le vendeur, payé en *sterling bills*, vend des livres sterling à terme avec même échéance pour se faire des disponibilités immédiates, ce qui le couvre contre la baisse du sterling, mais transfère la perte à un tiers. D'innombrables conflits ont déjà été soulevés et devront se dénouer devant les tribunaux, avec cette complication que presque tous les cas sont des cas d'espèce et que juridictions et jurisprudences seront également difficiles à fixer, l'abandon du Gold exchange standard résultant d'une décision du gouvernement anglais et la plupart des conflits étant soulevés dans des pays et entre des parties ne relevant pas de ce gouvernement.

Les chambres de commerce se sont préoccupées de la question. Les chambres internationales concluent généralement que, la livre étant assimilée à l'or lors de la transaction, celle-ci devait de bonne foi et en équité se dénouer sur la base de la livre-or; elles ont émis en général le vœu qu'un organisme international fût chargé d'arbitrer les conflits. Les chambres nationales paraissent au contraire se laisser guider par l'intérêt immédiat de la majorité de leurs adhérents. Il

n'est pas douteux qu'en l'occurrence les sympathies vont aux producteurs qui depuis deux ans travaillent généralement à perte et ce n'est pas sans quelque indignation qu'on lit tels télogrammes rendus publics où des acheteurs inexorablest rappellent sévèrement leurs vendeurs au respect de la lettre des engagements écrits.

Il n'est que trop certain que beaucoup de producteurs, par exemple les agriculteurs de Roumanie, seront définitivement ruinés, et que beaucoup d'autres refuseront d'exécuter des contrats devenus insupportables, ce qui entraînera de nouveaux conflits.

Les pertes déjà subies par les producteurs, l'insécurité des livraisons et des règlements ont sérieusement déprimé le marché mondial des matières premières et des produits industriels. Du 21 au 26 septembre, l'indice des produits importés en France a baissé de 2 1/2 pour 100. Les mercuriales de New-York, Nouvelle-Orléans, Marseille, Le Havre, Paris, indiquent, entre le 19 septembre et le 3 octobre, une baisse moyenne en or de 10 à 12 pour 100 sur presque tous les produits, coton, caoutchouc, métaux (sauf le cuivre), fer blanc, huiles industrielles, etc...

Cette baisse, sans doute passagère, mais survenant à une heure difficile, a entraîné de graves crises boursières et de nombreuses défaillances bancaires et industrielles.

Plus la proportion du commerce libellé en sterling était importante dans un pays, plus les répercussions immédiates y ont été brutales. Par exemple, la Norvège, pays de navigateurs et de pêcheurs, reçoit en livres le règlement de ses frets, le paiement de son poisson ; la Suède, la Finlande, la Lettonie, l'Estonie, vendent leurs bois en livres, le Danemark écoute ses œufs, son lait, son beurre à Londres, etc. La chute du sterling a diminué subitement de 20 à 25 pour 100 leurs moyens de paiement, même intérieurs, et les a acculés à renoncer eux aussi au Gold exchange standard ; la chute de leur monnaie, satellite de la livre, a seule permis la continuation des paiements intérieurs. Bien d'autres pays devront suivre cet exemple.

A la suite de l'inflation de crédit qui sévissait de par le monde depuis 1923, les réserves d'or se sont trouvées insuffisantes pour gager toutes les monnaies, et les théories les plus

séduisantes avaient conduit beaucoup de pays à réduire la couverture de leur monnaie et à la constituer pour partie par des devises étrangères, et même des effets de commerce, eux-mêmes gonflés par l'inflation de crédit. La proportion de devises dans la couverture de garantie était ainsi de 20 pour 100 pour l'Allemagne, 25 pour 100 pour l'Italie et la Hollande, 30 pour 100 pour la Belgique, 45 pour 100 pour la Tchécoslovaquie, 60 pour 100 pour la Lettonie, 75 pour 100 pour la Finlande, 100 pour 100 pour la ville libre de Dantzig. Ces devises comprenaient surtout des livres et des dollars : la chute de la livre a, bien entendu, réduit la couverture. Cette perte a produit dans tous ces États une véritable panique et déclenché un courant irrésistible de vente des devises contre de l'or. Les réalisations sur New-York ont atteint en quinze jours trois cent cinquante millions de dollars (huit milliards sept cent cinquante millions de francs), soit 10 pour 100 de l'encaisse, et, malgré une très forte couverture, le dollar a été très sérieusement secoué. L'émotion fut si grande dans les milieux financiers et politiques que le président Hoover a éprouvé le besoin de se concerter au plus tôt avec M. Laval. Déjà la Grèce, la Finlande, la Rhodésie, l'Égypte, les Pays scandinaves ont dû renoncer au Gold exchange standard ; le florin hollandais et la lire italienne ont eu d'inquiétants accès de faiblesse ; quant au mark allemand, il n'est plus coté depuis le 10 juillet.

Beaucoup de nations ont par ailleurs une partie de leur dette extérieure libellée en sterling et bénéficient par suite d'un allégement de leurs charges réelles vis-à-vis de leurs créanciers étrangers, dont la perte sera mesurée exactement par la baisse de la livre et se chiffrera par milliards.

Les voyageurs de toute nationalité emportaient normalement avec eux des livres, des travellers-chèques ou des accéditifs libellés en sterling et, de ce fait, ont été eux aussi frappés par la baisse de la livre.

Des pertes immenses ont donc été arbitrairement infligées aux producteurs, rentiers, assurés de tous pays, plus spécialement aux Anglais, Danois, Norvégiens, Suédois, Finlandais, etc... dont la monnaie a baissé, aux banques privées, aux Instituts d'émission, sans que les débiteurs en livres aient souvent tiré un profit substantiel en raison du marasme des affaires et des faillites généralisées.

Il es
oublier
temps
compte
sterling
crédits
il n'ex
franca
supplé
et ce r
mondia

Le
et des
sous s

En
facilit
mond
c'est
mot
houil
les c
des g
fixer
redis
tran
du c
1
imm
inve

ster
bai
mo
tab
d'a
Ita

Il est de toute évidence qu'il faudra du temps pour faire oublier les pertes subies : on peut affirmer que d'ici longtemps la livre ne sera plus employée comme monnaie de compte, les règlements internationaux ne se feront plus en sterling bills, la place de Londres ne redistribuera plus les crédits circulants qui se seront détournés. Malheureusement, il n'existe actuellement en dehors de la Cité aucune place, française ou étrangère, qui soit organisée et outillée pour la suppléer rapidement. Les transactions vont donc en souffrir et ce n'est pas de nature à faciliter la solution de la crise mondiale.

Le mur d'argent s'est écroulé sous l'effort des travaillistes et des socialisants, mais bien des victimes ont été écrasées sous ses ruines.

A L'INTÉRIEUR DE L'ANGLETERRE

En raison de la diffusion instantanée des nouvelles, de la facilité et de la rapidité des transports, il s'établit dans le monde entier des cours mondiaux pour les produits « standard », c'est-à-dire dont les caractères peuvent être définis d'un mot (blé, riz, maïs, oléagineux, sucre, caoutchouc, coton, houille, pétrole, métaux, etc...). Au marché d'origine, ce sont les conditions *CIF* (compris assurances et fret) à destination des grands centres de consommation ou de redistribution, qui fixent les prix d'achat; au marché de consommation ou de redistribution, ce sont les droits de douane et les frais de transport locaux qui fixent les prix de revente, compte tenu du change.

Dans ces conditions, la baisse d'une monnaie se traduit immédiatement dans tous les pays intéressés par une hausse inversement proportionnelle des prix de gros.

Au fur et à mesure de la stabilisation ou de la baisse du sterling, les prix de gros en Angleterre se stabiliseront ou baisseront de manière à revenir au niveau des prix de gros mondiaux, compte tenu du change. Il y a là une loi inéluctable que tout le monde a pu observer pendant les périodes d'avarie monétaire en Autriche, Allemagne, Pologne, France, Italie, etc...

Nous avons signalé que les prix de gros, cotés en francs ou

en dollars, *c'est-à-dire en or*, avaient subi, dès la chute du sterling, une baisse qui avait atteint 2,5 pour 100 la première semaine et 10 à 12 pour 100 le 3 octobre. Les mercuriales de Londres, Liverpool, Hull, etc... indiquent le même 3 octobre une hausse en sterling de 10 à 12 pour 100. En deux semaines, la hausse *réelle* des prix de gros avait donc compensé en Angleterre la baisse de la livre sterling.

Le bon sens et une expérience jamais démentie indiquent que les prix de détail suivent le mouvement des prix de gros avec un retard qui est plus ou moins grand suivant la proportion de produits étrangers consommés dans le pays, l'importance des stocks alimentaires et la manière dont sont organisés les commerçants et les consommateurs. Aucun gouvernement n'y a jamais rien pu, ni la Convention par la loi du maximum avec la guillotine pour sanction, ni le gouvernement des États-Unis pendant la guerre de Sécession, ni les gouvernements européens pendant et après la guerre.

Cependant le Gouvernement anglais a publié le 1^{er} octobre un projet de loi annoncé aux Communes le 30 septembre et destiné à éviter la hausse illicite des produits alimentaires. Il prévoit que si des personnes, isolément ou par action concertée, exploitent la situation financière actuelle pour provoquer une raréfaction des vivres ou une augmentation illégitime du prix des denrées alimentaires ou de consommation générale, le *Board of Trade* pourra traduire en justice les responsables de ces manœuvres, qui seront passibles d'un emprisonnement de trois mois, d'une amende de cent livres et de la confiscation des denrées sur lesquelles se seront exercées leurs manœuvres.

Dès le 2 octobre, le Syndicat des épiciers anglais s'engageait solennellement vis-à-vis du président du *Board of Trade* à n'appliquer aucune hausse, tant que les importateurs et les producteurs respecteraient eux-mêmes les anciens prix. Engagement qu'il est bon de rapprocher de ce que nous avons dit des prix de gros, pour en estimer la vanité.

Le prix de la vie en Angleterre doit donc subir une hausse égale à la baisse du sterling, et en corollaire, le *standard of living* de tous les Anglais sera proportionnellement réduit, même si les salaires, les indemnités de chômage sont maintenus nominalement intacts.

L'enthousiasme soulevé par l'abandon du *Gold exchange*

standard près des fonctionnaires, des chômeurs et de tous les salariés qui en attendaient le maintien nominal intégral de leurs traitements, indemnités et salaires, ne peut être que de courte durée, d'autant plus courte que l'Angleterre importe 50 pour 100 de sa nourriture.

Dès que la hausse des prix de détail aura fait sentir ses effets, on peut attendre d'énergiques revendications, plus énergiques même que celles devant lesquelles le Gouvernement de coalition a déjà capitulé. Des symptômes très inquiétants se sont manifestés tout de suite. Troubles le 23 septembre à Dagenham et à Dundee, le 1^{er} octobre à Glasgow (1), à la suite desquels les travaillistes et les communistes ont attaqué avec la dernière violence devant les Communes le Gouvernement qui s'est dérobé.

L'abandon de la parité or de la livre n'a donc pas définitivement résolu la difficulté de réduire le standard of living anglais au niveau permis par l'inflexible loi de l'offre et de la demande.

Pendant quelque temps les frets anglais seront réduits, l'industrie anglaise pourra liquider ses stocks, trouvant ainsi le fonds de roulement pour entamer de nouvelles fabrications avec des matières chiffrées au même prix-or que celles des concurrents et des salaires payés en livres dépréciées.

Une grande inquiétude s'est manifestée chez les concurrents étrangers, surtout dans la marine de commerce, les charbonnages, les tissages et la grosse métallurgie allemande (qui avait construit et développé des usines dans la Ruhr en vue d'inonder les marchés anglais et indien). Au 4 octobre, 1100 navires étaient immobilisés à Hambourg et dans ses avant-ports. Les houillères encombrées de stocks (France : 3 millions de tonnes; Belgique : 3,5 millions de tonnes; Ruhr : 11,5 millions de tonnes; Sarre : 3 millions de tonnes; Pologne : 2 millions de tonnes) ont réuni une conférence charbonnière, etc...

Cependant, étant donné le haut niveau nominal des salaires anglais, une baisse de 25 pour 100 ne suffira pas à combler l'écart qui les sépare des salaires français, allemands, italiens, polonais, et un conflit entre patrons et salariés est probablement prochain, sauf baisse nouvelle du sterling. Encore la question

(1) 50 000 manifestants ont parcouru la ville malgré la police en brisant les devantures.

de la rénovation d'un outillage distancé (1) ne sera-t-elle pas réglée. Ce n'est pas après des années de crise que l'industrie a pu se constituer des réserves, et la finance anglaise, elle-même en difficulté, comme nous allons le voir, viendra difficilement à son secours.

Il est tout au moins un terrain sur lequel une aide peut et doit lui être donnée. Certains pays comme l'Allemagne, par le jeu de ristournes fiscales, de détaxes douanières, avantagent leurs exportateurs qui peuvent offrir aux consommateurs anglais des produits qui n'ont pas payé de charges allemandes, et grâce au libre échange anglais ne supportent pas de charges anglaises (les droits Mac Kenna sur les produits de luxe et les droits pour la sauvegarde des industries, d'ailleurs très élevés, ne frappent qu'un nombre limité d'articles). Il est vraisemblable que l'industrie anglaise sera sous peu protégée par des tarifs douaniers, mais on peut craindre qu'une élévation exagérée des droits ne l'incite à pratiquer à son tour le dumping qu'elle a tant reproché à ses concurrents.

Si la chute du sterling et la réforme douanière améliorent la situation de l'industrie, il est probable que la situation des établissements financiers et celle des personnes qui vivent va devenir précaire.

Il a été indiqué plus haut que la Cité drainait plus qu'avant la guerre les compensations de crédits, les avals de sterling bills, la distribution des capitaux circulants, et qu'elle en tirait d'énormes profits. C'est pourquoi, malgré la décadence industrielle, malgré la réduction progressive de l'extraction et du commerce de charbon (représentant encore le dixième en valeur de l'exportation britannique), malgré la concurrence acharnée qui régnait sur le marché des frets, les revenus anglais passables de l'income tax étaient passés de 930 millions de livres en 1913 à 2 450 millions de livres en 1929. Malheureusement, les impôts directs étaient trop forts pour laisser aux intéressés de quoi constituer des réserves proportionnées, les remplacements sur des bénéfices industriels et miniers, eux-mêmes très réduits, ne pouvaient y suppléer et rien ne remplaçait les énormes prélèvements fiscaux sur les successions importantes (50 à 60 pour 100).

Dans ces conditions, la Cité en était arrivée à ne plus pos-

(1) Voir, dans la *Revue*, notre article du 1^{er} octobre.

séder en propre (espèces, or, dépôts à la Banque d'Angleterre) qu'à peine 10 pour 100 de ses engagements, le volume de ses engagements à court terme étant par ailleurs près de trois fois supérieur à celui de ses exigibilités prochaines sur l'étranger. Cette situation résultait en grande partie des efforts faits pour galvaniser le commerce mondial depuis le début de la crise, mais il faut aussi incriminer l'imprudence avec laquelle les banquiers anglais ont laissé leurs débiteurs étrangers, notamment les banquiers, les États, les villes du Reich et de l'Autriche, immobiliser en avances à la Russie, en outillage industriel, en travaux publics et cités ouvrières des crédits circulants dont l'essence est de rouler.

La faible proportion des avoirs propres des banquiers anglais dans leurs opérations de crédit internationales rend évidemment toute perte, tout accrochage même (crédits gelés) terriblement dangereux ; d'autre part, nous avons vu pour quelles raisons les courants financiers devaient, au moins partiellement, se détourner de la Cité dans l'avenir. Il est à craindre que, même sans krachs retentissants, la réduction des profits soit assez sensible pour compromettre les moyens d'existence de millions d'Anglais qui, directement ou indirectement, vivaient largement du monopole financier de la Cité.

Le budget anglais va profiter de la dévalorisation de la Livre. Les annuités d'amortissement et d'intérêts de la Dette en seront réduites de quelque 10 milliards de francs sans conversion ; les charges budgétaires de traitements, salaires, travaux publics, indemnités de chômage, retraites, seront réduites proportionnellement à la baisse du sterling, tant que le Gouvernement saura résister à la marée des revendications. Mais il ne faut pas perdre de vue que les revenus nationaux seront réduits de tout l'allégement dont va bénéficier le Trésor, de la baisse sur les revenus tirés des emprunts étrangers libellés en sterling et sur les rentrées au titre de créances étrangères (Allemagne, Russie, Amérique du Sud), de la diminution des courtages sur le commerce international et sur la distribution des crédits circulants.

Il est fort douteux que le regain d'activité de l'industrie et du commerce britanniques compense à beaucoup près la réduction de tous ces revenus nationaux. Il y aura un sérieux déchet sur l'income tax et les taxes successoriales.

PERSPECTIVES D'AVENIR

Le ministère de coalition s'est trouvé dans la nécessité d'en appeler au pays, quels que fussent les inconvénients d'une agitation électorale en un pareil moment. Après la défaite significative des travaillistes aux élections du 27 octobre, le Gouvernement, plus homogène et mandaté par les électeurs, prend en main le rétablissement financier, et le monde entier s'efforce de prévoir les chances de stabilisation ou de relèvement de la livre sterling.

Les billets en circulation, avant le 20 septembre, suffisaient à peine aux transactions normales d'Angleterre. La baisse de la Livre entraîne, comme nous l'avons vu, un relèvement du prix de la vie en Angleterre ; et, pour cette raison, le nombre de livres en circulation devait être augmenté.

Dès la première semaine, le bulletin hebdomadaire de la Banque d'Angleterre indiquait un accroissement de circulation de 4 533 143 livres sterling dans la circulation fiduciaire, ce qui ramenait la couverture de 41,25 pour 100 à 37,13 pour 100. La deuxième semaine a vu une nouvelle émission de 2 115 637 livres.

L'Angleterre a donc déjà eu recours à la *planche à billets*. Quelle que soit la prudence avec laquelle procéderont certainement le Gouvernement et la Banque d'Angleterre, on peut craindre qu'à la suite d'une panique il ne se produise une fuite devant la Livre qui impose des émissions massives suivies d'une hausse persistante des prix de détail, hausse qui imposera à son tour de nouvelles émissions. Or des manifestations de fonctionnaires, des rébellions de l'armée, de la marine ou des émeutes ou des grèves déchainées par les communistes, peuvent à tout moment créer l'état de panique, si le Gouvernement montre le moindre signe de faiblesse.

Pendant la période d'adaptation de l'économie britannique aux nouvelles conditions, on peut donc redouter de nouvelles baisses de la Livre. Peut-elle au contraire revenir au pair de 124 fr. 21 ?

L'examen des précédents va nous fournir les éléments de la réponse. Depuis un siècle, il y a eu de nombreuses stabilisations monétaires après des chutes plus ou moins profondes

et prolongées (on pourrait citer : avant la guerre, la Russie, l'Autriche, le Portugal, la République argentine, l'Uruguay, le Brésil, etc... ; après la guerre, la France, l'Italie, la Belgique, etc.). Nous connaissons seulement trois exemples de revalorisation que nous allons examiner un peu plus loin.

Il est utile de remarquer auparavant que la question monétaire divise normalement les membres d'une nation en deux groupes dont les intérêts sont opposés. D'une part, les rentiers (porteurs de rentes d'État et d'obligations), les retraités, les fonctionnaires de rang élevé, les propriétaires (loyers à bail), les assurés (droits acquis par le versement antérieur de primes), les Compagnies d'assurances (réserves constituées en immeubles, fonds d'État, obligations, hypothèques), en un mot tous les titulaires de créances ouvrant droit à des versements fixes dont le pouvoir d'achat varie dans le même sens que la monnaie. D'autre part, les débiteurs de toute nature et les locataires à bail dont les charges réelles varient dans le même sens que la monnaie, les industriels et les commerçants, les porteurs de valeurs industrielles dont les bénéfices ou les revenus suivent la hausse ou la baisse de l'indice des prix (donc la hausse ou la baisse de la monnaie), les capitalistes titulaires de valeurs étrangères dont le change modifie le pouvoir d'achat plus vite que ne varie l'indice des prix. Le standard of living du premier groupe monte et celui du deuxième groupe baisse quand le cours de la monnaie nationale monte; le contraire se passe quand la monnaie nationale baisse.

Après une chute monétaire initiale, on peut classer dans le deuxième groupe les salariés auxquels des patrons en voie d'enrichissement au moins apparent cèdent facilement et les petits fonctionnaires (y compris les soldats, les marins, les agents de police) à qui l'État accorde volontiers des augmentations payées par l'accroissement des impôts indirects et la dévalorisation des rentes. Une dévaluation (stabilisation monétaire en dessous de l'ancien Gold standard) dépouille définitivement le premier groupe, tandis qu'une revalorisation lèse, au moins momentanément, le deuxième groupe toutes les fois que la monnaie regagne un échelon. Par essence, le premier groupe est incapable de réaction violente, et c'est pourquoi toutes les dévaluations se sont effectuées sans difficultés

graves, ainsi que chacun peut le constater en consultant sa mémoire. L'examen des revalorisations antérieures montre, au contraire, que l'exécution en est malaisée, et même sanglante.

Le premier exemple de revalorisation est le retour au pair de la livre sterling en 1819-1822. Il fut mené jusqu'au bout par une oligarchie de quelques milliers d'aristocrates, de banquiers, d'industriels et de commerçants, impérialistes et infatigés par la victoire sur Napoléon, qui n'hésitèrent pas à imposer au peuple anglais les sacrifices qu'ils croyaient nécessaires à l'intérêt national et sur l'étendue desquels ils se faisaient probablement illusion. Le manque d'organisation des prolétaires, l'abondance exceptionnelle des récoltes, l'ouverture des mines de houille, lémigration permirent une réussite qui n'allait cependant pas sans troubles sporadiques.

Passons au deuxième exemple. Après la guerre de Sécession, le dollar avait perdu aux États-Unis 29 pour 100 de sa valeur et les prix de gros intérieurs dépassaient de 28 pour 100 en or les prix de gros mondiaux. Le Congrès décida de comprimer les prix et de relever le cours du dollar en s'inspirant du précédent anglais. Le principe fut voté le 10 décembre 1865, et les modalités d'exécution le 12 avril 1866.

La crise fut excessivement dure et prolongée, puisque le retour au pair et à la prospérité ne fut atteint qu'en 1879.

Les Trade Unions américains luttaient avec une telle énergie contre la baisse des salaires qui devait suivre obligatoirement celle des prix, que le salaire moyen commença par monter et atteignit son point haut en 1872 (384 dollars) (1). Impressionné par la dépression des affaires et la résistance des salariés, le Congrès avait, dès février 1868, abrogé la loi du 12 avril 1866, mais il arriva aux États-Unis de 1866 à 1880 une moyenne de 800 000 émigrants par an, munis chacun d'un pécule dont la moyenne semble avoir dépassé 100 dollars. Les investissements de capitaux européens, le change des pécules entraînèrent la continuation de la hausse du dollar, malgré les efforts du Congrès qui la freinait par des émissions de billets.

Ce n'est qu'à la suite de grèves innombrables et généralisées, accompagnées des pires violences (un régiment de milice

(1) *Coman Industrial History of the U. S.*

fut massacré en un seul jour en 1877) que les Trade Unions durent céder devant la loi de l'offre et de la demande. En 1880, le salaire moyen avait été ramené à 347 dollars. La deuxième revalorisation fut plus difficile et plus sanglante que la première, en raison des progrès de l'organisation des salariés.

En l'état actuel de la civilisation, aucun gouvernement, à l'exception des Soviets, ne tenterait d'imposer délibérément des sacrifices répétés à des millions d'individus et de réprimer sous des flots de sang les rébellions inévitables.

Aussi, le retour de la livre sterling au pair entre 1920 et 1925 ne fut-il pas conduit de manière orthodoxe. On essaya de reporter le fardeau du relèvement sur la fortune acquise, la fortune en formation par le jeu de l'impôt direct et des taxes successoriales. Grâce aux indemnités de chômage, on reportait sur le premier groupe le fardeau qui, normalement, aurait dû porter sur le deuxième groupe. Malgré la richesse anglaise, malgré les substantiels profits prélevés par la Cité sur l'activité mondiale, cette tentative de ruser avec les lois économiques et de maintenir le standard of living national au-dessus du niveau autorisé par la loi de l'offre et de la demande a échoué et ne saurait être reprise.

Le niveau maximum, auquel une monnaie peut de nos jours redevenir convertible contre de l'or, est fixé par la comparaison de l'indice mondial des prix et de l'indice intérieur des prix de détail, compte tenu du change.

L'Angleterre traverse une passe difficile. La planche à billets a déjà fonctionné et l'on sait combien il devient rapidement difficile aux Gouvernements d'y renoncer. La chute de la livre sterling a étendu ses ravages, non seulement sur l'Angleterre, mais aussi sur le monde entier, surprenant les États, les producteurs, les travailleurs, les commerçants, les financiers, les rentiers à un moment où une crise sans précédent dans l'histoire les avait mis en posture difficile.

J. BOISSONNET.

LES TRÉSORS D'ART DISPERSÉS PAR LES SOVIETS

La vente de la collection Stroganov, qui a eu lieu cette année, attire de nouveau l'attention sur le sort réservé aux trésors d'art patiemment rassemblés au cours des siècles par des collectionneurs russes et dispersés par les Soviets désireux de se procurer des fonds. La disparition de cette admirable collection, commencée dès le XVI^e siècle et considérablement accrue par le comte Alexandre Serguievitch Stroganov (1733-1811) au temps de la grande Catherine, par son fils Paul et par le comte Grégoire décédé à Rome en 1910, mérite de retenir l'attention, non seulement en raison de son exceptionnelle importance, mais aussi parce qu'elle n'est pas un fait isolé, et qu'elle montre avec quelle rigoureuse méthode les Soviets poursuivent l'application de leurs plans.

Les circonstances m'ont permis de participer au sauvetage de cette collection au début de la révolution russe et je voudrais relater des faits qui permettront de mieux comprendre les différentes attitudes des Soviets en matière artistique depuis cette époque.

Quelques jours après la révolution d'octobre 1917, je me trouvais au palais de Tsarskoïé-Sélo, dont j'étais conservateur, lorsque je reçus un coup de téléphone de Lounatcharski. Le commissaire du peuple à l'Instruction publique me priait de me rendre immédiatement à Petrograd afin d'assister à une réunion destinée à préparer les mesures les plus propres à sauver quelques hôtels particuliers renommés pour leurs collections d'art et particulièrement le Palais du comte Stro-

ganov, occupé depuis peu par des matelots le Cronstadt qui y avaient établi un « club ».

Une heure après, j'étais au Palais d'hiver. Dans une grande salle, blanc et or, illuminée par d'énormes lustres anciens, autour d'une longue table, se trouvaient réunies une trentaine de personnes, conservateurs, architectes, artistes et des représentants de la jeune école dévoués aux Soviets. Lounatcharski, prenant la parole pour indiquer les dangers que courrait le Palais Stroganov, envahi par des marins ivres, prononça un de ses meilleurs discours. Il prêchait d'ailleurs des convertis, et on déclara sur l'heure que ce palais devenait un des « musées du peuple » ! Restait à faire entendre raison aux matelots, « premiers héros de la révolution ». Sur ma proposition, on décida qu'une délégation se rendrait immédiatement au Palais, afin d'obtenir l'évacuation par la persuasion. En faisaient partie Lounatcharski et Iatmanov, le peintre Alexandre Benois, bien connu aujourd'hui des Parisiens, et moi.

Au bout de quelques minutes, nous arrivions en vue du Palais, situé dans la perspective Newski, bâtiment somptueux et imposant, mais triste d'aspect. Il faisait presque nuit, et les lampadaires électriques n'étaient pas encore allumés : le palais silencieux semblait abandonné. Il n'y avait personne pour garder le portail où nous nous présentâmes ; l'entrée était libre. Nous franchîmes le fameux vestibule aux colonnes doriques, et après avoir traversé plusieurs salons, sans rencontrer âme qui vive, nous arrivâmes dans une vaste salle où étaient réunis un nombre considérable de matelots qui discutaient, ou prononçaient des harangues enflammées. Notre entrée passa inaperçue. Cependant, Lounatcharski adressa quelques mots au président de la réunion pour lui demander la parole et, l'ayant obtenue, il parla avec verve et conviction.

Je regardai autour de moi, examinant à la dérobée les physionomies des assistants, et je vis distinctement qu'ils n'étaient pas encore convaincus. Au contraire, après avoir commencé à murmurer sourdement, certains finirent par invectiver l'orateur : on lui cria : « Assez ! A bas ! » ou bien : « Vous vous êtes bien installés, vous, au Palais d'hiver, ancien palais du Tsar ; eh bien ! celui-ci qui a appartenu à un comte nous convient parfaitement. »

Voyant que les choses risquaient de mal tourner, je pris la

parole à mon tour : « Comment ! après avoir conquis le pouvoir, vous vous abaisseriez en vous travestissant en courtisans aux habits dorés du temps de Louis XV !... Vous voudriez vous costumer en seigneurs du XVIII^e siècle !... Ce qu'il vous faut, c'est un spacieux édifice, simple, sobre de lignes, mais bien éclairé, bien aéré, moderne, avec toute l'hygiène voulue ! etc... » Enfin je me décidai à asséner l'argument massue : « Et cet édifice existe, c'est la Bourse ! Allez-y, elle est à vous ! » L'effet fut irrésistible : en moins de deux heures, le palais était vide ; tous les marins en étaient sortis, ils courraient à la Bourse, chef-d'œuvre d'architecture, édifié par le Français Thomas de Thomon... avec l'espoir, peut-être... d'y trouver des coffres pleins de valeurs. Aussitôt le dernier matelot sorti, Lounatcharski colla sur la porte d'entrée un papier revêtu du cachet du commissaire à l'Instruction publique, avec l'inscription suivante : « Musée du peuple : Toute personne qui pénétrera ici sans autorisation spéciale et par la force, sera punie sévèrement, en vertu des décrets spéciaux du Gouvernement des Soviets. » Ainsi la collection Stroganov était « sauvée », et nous nous en félicitâmes d'autant plus vivement, en songeant que, parmi les auditeurs de la réunion que nous avions interrompue, figuraient sans doute plusieurs de ceux qui avaient pris part, quelques jours auparavant, au pillage du Palais d'hiver ou d'un autre palais !

Peu après, on commença à transformer en musée le palais fameux ; les divers travaux d'aménagement furent poussés avec une célérité fort louable. Les tableaux, sculptures, objets d'art, justement célèbres, cachés par les domestiques du comte, furent remis à leur place. Bientôt, le public fut admis à visiter les collections, dont on avait soigneusement inventorié, expertisé, toutes les richesses. En 1919, on publia même un catalogue descriptif, et le musée Stroganov demeura intact et respecté durant plusieurs années. A la même époque d'ailleurs d'autres musées furent fondés dans de nombreuses villes.

Mais à partir de 1924 et de 1925, avec l'avènement du Nep, la politique gouvernementale ayant évolué, les Soviets décidèrent de réaliser toutes les richesses du pays, les trésors d'art compris, afin de faire de l'argent. Les œuvres d'art, jusqu'alors jalousement confisquées et conservées, devinrent peu à peu de simples marchandises, destinées à la vente dans

pou-
tour-
Vous
. Ce
e de
oute
rgu-
z-y,
deux
rtis,
diffé-
re...
nier
un
ue,
per-
la
aux
nov
ve-
on
urs
au
ais
és
els
du
is
n-
ne
ct
ll-
s.
o,
i-
rs
,t
s

des conditions identiques à celles du bois, du caviar, du tabac ou du pétrole, ou encore du lin.

En 1924-1925, l'État commença les ventes : il ne s'agissait encore que de copies, d'objets d'une attribution incertaine, surtout de quelques joyaux de la couronne impériale, perles, diamants. Quelques mois plus tard, ce fut le tour des tapis, de l'argenterie, des gravures, des dessins. Puis, en 1927-1928, on vient à vendre des collections entières ; celles de la princesse Paley, de Tsarskoïé-Sélo, furent cédées en bloc à un antiquaire de Londres, une autre fut dispersée aux enchères, non sans bruit et procès. Depuis lors, les ventes se sont multipliées. Chez Lepke, à Berlin, en novembre 1928, on vend plusieurs tableaux de grande valeur, des bronzes, des tapisseries, provenant des réserves de différents musées russes, mais aussi du musée de l'Ermitage et du palais de Gatchina. Peu après, d'autres ventes, à Vienne, à Londres, à Leipzig, — jamais à Paris ! On vend des monnaies anciennes, des miniatures, des timbres-poste, ceux, dit-on, de la collection de Nicolas II ; or, jamais l'Empereur n'a été philatéliste. On vend, en avril dernier, à Leipzig, des dessins de l'École française des xve et xvi^e siècles. Enfin, les 12 et 13 mai derniers, toujours chez Lepke, à Berlin, a lieu la vente aux enchères de presque toute la collection du comte Stroganov, — nous disons *presque*, car quelques tableaux, de plus grande valeur que les autres, ont été retenus par l'Ermitage... pour combien de temps ? Ont aussi été exceptés les fameux bustes de Donatello, disparus de cette collection en novembre 1919, plusieurs semaines après l'inauguration du musée Stroganov.

Ces ventes prouvent qu'en matière de « réalisation des œuvres » d'art et d'« exploitation » des chefs-d'œuvre, les Soviets ont un plan systématique. D'ici un an ou deux, il n'est pas impossible qu'on apprenne la vente d'autres collections célèbres, Ioussoupov ou Chérémiétev, Schouvalov ou Bobrinski, converties, voici quelques années, en musées, pour être mieux conservées, sans doute, en prévision de la vente future ; et un jour viendra où, la nécessité s'en faisant sentir, on vendra aussi une partie de l'Ermitage. Voilà le danger qu'il faut signaler. La vente de 1928, à Berlin, a donné des résultats financiers pitoyables ; mais les lecteurs de la *Revue* savent

au milieu de quels embarras financiers se débattent les Soviets.

Examinons au surplus de quelles œuvres d'art ils se débarrassent plus volontiers. On a vendu, à Berlin, des tableaux des peintres suivants : Boucher, Greuze, Philippe de Champaigne, Hubert-Robert, Vigée-Lebrun, Nicolas Poussin, Mignard, Gelée, Natoire, J. Vernet, et des sculptures de Clodion, Houdon, Falconet, des meubles, des bronzes, signés par les meilleurs ébénistes et ciseleurs de France. Au contraire, les Soviets ont conservé leurs abondantes collections de Picasso, Matisse, Van Gogh, Cézanne, du douanier Rousseau et même de Claude Monet, Degas et Renoir. Pourquoi le gouvernement bolchévique préfère-t-il vendre les Van Dyck, les Rembrandt, les Rubens et s'abstient-il de mettre aux enchères une seule toile des écoles françaises considérées comme « avancées » ? Il semble bien que les Soviets aient plus de goût pour les œuvres de Franz Leger et de Picabia, que pour celles de Fragonard et de Nattier. L'État russe estime que les Loth et les Gleize, les Corbusier et les Ozenfant sont plus utiles à l'éducation des jeunes Russes, — *Komsomoltsi* — que les maîtres de l'art tenus pour d'affreux « pompiers » !

Peut-être cette tendance des Soviets est-elle de nature à permettre à la France de sauver quelques précieuses œuvres de l'art ancien. Ne pourrait-on pas organiser un échange de de tableaux avec l'U. R. S. S., puisque nous savons qu'en 1927-1928, son gouvernement a envoyé à Paris des représentants ayant pour mission de faire un choix de peintures ultra-modernes, en vue d'une exposition à Moscou, et que l'État soviétique, désirant faire figure de grand seigneur, acquit, lors de la clôture, la moitié des tableaux exposés pour deux cent mille roubles or ? Des Clouet et des Poussin seraient ainsi rapatriés en France en échange d'œuvres de peintres tels que Chagall et Soutine, russes d'origine mais francisés dans la suite et devenus célèbres à Montparnasse ? Ainsi les richesses artistiques rassemblées par la Russie d'autrefois échapperaient-elles à la dispersion.

G. K. LOUKOMSKI.

REVUE LITTÉRAIRE

PSYCHOLOGIE FÉNELONIENNE

A la différence de celui de Bossuet, le centenaire de Fénelon, survenu pendant la guerre, a passé à peu près inaperçu. Et depuis lors, un certain nombre de publications ont vu le jour, qui ont ramené notre attention sur la complexe et originale figure de l'archevêque de Cambrai. C'est d'abord le savant et curieux livre, dont M. Georges Goyau a parlé ici même, de M. Albert Cherel sur *Fénelon au XVIII^e siècle*. Un peu plus tard, dans l'excellente collection d'auteurs français d'après la méthode historique, que dirige M. Ch.-M. des Granges, le même érudit nous a donné une très bonne édition des *Œuvres choisies* de Fénelon. Entre temps, dans la précieuse collection des *Grands Écrivains de la France*, M. Albert Cahen a publié, en deux volumes, une très belle édition, aussi élégante et fine que bien documentée, des *Aventures de Télémaque*. Dans la neuvième série posthume des *Études critiques* de Brunetière, on a réimprimé l'article vigoureux et un peu dur sur Fénelon qui avait d'abord paru dans la *Grande Encyclopédie*. Tout récemment enfin, on nous a donné un livre, posthume lui aussi, d'un « fénelonien » fervent, le chanoine Delplanque, *la Pensée de Fénelon d'après ses lettres spirituelles*, recueil de textes ingénieusement commentés. Et l'abbé Bremond, grand apologiste de Fénelon devant l'Éternel, a complété le livre brillant et plein de verve combative qu'il avait, avant la guerre, consacré

à son héros, en nous présentant un choix très habile des *Plus belles pages de Fénelon* (1).

En rapprochant ces divers travaux des études plus anciennes de Sainte-Beuve et d'Émile Faguet, — celui-ci avait presque achevé, quand il est mort, un livre sur *Madame Guyon et l'amour pur*, — de Léon Crouslé, de Maurice Masson, de Jules Lemaitre, du P. Navatet et du P. Griselle, on voudrait esquisser ici le portrait moral de celui dont Saint-Simon disait, dans une page inoubliable, qu' « il fallait faire effort pour cesser de le regarder ».

* * *

« Dernier fruit d'un amour de vieillard », comme dit Michelet, François de Salignac de La Motte-Fénelon est né, comme l'on sait, au château de Fénelon, en Périgord, le 16 août 1651, d'une noble et ancienne famille du pays dont la fortune avait reçu plus d'une atteinte. Il ne nous est pas indifférent de savoir que ce Méridional à la vive et souple imagination a été presque un compatriote du subtil et ondoyant Montaigne; et nous ne nous étonnerons pas non plus qu'il ait été fier de sa naissance et, même en matière de religion, aristocrate jusqu'au bout des ongles. Nature un peu féminine, qu'affina encore une complexion faible et délicate, — il parle souvent de « son infirmité », — par toutes les fibres de son être il s'oppose à ce robuste et viril Bourguignon de Bossuet, chez lequel la toute proche hérédité plébéienne se fait assez vite sentir. Observons enfin que, venu à un moment où le grand siècle est sur le point de changer de caractère et d'aspirations, il n'a pas eu en partage la sérénité tranquille de l'âge précédent : à l'inquiétude de ses contemporains il a ajouté la sienne.

De ses parents, de ses premières années nous ne savons à peu près rien. Sa mère était très pieuse, assure-t-on, et la chose est fort vraisemblable. Un de ses premiers biographes, le P. de

(1) Albert Cherel, *Fénelon au XVIII^e siècle en France* (1715-1820), 1 vol. in-8, Hachette, 1917; — Fénelon : *les Aventures de Télémaque*, nouvelle édition publiée avec une recension complète des manuscrits authentiques, une introduction et des notes, par M. Albert Cahen, 2 vol. in-8, Hachette, 1922; — *Œuvres choisies de Fénelon*, publiées par M. Albert Cherel, 1 vol. in-16, illustré, Hatier, 1923; — F. Brunetièvre, *Études critiques*, neuvième série, 1 vol. in-16, Hachette, 1925; — *la Pensée de Fénelon d'après ses œuvres morales et spirituelles*, par Albert Delplanque, 1 vol. in-8, Desclée, de Brouwer, 1930; — *les Plus belles pages de Fénelon*, par Henri Bremond, 1 vol. in-16, Flammarion, 1931.

Querbeuf, nous dit simplement : « Sa première éducation fut simple, raisonnable et chrétienne. Elle n'offre rien de remarquable, et n'en fut peut-être que meilleure. » Il est à croire qu'elle fut très douce et de tout point conforme aux principes peu jansénistes qui devaient plus tard inspirer le traité de *l'Éducation des Filles*. A ce frêle enfant qui, apparemment, se serait mal accommodé d'une direction trop rude, on dut s'ingénier à présenter la vie sous son aspect le moins sévère. « Il faut chercher tous les moyens de rendre agréables à l'enfant les choses que vous exigez de lui », écrira-t-il un jour. Les mœurs, l'aimable et riant paysage d'alentour étaient en harmonie avec ces dispositions familiales. Si Fénelon avait emporté un amer souvenir de sa prime jeunesse, il n'aurait point parlé si tendrement de « sa pauvre Ithaque et des pénates gothiques de ses pères ».

On le destinait, et peut-être se destinait-il lui-même tout naturellement, à l'Église. On l'envoya à l'Université de Cahors, puis à Paris, au collège du Plessis. Il sortit de là un parfait humaniste et, chose assez caractéristique, plus versé dans les lettres grecques qu'on ne l'était en général autour de lui. Parmi tous ces Latins, Fénelon est un Grec, comme Racine. En vertu de secrètes affinités électives, la grâce et la virtuosité helléniques enchantent sa jeune imagination, lui ouvraient de charmantes perspectives. La religion ne perdait rien à ce voisinage, et quand, vers 1672, le jeune homme entre à Saint-Sulpice, sa fervente piété le fera vite distinguer par le sage M. Tronson.

Au sortir de Saint-Sulpice, il ne quitte point la paroisse : il prêche avec onction, zèle et succès; il confesse, il dirige, il se ménage d'utiles et hautes relations. Il est dans l'entourage de Bossuet qui a du goût pour ce jeune prêtre lettré, actif, avide de plaisir et qui lui inspire ses deux premiers ouvrages, son *Traité du ministère des pasteurs* et sa *Réfutation du système du Père Malebranche*. Peut-être est-il un peu ambitieux, mais en tout cas, son ambition ne nuit à aucun de ses devoirs d'état; l'élève chéri de M. Tronson est avant tout un excellent prêtre, très pieux et très sincèrement épris de sainteté. On le nomme supérieur des Nouvelles Catholiques; après la révocation de l'édit de Nantes, on l'envoie par deux fois comme missionnaire en Saintonge. La manière dont il s'acquitta de ces délicates fonctions, son nom, ses talents, sa réputation naissante, tout paraissait le désigner pour les grands emplois.

Ses lettres d'alors nous permettent d'entrevoir, tel qu'il était, dans la réalité de la vie quotidienne, ce premier Fénelon, que nous voudrions mieux connaître. Au premier regard, nous serions tentés de le prendre pour un simple bel esprit, élégant, coquet et un peu précieux, quelque chose comme un autre exemplaire de Fléchier. Il badine avec grâce, et même avec une certaine pointe d'humour un peu gasconne; il fait des petits vers, et, pour le distraire sans doute, il en envoie même à Bossuet. Voiture n'a rien de plus joli, de plus spirituellement troussé que sa lettre à la marquise de Laval sur son entrée à Carennac. Et il y a quelque « galéjade » dans sa fameuse lettre à Bossuet sur son rêve d'une expédition en Grèce.

Ce n'est pas, on peut le croire, pour ces gentillesses, que l'abbé de Fénelon est devenu le centre d'un petit groupe très aristocratique et assez fermé où, de la meilleure foi du monde, de nobles femmes, les duchesses de Mortemart, de Chevreuse et de Beauvilliers, toutes trois filles de Colbert, la duchesse de Béthune-Charost, M^{me} de Maintenon s'entraînaient à la « vie dévote ». Là on apprécie certes à leur juste prix ses charmantes et insinuantes manières, son grand don de séduction; on apprécie surtout son ardente piété, son expérience des choses de l'âme, l'élévation et la sûreté de sa direction spirituelle. Nous avons de lui, à cette époque, une lettre qui, adressée à la duchesse de Chevreuse ou à la duchesse de Beauvilliers, nous le montre le plus avisé, le plus précis, le plus minutieux des directeurs de conscience. Rien là qui rappelle la manière un peu générale et impersonnelle de Bossuet. Les yeux immuablement fixés sur son objet, qui est de soulever jusqu'à Dieu l'âme individuelle qui s'adresse à lui, Fénelon entre dans le détail de la méthode à suivre pour rendre l'oraison aussi efficace que possible; il tâche de ne rien dire qui ne s'applique strictement à sa correspondante; mais en même temps, il nous révèle inconsciemment les dispositions et les habitudes de sa vie intérieure, la pente involontaire de sa méditation religieuse. Il y a déjà un peu de « quietisme » dans une déclaration de ce genre : « *On n'a besoin ni de lire ni de raisonner lorsqu'on peut sentir cet état comme on doit. Il faut laisser agir cette vue sur votre cœur, et l'abandonner à une douleur si juste... Quand ces choses se font sentir vivement, il faut pour lors, madame, laisser agir l'esprit de Dieu, sans s'en détourner ni par la lecture, ni par la prière vocale.* » Visiblement, dans son goût,

dans sa curiosité peut-être des joies ineffables de l'amour divin, il y avait je ne sais quelle attente, quel désir inapaisé et quel besoin d'échapper aux voies ordinaires et moyennes de la piété chrétienne. « Le souvenir des grands mystiques du siècle précédent vivait en lui, a très bien dit Maurice Masson. Il se rappelait François de Sales et Jean de la Croix. Il savait que « sainte Thérèse avait dirigé non seulement ses filles, mais des hommes savants et célèbres », et, sans en avoir conscience, il allait, lui aussi, au-devant de sa Thérèse ou de sa Jeanne de Chantal. »

* * *

Quand, au mois d'octobre 1688, chez la duchesse de Béthune-Charost, Fénelon vit M^{me} Guyon pour la première fois, il avait trente-sept ans; elle en avait quarante. Elle fut tout de suite conquise, ayant reconnu en lui un inconnu qu'elle avait vu en rêve plusieurs années auparavant, et qui devait jouer un grand rôle dans son existence. Lui, résista davantage, et le mot célèbre de Saint-Simon : « Il la vit, leur esprit se plut l'un à l'autre, leur sublime s'analgama, » n'est qu'à moitié vrai. Mais enfin, au bout de quelques jours, le charme singulier qui se dégageait de cette femme extraordinaire opéra sur lui : « Elle se trouva unie à lui sans obstacle, d'une manière très pure et ineffable »; d'elle à lui, « il se faisait un écoulement presque continual de Dieu ». Elle disait encore, en parlant de Fénelon, qu'elle sentait que « son âme était collée pour toujours à la sienne ».

Il est bien difficile de porter sur M^{me} Guyon un jugement très ferme et qui satisfasse pleinement notre sens critique et notre désir d'équité. Qu'était au juste cette femme qui, si longtemps, avait mené une vie d'aventurière, que ses visions, ses discours, ses doctrines auraient pu si aisément vouer à la suspicion ou au ridicule, et qui séduisait presque tous ceux qui l'approchaient? Folie mystique et peut-être folie tout court, orgueil candide, désir ardent de perfection morale et de sanctification, grande puissance d'intuition religieuse, que sais-je encore? — qui saura démêler avec exactitude dans quelles proportions ces divers éléments se mêlaient et se confondaient en elle? On conçoit que le ferme bon sens et l'orthodoxie de Bossuet, toujours en garde contre les excès et les dangers du libre mysticisme, aient été choqués et scandalisés de ses extravagances. Et il est bien difficile aussi de se prononcer avec assurance sur la vraie nature des

sentiments que Fénelon et M^{me} Guyon éprouvaient l'un pour l'autre : ces pures amitiés mystiques, même quand elles sont, comme c'est ici le cas, dépouillées de toute préoccupation charnelle, déconcertent toujours un peu notre pauvre psychologie. Faguet était là-dessus très affirmatif : « Fénelon et M^{me} Guyon, en toute pureté, sans aucune espèce de doute, disait-il, sont parfaitement amoureux l'un de l'autre, Fénelon un peu moins peut-être, ou du moins, moins démonstratif, mais tous les deux très vivement et du fond des profondeurs. » Et encore : « En un mot, c'était l'amour, avec plus d'abandon et de candide audace du côté de M^{me} Guyon, avec quelque réserve et précaution de la part de Fénelon, mais bien l'amour lui-même, à ne pas s'y tromper. » Et il est bien certain que la lecture des lettres qui nous ont été conservées de l'auteur du *Télémaque* et de l'auteur du *Moyen court* n'est pas pour démentir cette interprétation. Mais les lettres disent-elles toujours tout ce qu'elles semblent dire ? Ce qui est sûr, en tout cas, c'est que Fénelon a considéré M^{me} Guyon comme une sainte authentique, qu'il a vu en elle une inspirée de Dieu, qu'il s'est mis docilement sous sa direction spirituelle, et qu'il lui a dû le plein épanouissement de son âme. Avant elle, il aspirait à l'amour pur de Dieu ; à son école et à son exemple, ce pur amour divin est devenu en lui une réalité. Il aurait pu dire désormais comme Pascal : « Certitude. Certitude. Sentiment. Joie. Paix. » M^{me} Guyon lui a enseigné, à lui, l'homme subtil et complexe entre tous, le prix infini de la simplicité. Il se refera petit enfant, sans crainte de provoquer les sourires, et, fort de l'approbation admirative de son amie, il bravera avec une dédaigneuse sérénité les objections, les critiques, les condamnations des interprètes les plus autorisés de la tradition catholique.

Car sa « conversion » n'a pas tué en lui le vieil homme, si même elle n'a pas eu pour effet de le libérer définitivement des entraves que les convenances sociales, l'influence et l'exemple de ses maîtres, peut-être son désir de parvenir, lui avaient jusqu'alors imposées. Si l'on pouvait suivre dans le détail toutes les démarches de sa vie intérieure, on y saisirait, je crois, sur le vif, la lutte presque dramatique qui va s'engager désormais entre ses tendances natives et ses aspirations nouvelles à la simplicité, à l'humilité, à la sainteté chrétienne. Ses lettres à M^{me} Guyon sont bien curieuses à cet égard : il s'y confesse avec une ingénuité touchante. Il y revient souvent sur un trait distinctif de sa nature

qu'il ne parvient pas à réprimer, et qui ne se manifestera que trop dans ses différentes polémiques : l'attachement à son sens propre, une grande hauteur de dédain, une certaine dureté : « Je fis hier une faute d'indifférence et de dureté pour un homme malheureux que je dois considérer ; je la fis plusieurs fois en présence de plusieurs personnes qui en durent être mal édifiées. » « En cet état, je ne fais rien que porter le fardeau de moi-même ; même m'échappe-t-il des airs, des regards et des tons si secs et si dédaigneux que je m'étonne qu'on me puisse souffrir. » « Je décide avec hauteur, *je fais sentir je ne sais quoi de dédaigneux pour tout ce qui me déplaît, je souffre impatiemment la contradiction* ; je suis quelquefois prêt à bouder comme un enfant, si la honte ne me retenait ; je ne puis même cacher sur mon visage mon émotion... Je crois que Dieu me laissera encore longtemps cette sécheresse qui me fait faire tant de fautes envers le prochain, tantôt par des paroles dures, tantôt par un silence dédaigneux ou par des omissions sur les honnêtetés nécessaires envers les amis que j'aime davantage. » Voilà sans doute ce qui s'appelle se bien connaître soi-même.

Et c'est encore Fénelon qui nous découvre lui-même le fond secret d'ambition humaine qui couvait en lui. Quand, en 1689, il s'agit de donner un précepteur au duc de Bourgogne, Bossuet, ainsi qu'on l'a insinué, a-t-il souhaité qu'on lui confiât l'éducation du jeune prince, comme on lui avait confié celle du Dauphin ? La chose est possible, mais elle n'est pas prouvée ; et, au contraire, nous avons une lettre de Bossuet à la marquise de Laval, où il paraît se réjouir bien sincèrement de la nomination de Fénelon, de « l'éclat d'une vertu qui se cachait avec tant de soin » : « Enfin, madame, écrivait-il, nous ne perdrons pas M. l'abbé de Fénelon ; vous pourrez en jouir ; et moi, quoique provincial, je m'échapperai quelquefois pour aller l'embrasser. Recevez, je vous en conjure, les témoignages de ma joie... » En tout cas, ce poste de confiance, Fénelon, poussé d'ailleurs par son entourage de ducs et de duchesses, l'a passionnément désiré ; et c'est ce qui perce, presque malgré lui, dans une longue lettre à M^{me} Guyon où, tout en se défendant de vouloir son élévation, il avoue qu'elle ne lui est pas indifférente. « Enfin, conclut-il, malgré cette démangeaison intérieure, je suis en paix et je n'ai besoin de rien. » En dépit de son ardente et très sincère volonté d'humilité chrétienne, il était peut-être en paix moins qu'il ne le voulait bien dire.

On sait comment a éclaté, comment a évolué et comment s'est dénouée l'affaire du quiétisme. Introduction à Saint-Cyr, par M^{me} de Maintenon elle-même, de la personne et des écrits de M^{me} Guyon ; inquiétudes de Godet-Desmaraïs, évêque de Chartres ; ouverture des secrètes conférences d'Issy entre Bossuet, Tronson et Noailles, évêque de Châlons ; rédaction des trente-quatre articles approuvés et signés par Fénelon en personne ; entre temps, nomination de Fénelon à l'archevêché de Cambrai et consécration du nouvel archevêque par Bossuet ; communication par celui-ci du manuscrit de l'*Instruction sur les états d'oraison* et publication hâtive des *Maximes des Saints* ; condamnation par Rome de l'ouvrage après une longue polémique, et soumission finale de Fénelon : ce sont là les principaux épisodes de cette fâcheuse querelle qui a mis aux prises, pour la plus grande joie des « libertins », les deux représentants les plus qualifiés de l'Église de France.

Nous n'avons pas ici à en écrire l'histoire. Si nous le faisions, nous serions amenés à dire que les deux adversaires ont eu tous les deux tort et tous les deux raison. Bossuet a été dur, aisé, violent ; il s'est laissé emporter par la colère jusqu'à un point où un chrétien, et surtout un prêtre, ne devrait jamais aller, et son mot sur « le Montan de cette nouvelle Priscille » a trop justement été défini par Faguet « un acte d'empoisonneur ». Il est possible d'autre part que certaines profondeurs, certains raffinements, certaines « sublimités » du sentiment religieux aient échappé à son ferme bon sens un peu bourgeois, et même plébéien. La conception que Fénelon se formait de l'amour divin qui, pour être véritable, devait être, aux yeux de l'auteur des *Maximes des Saints*, entièrement dégagé de toute préoccupation utilitaire, de toute idée de châtiment ou de récompense, a paru à Bossuet trop aristocratique, trop dédaigneuse du « droit des humbles », et, partant, insuffisamment chrétienne : en quoi il ne se trompait pas, puisque Rome a condamné Fénelon. Mais a-t-il tenu suffisamment compte des exigences légitimes de certaines âmes d'élite, plus pures, plus saintes que les autres ? Il les aurait peut-être mieux comprises, si elles lui avaient été présentées par un autre homme que l'archevêque de Cambrai (1).

(1) Qui sait même s'il ne les a pas, assez spontanément, comprises, et s'il n'y avait pas, entre Fénelon et lui, un simple malentendu que quelques heures d'un franc entretien auraient suffi à dissiper ? C'est du moins ce qui paraît ressortir

Car celui-ci a usé à son égard de procédés dont Bossuet avait le droit de s'offenser. Comme s'il avait attendu d'être duc et archevêque pour rompre en visière avec son ancien maître, Fénelon n'a rien négligé pour froisser et exaspérer le grand vieillard auquel il devait tant : il renvoie dédaigneusement, sans le lire, sans un mot d'explication, le manuscrit de l'*Instruction* qu'il s'était dit « ravi » d'approuver ; il gagne son adversaire de vitesse et donne au public ses *Maximes des Saints* : la défense de M^{me} Guyon n'exigeait, semble-t-il, ni cette précipitation, ni cette insolence. Et dans la polémique qui suivit, n'a-t-il pas trop souvent oublié les égards qu'il devait aux cheveux blancs du frère illustre, auprès duquel il s'était montré jadis si aimablement empressé ? Même quand il a raison contre lui, il lui arrive de se donner tort par le ton qu'il affecte : ses ironies, ses faux-fuyants, ses subtilités, ses protestations d'innocence, de bonne foi, de charité chrétienne, son attitude de victime toujours gémissante, tout cela était de nature à irriter profondément Bossuet, à le provoquer aux répliques vengeresses. On sentait d'ailleurs, jusque sous les déclarations les plus humbles, une pensée très arrêtée, très sûre, trop sûre d'elle-même, obstinément attachée à son sens propre, et qui, une fois fixée dans ce qu'elle croit être la vérité, méprise orgueilleusement la contradiction et ne cédera jamais la moindre parcelle de terrain. Il n'y a que ces esprits, en apparence souples et ondoyants, pour être au fond les plus autoritaires des dogmatiques.

Enfin Rome parla et condonna en termes fort durs vingt-trois propositions des *Maximes des Saints*, qu'elle jugeait « téméraires, scandaleuses, malsonnantes, offensantes pour des oreilles pieuses, dangereuses en pratique, et respectivement erronées ». Fénelon se soumit docilement, non sans une certaine ostentation peut-être inutile. Dans son for intérieur, sa soumission fut-elle aussi complète qu'on l'a dit ? On en peut douter. Onze ans après le bref du Pape, n'écrivait-il pas encore : « Feu M. de Meaux a

d'un livre du P. Caussade, que l'abbé Bremond, non sans malice, vient de rééditer et de commenter à la librairie Bloud, sous ce titre : *Bossuet maître d'oraison, Instructions spirituelles en forme de dialogues sur les divers états d'oraison suivant la doctrine de M. Bossuet*. — Bossuet était au fond beaucoup plus mystique qu'on ne l'a parfois prétendu ; et telle de ses lettres à M^{me} de Schomberg, surtout ses lettres à la sœur Allix Clerginet, — M. Rébelliau l'a très bien montré ici même, — nous prouvent surabondamment qu'il n'avait, à cet égard, pas grand chose à apprendre de Fénelon et de M^{me} Guyon.

combattu mon livre par prévention pour une doctrine pernicieuse et *insoutenable*; on a toléré et laissé triompher cette *indigne doctrine*... Celui qui errait a prévalu, celui qui était exempt d'erreur a été écrasé. Dieu soit bénî! » Renan n'aurait pas mieux dit.

* * *

Depuis 1697, Fénelon était exilé dans son lointain archevêché de Cambrai, où l'on avait envoyé, a-t-on prétendu, pour l'écartier de l'archevêché de Paris. Très attaché à tous les devoirs de sa charge qu'en excellent prêtre qu'il était il remplissait dans la perfection, il souffrait de cet exil qui le tenait éloigné de la cour, où il comptait encore bien des partisans. Il aimait le Roi, disait-il, et bien qu'il l'ait très âprement critiqué, — notamment dans sa fameuse *Lettre à Louis XIV*, dont l'authenticité d'ailleurs m'inspire des doutes sérieux, — il n'y a aucune raison de le contredire. Mais il aimait plus encore les approches du pouvoir. De tout temps il avait rêvé d'exercer une influence sur les affaires publiques, et cette préoccupation n'a certainement pas été étrangère à la satisfaction que lui causa sa nomination comme précepteur du duc de Bourgogne. A ce moment-là, l'abbé Bremond l'a très justement observé, il ne pouvait s'agir pour lui de briguer jamais la succession d'un Richelieu ou d'un Mazarin. Mais, sans parler de l'action indirecte que pouvaient lui assurer sa situation à la cour et ses hautes relations, il était bien tentant pour lui de former selon ses idées le futur héritier du trône. Il y réussit, on le sait, presque trop bien, et il est à croire que si le duc de Bourgogne avait été roi de France, c'est Fénelon qui eût régné sous son nom.

Gardons-nous d'ailleurs de penser que l'ambition de ce dernier fût d'une essence vulgaire. Il avait de hautes raisons religieuses, et même patriotiques, pour souhaiter d'avoir une certaine part aux conseils du gouvernement. De plus, il croyait avoir les aptitudes et la vocation d'un homme d'État, et, si l'on en juge par les écrits politiques qu'il a laissés, il n'a pas dû, à cet égard, se tromper entièrement sur lui-même. Ainsi en ont jugé Émile Faguet, dans un lumineux article de son *Dix-septième siècle*, et même Brunetière qui, on le sait, n'était pas très tendre pour Fénelon. A lire les *Tables de Chaulnes* et les divers plans de gouvernement qu'il a rédigés, on se trouve en présence, non pas d'un rêveur, en dépit de quelques vues ou utopiques ou trop aristocratiques, mais d'un esprit très positif et qu'on sent prêt à agir.

En tout cas, si, vers la fin du XVII^e siècle, la monarchie française s'était réformée suivant les principes qu'il préconisait, elle aurait fort bien pu nous faire l'heureuse économie d'une révolution. Fénelon sentait tout cela, et c'est ce qui légitime cette soif d'action qu'il a si souvent manifestée, et qu'on lui a parfois injustement reprochée.

Un moment, à la mort du Dauphin, il put croire que son rêve allait prendre corps, et il se prépara plus activement que jamais à devenir le conseiller, le directeur du futur roi de France. Moins d'un an après, le duc de Bourgogne mourait à son tour, emportant avec lui les derniers espoirs et les dernières ambitions de celui qui avait été son maître. « Je suis saisi d'horreur, et malade de saisissement sans maladie », écrivait alors Fénelon. Il essaya bien, quelque temps encore, de faire prévaloir ses directions pour l'éducation des jeunes princes et la conduite à tenir dans les difficiles circonstances où se débattait alors la France. Mais le cœur n'y était plus guère. Il retrouvait pourtant quelques forces pour régler l'administration de son diocèse, pour combattre énergiquement le jansénisme, son ennemi de toujours, pour écrire de jolies lettres, pleines de grâce, à La Motte, au chevalier Destouches, à son petit-neveu « Fanfan », pour ramasser toute son expérience littéraire dans sa fameuse *Lettre sur les occupations de l'Académie française* : simples « divertissements » qui ne doivent pas nous donner le change sur le véritable état de son âme. Au fond, il était blessé à mort. Le détachement complet de lui-même et du monde qu'il n'avait pas su pratiquer, en dépit de toute sa piété, dans des temps plus heureux, il va le pratiquer maintenant avec un beau courage ; il se dépouille, il s'abîme, il se perd tout entier dans l'amour de Dieu. « Il n'y a, écrivait-il au duc de Chaulnes, il n'y a qu'à se détacher du monde et de soi-même ; il n'y a qu'à s'abandonner sans réserve aux desseins de Dieu. Nous en nourrissons notre amour-propre quand ils flattent nos désirs ; mais quand ils n'ont rien que de dur et de détruisant, notre amour-propre hypocrite et déguisé en dévotion se révolte contre la croix... O mon cher duc, mourons de bonne foi. » Et il le fit comme il le disait.

Il correspondait toujours avec M^{me} Guyon et la consultait sur toutes choses, même sur des questions d'administration

ecclésiastique. Enfin la mort, à laquelle il s'était si chrétien-
ment préparé, vint le prendre au début de l'année 1715. Quand,
à ses derniers moments, on lui présenta l'hostie, il dit : « Oui,
mon Sauveur Jésus-Christ, contenu réellement dans cette
hostie, est mon Dieu, il est mon juge, mais je l'aime bien
plus que je ne le crains. » Le théologien de l'amour pur se
retrouvait encore.

Ceux qui n'aiment pas beaucoup Fénelon ont souvent tiré parti contre lui d'un aveu d'une de ses lettres : « Au reste, je ne puis expliquer mon fond. Il m'échappe, il me paraît changer à toute heure. Je ne saurais guère rien dire qui ne me paraisse faux un moment après. Le défaut subsistant et que je tiens à dire, c'est que je tiens à moi et que l'amour-propre me décide souvent. » A la condition de n'en pas abuser contre l'auteur des *Maximes des Saints*, l'aveu est à retenir. Si l'on veut être tout à fait juste envers lui, il faut y joindre ces quelques lignes du *Télémaque*, que M. Cherel a finement relevées, et où, plus ou moins consciemment, Fénelon a tracé son propre portrait : « Voilà Ulysse lui-même ; voilà ses yeux pleins de feu, et dont le regard était si ferme ; voilà son air, d'abord froid et réservé, qui cachait tant de vivacité et de grâces ; je reconnaissais même ce sourire fin, cette action négligée, cette parole douce, simple et insinuante, qui persuadait sans qu'on eût le temps de s'en défier. »

VICTOR GIRAUD.

REVUE SCIENTIFIQUE

LA MUSIQUE MÉCANIQUE

Lors des funérailles d'Edison, on a sur le territoire entier des États-Unis éteint toutes les lampes électriques. Hommage original et touchant à celui qui réalisa le premier la lampe à incandescence.

Mais on eût pu aussi bien et non moins pertinemment, en son honneur, observer la « minute de silence » qui, depuis la guerre, est devenue une tradition populaire. La « minute de silence » eût possédé ici, non moins que la minute d'obscurité, une signification hautement symbolique. Edison est incontestablement le créateur de cette « musique mécanique » qui, si elle est sans action sur le silence éternel des espaces célestes dont s'effrayait Pascal, a du moins fortement réduit le royaume du silence dans nos espaces terrestres. Est-ce un bien, est-ce un mal ? Nous en discuterons. Mais, à coup sûr, c'est un fait, et de la plus haute importance et qui a métamorphosé puissamment la vie des sociétés humaines. C'est ce fait dont je voudrais aujourd'hui examiner les tenants et les aboutissants scientifiques et pratiques.

On a beau jeu à chercher des précurseurs à Edison dans l'invention du phonographe, comme on peut en chercher et souvent en trouver à la plupart des œuvres humaines. C'est imiter quelqu'un que de planter des choux. Déjà Cyrano de Bergerac dont les imaginations s'apparentent souvent,—avec un brin de charme littéraire en plus,—à celles de Jules Verne, nous a expliqué comment les habitants de la lune mettaient « les sons en boîte ».

« A l'ouverture de la boîte je trouvai dedans un je ne scay quoi de métal presque semblable à nos horloges, plein de je ne scay quels petits ressorts et de matière imperceptible... C'est un livre où, pour apprendre, les yeux sont inutiles : on n'a besoin que des oreilles. » On bande cette machine, puis « on tourne l'éguille sur le chapitre qu'on désire écouter, et en mesme temps il en sort comme de la bouche d'un homme ou d'un instrument de musique [c'est Cyrano qui parle et il oubliait ici que certains instruments n'ont pas de bouche, ce qui constitue une licence poétique bien pardonnable] tous les sons distincts et différents qui servaient entre les grands lunaires à l'expression du langage. » Quelle curieuse anticipation !

On peut même remonter plus haut et jusqu'à Rabelais, qui dans Pantagruel nous entretient de ces « paroles gelées » et mille autres cris qui à un moment tombèrent sur le tillac du navire et que les voyageurs ravivèrent en les chauffant entre leurs mains, et qu'ils écoutaient avec ravissement. « Mais il y en avait aussi de mal plaisantes à voir et horriblement fondues : Hin, hin, hin, tique, torche, brededin, brededae, fr, frr, fron, touboubou, ouon, ou-nouon, goth. » En lisant ces onomatopées rabelaisiennes ne vous semble-t-il pas entendre les fâcheux crissements, ronflements et nasillements qui précédaient et accompagnaient les émissions des premiers phonographes ? Si tout est dans tout, presque tout est dans Rabelais.

L'ordre chronologique nous amène pourtant à des choses plus sérieuses. C'est le physicien anglais Thomas Young qui, il y a cent vingt-cinq ans, — ce siècle, je veux dire le xix^e, avait sept ans, — traduit graphiquement les vibrations d'un corps sonore auquel est fixé un stylet léger qui enregistre ces vibrations sur une surface tournante enduite de noir de fumée. C'est un ouvrier français, — nonobstant son nom écossais, — Léon Scott, qui, en 1860, a l'idée de fixer le stylet non pas au corps sonore lui-même, mais à une membrane très légère qui, par suite de sa légèreté même, suivra fidèlement les vibrations du corps sonore, et crée ainsi le « phonautographe » encore utilisé aujourd'hui dans les laboratoires de phonétique. C'est Charles Cros, — cerveau tout fourmillant d'idées et dont nous reparlerons quelque jour à propos de la photographie des couleurs, — qui, dans un pli cacheté déposé à l'Académie des sciences en 1877, propose d'utiliser ce dispositif, non plus seulement pour l'analyse

des sons, mais pour leur synthèse, qui en un mot suggère la réversibilité de l'appareil.

C'est enfin, — et cet *enfin* est un *d'abord*, — Edison qui la même année et avant que le contenu du pli cacheté de Cros n'ait été dévoilé réalise cette réversibilité, et fabrique et montre et fait fonctionner le premier phonographe.

En matière d'invention la réalisation est presque tout, car c'est elle seule qui crée, qui fait sortir l'être du néant. Et c'est pourquoi, quelque mérite qu'aient eu les autres précurseurs dont nous venons de nommer les principaux, Edison est et reste le créateur du phonographe.

L'invention parut d'abord si prodigieuse que, — le fait est connu, mais vaut d'être rappelé, — lorsqu'elle fut présentée pour la première fois à notre Académie des Sciences le 11 mars 1878, un membre de la docte assemblée s'indigna que l'Académie se laissât duper par un ventriloque. Où le misonéisme va-t-il se nicher ?

Dans ce premier phonographe on parlait, ou même on chantait si le cœur vous en disait, devant une membrane en parchemin munie à une extrémité d'un cornet et à l'autre, d'un stylet qui s'enfonçait plus ou moins dans une feuille d'étain malléable fixée sur un cylindre tournant. En replaçant ensuite la pointe du stylet à son point de départ et en refaisant tourner le cylindre, — ce qui se faisait au moyen d'une manivelle, — ce stylet, suivant les diverses dénivellations du sillon qu'il avait tracé, faisait vibrer suivant leur rythme la membrane ; et les paroles ou les chants enregistrés jaillissaient du cornet, quelque peu adultérés certes, mais cependant reconnaissables.

Telle fut la véritable, l'authentique origine d'une des plus singulières révolutions que la science et la technique aient apportées dans les mœurs humaines.

L'étonnement fut grand. Il l'eût été moins, si l'on s'était mieux souvenu de ce qu'avaient constaté, dès longtemps auparavant, Thomas Young et ses émules. Grâce à eux, on savait fort bien ou du moins on eût dû savoir que la hauteur d'un son donné est caractérisée par le nombre de vibrations qu'émet, chaque seconde, le corps sonore, c'est-à-dire, comme disent les idoines, par la *fréquence* de ces vibrations. Quant au timbre de ces vibrations, qui fait que par exemple, le *la* normal d'un violoncelle diffère de celui d'un piano (bien que leur fréquence soit la même), il provient

de ce qu'aucun instrument n'émet qu'une vibration unique,

A la vibration, à l'ondulation principale qui caractérise par exemple le *la* normal se superposent toujours d'autres vibrations moins intenses dont les fréquences sont des multiples ou des sous-multiples de la vibration principale. On appelle ces vibrations surnuméraires des harmoniques, et leur nombre, leur fréquence et leur intensité dépendent de la nature et de la matière de l'instrument sonore et le caractérisent. Elles se superposent à l'ondulation sonore principale de telle sorte que celle-ci, au lieu d'avoir, — lorsqu'on l'enregistre au phonautographe, — une forme simple, a en réalité une forme assez compliquée provenant des ondulations harmoniques qui se superposent à l'onde principale et y traceent là des creux, là des bosses. L'onde résultante a ainsi une forme assez irrégulière, encore que sa fréquence, — c'est-à-dire le nombre de fois dont elle vibre par seconde, — soit toujours celle de l'onde principale. Ce sont ces irrégularités qui, par exemple, permettront immédiatement à un phonéticien exercé de distinguer, de différencier le *la* d'un violon de celui d'un piano.

Ce qui se passe pour une note donnée et ses harmoniques simultanées a lieu semblablement, lorsque plusieurs notes différentes sont émises en même temps, comme on le voit ou, pour mieux dire, comme on l'entend lorsque joue un orchestre. Les diverses ondulations émises synchroniquement par les instruments variés, se superposent, se renforçant par ci, se soustrayant par là, de telle sorte que c'est finalement une ondulation de forme assez compliquée qui traduit l'ensemble.

Que cette ondulation unique et compliquée, lorsqu'elle est traduite par le stylet et la membrane d'un phonographe, puisse nous donner les sensations simultanées et cependant distinctes correspondant au timbre de divers instruments, cela peut paraître fort surprenant *a priori*. Cela le paraîtra moins lorsqu'on se souviendra que notre oreille elle-même, ou du moins son organe récepteur, n'est pas autre chose qu'une membrane vibrante, le tympan, assez analogue à celle du phonographe et qui nécessairement comme celle-ci ne peut, à chaque instant de la durée, subir qu'un seul et unique mouvement, si compliquées, diverses et disparates, que puissent être d'ailleurs les amplitudes successives et les fréquences successives des divers mouvements élémentaires.

Tout ceci nous amène d'ailleurs à rappeler que les ondes sonores, — à l'encontre des lumineuses, — ne se peuvent propager

et transmettre qu'à travers des objets matériels, fussent-ils gazeux comme notre air. Le vide ne les transmet point. Si donc les espaces célestes retentissaient des musiques les plus merveilleuses ou des fracas les plus terribles, nous ne pourrions les ouir puisque le vide s'étend au delà de notre atmosphère. Le mot désespéré de Pascal ne doit donc point s'interpréter à la lettre et il était d'ailleurs bien trop savant pour avoir voulu employer autrement qu'au sens figuré cette célèbre image... qui pourtant ne laisse pas de n'être pas tout à fait satisfaisante pour un physicien. Mais il n'y aurait plus de littérature possible, s'il fallait tenir compte de tous les tatillons scrupules des gens de laboratoire.



Quel chemin parcouru depuis les premiers phonographes si nasillards et désagréables, et si peu sensibles qu'il fallait crier tout près du cornet pour l'enregistrement et tendre attentivement l'oreille pour l'audition, jusqu'aux appareils merveilleux, ou pour mieux dire souvent merveilleux, qui dans les cafés de tant de villes, dans les salons, dans les salles de danse, dans les fêtes publiques ou privées et même dans les églises... d'Amérique, versent copieusement au cœur des citadins, sinon quelque héroïsme, du moins les joies sonores de la mélodie et du rythme!

Parmi les éléments essentiels qui ont permis les progrès de la sensibilité et de la pureté phonographiques, il convient de citer entre tous les suivants :

Tout d'abord, le diaphragme, la membrane de papier et de parchemin du début résonnait comme un tambour, avait sa résonnance propre, — ce qu'il ne faut pas, car l'organe vibrant doit être un simple organe de transmission, personnellement muet, faute de quoi le *traduttore* devient *traditore*. Ces matières ont été remplacées d'abord par le mica qui est remarquablement fidèle et sans réactions sonores personnelles, puis, depuis peu, par des diaphragmes ondulés faits d'alliages métalliques spécialement étudiés.

La faible sensibilité des premiers *phonos*, — c'est ainsi qu'on dit maintenant, abréviairement de même qu'on dit *auto*, — était bien explicable. En effet les énergies sonores mises en jeu sont extrêmement faibles. Il faudrait environ dix millions de clairons sonnant ensemble à pleine force pour produire une puissance d'un cheval-vapeur. Or chacun sait que la plus petite *auto-*

mobile dispose d'un moteur d'au moins cinq chevaux vapeurs,

Pour améliorer la sensibilité, on s'est d'abord préoccupé de la matière et de la forme à donner à la partie proprement enregistreuse de l'appareil. La couche de métal plus ou moins malléable du premier phonographe a été remplacée par des matières plastiques susceptibles de devenir ensuite très dures, par des mélanges à base de cire et d'ailleurs fort variables. Aujourd'hui l'on s'arrange pour que cette matière soit légèrement ramollie par la chaleur pendant le tracé de l'aiguille enregistreuse, tout en ayant une composition telle que, refroidie, elle devienne extrêmement dure.

L'aiguille elle-même, le stylet enregistreur, a subi des modifications qu'il serait oiseux d'indiquer ici.

Mais voici deux perfectionnements qui furent très importants : tout d'abord au cylindre tournant des premiers appareils où le sillon s'inscrivait en forme d'hélice cylindrique on substitua les disques plats d'aujourd'hui où il s'inscrit en spirale. D'autre part, les premiers stylets inscrivaient les vibrations du diaphragme, — qui leur était perpendiculaire, — sous forme d'un sillon plus ou moins profond. Ces variations de profondeur du sillon traduisant les variations d'amplitude du mouvement du diaphragme avaient un grave inconvénient : lorsque la pointe devait remonter, elle avait à soulever le poids du diaphragme, de sa boîte et de son levier mobile, poids qui s'opposait alors à son mouvement et qui au contraire tendait à le précipiter lorsque la pointe devait descendre. Il en résultait de grandes imperfections dans le « rendu » des sons. Aussi maintenant a-t-on généralement adopté un diaphragme dont le plan est non plus perpendiculaire, mais parallèle à celui du stylet, et qui par conséquent déplace celui-ci non pas de haut en bas, mais de droite à gauche ; il s'ensuit que le stylet trace dans le disque non plus un sillon droit de profondeur variable, mais un sillon de profondeur fixe, mais de forme sinuuse. La pureté de la reproduction du son en est très améliorée et la *distorsion* des sons, comme disent les spécialistes, atténuée.

D'autre part, trois perfectionnements de nature électrique ont achevé d'amener le phonographe à son état actuel : le *haut-parleur* qui multiplie l'intensité sonore, le *pik-up* qu'on appelle aussi *traducteur* ou *reproducteur*, lorsque, en dépit de l'usage typhonique, on s'obstine à aimer les mots français, et qui permet de

peurs,
ipé de
entre-
s mal-
atières
es mé-
ard'hui
mollie
, tout
ienne
odifi-

npor-
areils
absti-
irale.
us du
d'un
r du
t du
pointe
e, de
son
ne la
ions
rale-
ndi-
uent
che;
llon
fixe,
son
les

ont
par-
aussi
an-
de

placer le disque d'enregistrement aussi loin qu'on veut, fût-ce à des kilomètres, de la source sonore, et enfin les *amplificateurs à lampes*. Comme ces trois appareils, dont le fonctionnement est d'ailleurs très curieux, appartiennent aussi bien, par les progrès essentiels qu'ils y ont créés, à la T. S. F. qu'à la phonographie, nous nous proposons de leur consacrer une étude particulière, — ils la méritent, — qui nous amènera tout naturellement du royaume du phonographe à celui de la radiophonie. Reste la question de la reproduction, je veux dire de la multiplication, de la fabrication à de nombreux exemplaires, des disques phonographiques : les premiers phonographes n'avaient qu'une seule édition, l'édition originale, de ce qu'ils avaient enregistré. Puis on moula les cylindres dans des cylindres matrices. Aujourd'hui, les disques s'éditent à la presse, comme les livres ou les monnaies : du disque original, on tire par galvanoplastie un disque métallique dont on fait une matrice qui, adaptée à une presse hydraulique, frappe à raison de quatre mille par heure, les disques dont la matière malléable à chaud est, à cet effet, présentée à la presse à une température d'environ 100 degrés.

Enfin on ne saurait se dispenser de signaler qu'à toutes ces machines parlantes le film sonore est venu apporter une nouvelle recrue et que demain sans doute les phonographes à films viendront réclamer et prendre impérieusement leur place à côté des phonographes à disque.

Pour conclure, voici un fait, mais éloquent : à l'occasion du récent centenaire de Beethoven, une maison d'édition de disques, une firme comme on dit dans l'argot d'aujourd'hui, a jeté dans le public, à 150 000 exemplaires, une anthologie des œuvres de celui qui fut à la fois le Titan et le Prométhée de la musique.

CHARLES NORDMANN.

ANDRÉ LE BRETON

Après Pierre Paris, et dans la même semaine, André Le Breton... Normaliens tous deux, ils appartenaient à cette promotion de 1879, où je les ai connus l'un et l'autre, si différents! A l'énergie un peu rude qui annonçait dans le futur « inventeur » de la Dame d'Elche un grand remueur de terre, faisait contraste la grâce mélancolique de ce jeune homme blond qu'une infirmité, — une boiterie qui l'obligeait à s'appuyer sur deux béquilles, — achevait de rendre intéressant. Un mélange de sensibilité romantique et de verve gamine nous le faisait comparer à Musset, ce Musset que personne n'a su lire comme lui, d'une voix si joliment nuancée et si tendre!

Entre les murs de la provinciale rue d'Ulm, il rêvait du Paris brillant des lettres et des arts. Déjà il envoyait de pimpantes chroniques au *Parlement*, ce paradoxalement éphémère journal d'Alexandre Ribot, où débutaient vers le même temps André Michel et André Hallays. Nous lui prédisions une belle carrière de célébrité parisienne.

Il eut la sagesse de ne pas se laisser prendre à ces mirages. Toutes ses rares qualités de pénétration, de finesse et d'esprit, il les consacra à l'enseignement de notre littérature. Plutôt que romancier, il se fit historien du roman : c'était sa voie. Il y a fait merveille. Professeur à l'Université de Bordeaux, son cours y attirait toute l'élite de la société. Le même succès l'attendait à Paris, lorsque la Sorbonne l'accueillit, — si tardivement!

Le Breton aura été, je le crains, le dernier représentant d'une forme d'enseignement qui consistait à parler littérairement de littérature. Ainsi, au chagrin que nous cause la perte de l'ami se joint le regret de voir disparaître avec lui ce qui nous restait de l'une des plus charmantes, — et des plus françaises, — entre nos traditions.

RENÉ DOUMIC.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

L'Île de France, rapatriant M. Pierre Laval, est entrée dans le port du Havre le 2 novembre. La presse a abondamment commenté les moindres détails de ce voyage historique; mais, en réalité, tant que le président du Conseil n'aura pas fourni au Parlement les explications qu'il lui promet, la curiosité universelle devra s'en tenir aux laconiques communiqués qui ont été donnés à la presse, d'un commun accord, par le Président Hoover et M. Laval. Nous avions mis en garde nos lecteurs contre l'illusion que des solutions définitives pouvaient être arrêtées à Washington. Tel n'était pas l'objet de l'invitation spontanément adressée par le Président des États-Unis au président du Conseil des ministres de la République française et acceptée par lui avec satisfaction. Il s'agissait seulement, après une loyale et franche confrontation de points de vue tantôt concordants et tantôt divergents, de préparer d'un commun accord les mesures qui seraient de nature à porter remède aux difficultés dont souffrent l'Europe et l'Amérique.

M. Gabriel Hanotaux, dans ce même numéro, montre avec force tout l'intérêt qui s'attache aux entretiens de Washington pour l'avenir de l'amitié franco-américaine qu'une propagande hostile avait réussi à compromettre. A ce point de vue, le bénéfice est net: la visite de M. Laval, ses entretiens avec le Président et les secrétaires d'État, et même sa conversation avec M. Borah, président de la Commission des affaires extérieures du Sénat, ont certainement dissipé des malentendus et précisé des incertitudes: avantage moral dont il est difficile d'évaluer l'importance et dont

l'avenir montrera la solidité. La manière nette, franche, dénuée d'artifices oratoires, de M. Laval paraît avoir favorablement impressionné l'opinion américaine. Les facteurs d'ordre psychologique n'apportent pas la solution des difficultés matérielles, mais ils la facilitent et la préparent.

On a défini assez exactement le voyage de M. Laval : la rencontre du franc et du dollar. Les monnaies saines ne prétendent pas imposer leur tutelle aux monnaies en détresse, elles se proposent au contraire de leur venir en aide et de travailler dans l'intérêt général. Le marasme financier de l'Allemagne et la crise de la livre sterling ont eu sur le marché américain une répercussion dangereuse. Les énormes crédits à court terme immobilisés en Allemagne risquaient de mettre en difficulté les plus solides banques des États-Unis et d'ébranler la valeur du dollar. Le dollar, roi du marché, n'était plus une monnaie indiscutée. La Banque de France suspendit le retrait de ses avoirs en dollars et s'arrangea pour restreindre le plus possible les sorties d'or américain à destination de Paris. Les exportations d'or des États-Unis se sont élevées, en un mois, à sept cents millions de dollars. Il suffit de se représenter ces réalités pour percevoir toute l'importance de la déclaration de Washington : les États-Unis et la France sont résolus à garder l'étalon-or. Une telle affirmation implique qu'ils sont aussi disposés à s'entr'aider pour y réussir. Cette déclaration domine le voyage de M. Laval et les entretiens de Washington ; il y a désormais, sur l'horizon monétaire et financier, un point fixe et immuable.

Si les banques américaines, par suite d'inquiétudes généralisées, étaient menacées d'un retrait massif des dépôts, elles n'y pourraient faire face et devraient recourir à un moratoire. Leurs capitaux sont en partie immobilisés, gelés dans les entreprises allemandes et les crédits à court terme. Les États-Unis avaient donc un besoin urgent d'établir qu'une confiance justifiée doit régner. On comprend dès lors toute l'importance de la déclaration du Président Hoover : « le monde souffre plus du gel de la confiance que du gel des crédits. » Mais s'il s'agit, comme c'est en effet le cas, d'une déperdition générale de la confiance, nous sommes en présence, non d'un fait économique, mais d'un phénomène politique et psychologique. Et par là nous sommes ramenés à la politique européenne et à l'avenir des relations franco-allemandes ; par là les États-Unis rentrent dans la politique euro-

péenne où le Congrès, interprète de l'opinion de l'Américain moyen, surtout de l'Américain du Middle-West et de l'Ouest, ne veut pas admettre qu'ils aillent se fourvoyer. Tel est le conflit intérieur qui pèse sur la politique américaine et ses rapports avec l'Europe.

La finance américaine a besoin d'employer ses disponibilités et, quand elle les a investies, de les maintenir liquides; elle est donc conduite à inciter le Gouvernement à intervenir dans les affaires de l'Europe en dépit du Congrès. Wall Street pousse le Gouvernement à une remise générale ou très large des dettes, afin que l'Allemagne, allégée de ce poids qui pèse en définitive sur elle, puisse rembourser ses créanciers américains. Mais, à l'encontre de cette politique, se dresse le Congrès qui accuse Wall Street d'avoir compromis la fortune des États-Unis par de folles spéculations, par des placements scabreux, et qui refuse, alors que le Trésor a besoin de toutes ses ressources, de se priver de rentrées importantes. Entre un Congrès intransigeant et une haute banque exigeante, M. Hoover tente de manœuvrer et de ménager sa réélection. Il comprend que, après le rôle que les États-Unis ont joué pendant la guerre, leur isolement est incompréhensible et, à la longue, insoutenable, car les intérêts sont indissolublement liés et associés; mais comment braver la résistance du Congrès et s'aliéner les citoyens nombreux dont M. Borah s'est fait l'interprète? L'intervention de l'honorable sénateur de l'Idaho n'est pas une incartade intempestive ou le fait d'un esprit agité; elle s'adresse avant tout au Président et, derrière lui, à la France, afin de l'avertir une fois de plus que le dernier mot, en matière de politique extérieure, appartient non au Président, mais au Congrès, ainsi que M. Wilson et la France en ont fait la fâcheuse expérience.

Le communiqué du 25 septembre indique les points sur lesquels M. Laval et M. Hoover sont arrivés à un accord de principe. Les points passés sous silence sont ceux au sujet desquels l'entente ne s'est pas établie et qui ont été réservés. Sur les questions financières, M. Laval s'est heurté à l'intransigeance de M. Ogden Mills, secrétaire d'État aux Finances, que le Président Hoover lui-même s'est vu obligé, au cours de la discussion, de rappeler à plus de modération et à des dispositions plus conciliantes. Le premier point mentionné dans le communiqué officiel concerne ce qu'on appelle le moratoire Hoover, consécutif à

l'intervention du Président le 20 juin; les deux chefs de gouvernement reconnaissent « qu'avant l'expiration de l'année de suspension Hoover, un arrangement couvrant la période de dépression économique peut être nécessaire, arrangement sur les termes et conditions duquel nos deux gouvernements font toutes réserves. L'initiative de cet arrangement devra être prise par les Puissances européennes principalement intéressées, dans le cadre de l'accord en vigueur avant le 1^{er} juillet 1931. »

Par cette déclaration, le Gouvernement des États-Unis reconnaît implicitement que son intervention inopinée et unilatérale du 20 juin a jeté le trouble dans l'aménagement des réparations et des dettes et qu'il serait imprudent de la renouveler; il reconnaît la nécessité d'un accord préalable à tout nouvel arrangement, dans le cadre du plan Young. Ainsi se trouve justifiée et confirmée l'insistance du Gouvernement français pour le maintien du plan Young dans son principe. Par là aussi se trouve admise par le Gouvernement de Washington, la connexion entre les dettes et les réparations. Par son initiative du 20 juin, M. Hoover est intervenu dans les affaires de l'Europe dont il ne peut plus se désintéresser, car la stabilité du dollar et le salut des banques américaines y sont impliqués. Il n'est pas possible de se désintéresser politiquement d'un continent auquel on s'intéresse économiquement et financièrement.

Le second point concerne l'étalon-or et nous en avons dit l'intérêt. Les deux présidents, ayant étudié « les principaux moyens, grâce auxquels les efforts de leurs gouvernements pourraient s'employer à la restauration de la stabilité économique et de la confiance, se déclarent convaincus de l'importance de la stabilité monétaire comme élément essentiel de la restauration de la vie économique normale dans le monde, pour laquelle le maintien de l'étalon-or en France et aux États-Unis constitue un facteur de première importance ». Cette affirmation solennelle a déjà produit son effet: elle a coupé court à une campagne insidieuse de la presse anglaise, entre autres, pour exagérer la faiblesse du dollar et laisser croire que le franc, à son tour, pourrait être ébranlé. Il est tout naturel que les Américains, dans la visite de M. Laval, aient pensé d'abord à ce qui leur semble le plus important pour leurs intérêts: l'avenir du dollar et la mobilisation des crédits à court terme, « congelés » dans la banquise allemande. Sur ces deux points essentiels ils ont atteint les résultats

tats souhaités ou sont en voie de les atteindre : les exportations d'or ont cessé et l'on cherche la meilleure méthode pour aménager le paiement futur de toutes les dettes du Reich, y compris celles des réparations. Pour les États-Unis, le voyage de M. Laval a donc donné ou promet des résultats qui seront d'autant plus substantiels que l'entente franco-américaine sera plus forte et active.

Le caractère des entretiens de Washington et leur objet principal ont été marqués, dès le retour de M. Laval à Paris, le 3 novembre, par un entretien avec l'ambassadeur du Reich. Il s'agit de la mise en œuvre du premier point du communiqué de Washington. M. Laval est revenu muni, non pas sans doute d'un blanc-seing, mais de la certitude que, dans l'ensemble, ses vues ont l'approbation du Président des États-Unis, réserve faite de l'autorité du Congrès d'une part, du Parlement de l'autre ; il a fait connaître, par le canal de M. de Hösch, au Gouvernement allemand que, le 1^{er} juillet 1932, la question des réparations rentrera dans le cadre général du plan Young et que, par conséquent, si l'Allemagne se trouve dans l'impossibilité de faire face à l'annuité de réparations pour 1932-1933, elle devra suivre la procédure prévue au plan Young, c'est-à-dire demander un moratoire et faire étudier sa capacité de paiement par le comité consultatif. Les abattements que les Puissances créancières consentiraient à l'Allemagne, auraient pour contre-partie une réduction équivalente de leurs dettes de guerre envers les États-Unis. Cette liaison a été admise en principe à Washington, réserve faite toujours de l'approbation du Congrès qui reste problématique. L'idéal serait une abolition complète des paiements de l'Europe à l'Amérique et de l'Allemagne à l'Europe, à l'exception d'une marge suffisante pour les réparations. C'est l'opinion et le vœu de Wall-Street, qui fait passer la reprise des affaires avant la douteuse perception des paiements européens ; mais le Congrès se laissera-t-il flétrir et, à peu de distance des élections, le Président aura-t-il assez d'autorité pour le convaincre ?

Quant aux crédits à court terme qui se montent au total formidable d'une douzaine de milliards de marks, le Gouvernement français, tout en se prêtant aux combinaisons qui pourraient en assurer le « dégel », n'admet pas qu'ils passent avant les paiements des réparations, comme le voudrait le Gouvernement du Reich ; les dettes aux particuliers doivent passer après les dettes aux

États. Les banques d'Angleterre et des États-Unis ont avancé, avec une imprudence inqualifiable, des sommes énormes aux banques du Reich qui ont financé les prodigalités des municipalités, les armements clandestins, les prêts à la Russie, un outillage industriel capable d'assurer la victoire économique à l'Allemagne sur leurs propres pays : il est naturel qu'elles en pâtissent. Toutefois, comme leur déconfiture complète aurait des conséquences désastreuses pour les finances et pour la renommée de ces deux pays, les gouvernements vont chercher, d'un commun accord, si le Reich s'y prête, une combinaison permettant d'aménager le règlement de toutes les dettes des banques allemandes moyennant certaines garanties. Plusieurs projets ont été, à cet effet, mis en avant, celui de M. Francqui qui a été discuté à Washington même où l'éminent financier belge a été reçu par M. Hoover pendant le séjour de M. Laval, celui de M. Rist le distingué professeur de Paris, ou une combinaison de l'un et de l'autre. Il s'agirait (projet Francqui) de créer une nouvelle banque de crédit international qui aurait pour tâche d'assurer d'abord la prorogation des crédits à court terme qui viennent à échéance le 1^{er} février prochain et ensuite de les transformer en crédits à trois ou cinq ans ; ou bien (projet Rist) de faire tirer directement par les banques crééditrices des traites, contresignées au préalable par la Reichsbank, qui seraient mises en circulation sur les divers marchés aux taux réguliers d'escompte des divers instituts d'émission.

Quelle que soit la suite que pourront recevoir ces divers projets, il appartient d'abord à M. Brüning, aux termes du communiqué de Washington, de formuler des propositions. M. Laval, avec une énergie méritoire, a entrepris une tâche difficile et son action est approuvée dans ses lignes générales par le Gouvernement de Washington et se poursuit en liaison avec lui, sans exclure naturellement les autres Puissances européennes. La situation de l'Allemagne est telle qu'elle ne peut plus se dérober. Le gel de la confiance, dont a parlé M. Hoover, d'où vient-il, sinon des prétentions du nationalisme allemand, de ses menaces, de ses bravades ? Et le gel des crédits qui a provoqué le fléchissement de la livre et qui menace le dollar lui-même, d'où vient-il sinon d'une politique financière désordonnée et catastrophique ? De quelque côté que l'on regarde, il faut en revenir à la formule que nous avons souvent répétée : il s'agit d'articuler à une Europe pacifiée une Allemagne pacifique. Une fois de plus,

l'intérêt européen coïncide avec l'intérêt français. L'Europe est en présence de la dernière tentative, peut-être, pour sauver ses finances, son crédit et consolider sa stabilité. Quant à l'Allemagne, c'est par le même chemin qu'elle trouvera son salut. La *Gazette de Francfort*, après avoir imaginé ce que M. Laval a appris en Amérique, ajoute : « Et nous, n'avons-nous rien appris ? Ceci du moins qu'il n'y a vraiment qu'une voie possible pour la politique extérieure allemande : celle qui passe par la France en accord avec les autres Puissances. »

Que l'invitation du Président des États-Unis et le rôle qui incombe, à la suite des entretiens de Washington, au chef du gouvernement français ait porté quelque ombrage à certaines Puissances, tout au moins à leur presse, il n'y a rien là que d'humain et de politique. Une partie de la presse anglaise a assailli ses relations de commentaires peu sympathiques. Ce n'est pas cependant notre faute si la livre sterling a connu une défaillance; sa solidité aurait été mieux assurée si, depuis l'armistice, la politique anglaise ne s'était systématiquement désolidarisée d'avec la France. Lorsque lord Balfour alla aux États-Unis négocier la consolidation de la dette anglaise envers l'Amérique, il ne prit pas soin de s'entendre avec nous ; et dernièrement le voyage mystérieux de M. Montagu Norman se fit sans accord préalable avec la Banque de France. L'Angleterre a payé cher les erreurs de tactique des Lloyd George et des d'Abernon. Au moment où, après avoir donné à l'Angleterre les marques les plus tangibles de son souci de la solidarité financière entre les grands États, M. Laval répond à l'appel de M. Hoover et travaille dans l'intérêt général autant que dans celui de son pays, il était en droit de compter sur des appréciations plus équitables, plus favorables.

La physionomie politique de l'Europe vient de subir une importante et heureuse modification : le peuple britannique, dans un sursaut d'énergie, a balayé, le 27 octobre, le parti socialiste. Jamais déroute politique ne fut plus complète. Toutes les fractions qui soutenaient le ministère d'union nationale dirigé par M. Ramsay MacDonald reviennent renforcées. Les conservateurs, à eux seuls, emportent 472 sièges, sur 612 ; les travaillistes nationaux gardent ou gagnent 13 sièges, les libéraux nationaux 68, les indépendants nationaux 3. L'opposition est réduite à 52 travaillistes et 4 libéraux : M. Lloyd George, sa fille et deux autres

membres de sa famille. Tous les anciens ministres travaillistes, à l'exception du seul M. Lansbury, sont battus. Tous les socialistes courageux qui ont fait passer le salut du pays avant leurs doctrines, M. MacDonald, M. Thomas, sont élus avec d'énormes majorités. La baisse de la livre sterling menaçait les sources mêmes de la vie économique de l'Angleterre; le peuple britannique l'a compris; cinq millions d'électeurs ou d'électrices ont changé de camp.

On ne sait, en vérité, ce qu'il convient d'admirer davantage, de la maturité politique du peuple anglais ou de son profond instinct de conservation nationale. L'Angleterre est le seul pays qui pratique dans sa vérité le système parlementaire qui est né d'elle et qui ne trouve que chez elle le climat moral où il peut s'épanouir. Le peuple anglais trouve naturel et utile de donner sa confiance tantôt à un parti novateur, tantôt à un parti conservateur. Quoi de plus raisonnable, en effet? N'y-a-t-il pas des temps où il est utile de réformer, de tenter de nouvelles expériences, et d'autres où il est opportun de restaurer et de conserver? Chez nous, un électeur qui voterait pour les conservateurs après avoir, quatre ans auparavant, voté pour les radicaux ou les socialistes, serait traité de renégat, et réciprocement. La lutte électorale est très vive, mais dès que le suffrage universel a jugé, quel respect les partis n'ont-ils pas les uns pour les autres? Les vainqueurs ne dansent pas la danse du scalp sur le corps des vaincus, parce qu'eux-mêmes ont été des vaincus ou le seront un jour. Le *speaker* est réélu à l'unanimité. Les partis, fortement organisés, ont leurs chefs obéis; il importe au Gouvernement lui-même que « l'opposition de Sa Majesté » ait un *leader* de valeur et soit sérieusement constituée. Les hommes de désordre n'ont aucun crédit sur le peuple: pas un seul communiste ne franchit les portes de Westminster. Le « nouveau parti » fondé par M. Mosley est anéanti. L'expérience tentée par le parti socialiste a échoué; elle conduisait le pays à sa ruine; elle n'a réalisé aucune de ses promesses; elle a laissé le chômage s'accroître, gaspillé les deniers publics, organisé la paresse; c'est assez. M. MacDonald, M. Thomas, M. Snowden ont eu l'admirable courage de donner eux-mêmes le coup de frein nécessaire; ils ont parlé au peuple anglais qui les a entendus. Il est impossible de pratiquer plus sainement le régime démocratique.

Et un journal radical, chez nous, se croit obligé de dire que la journée du 27 octobre marque « un recul de l'idée démocratique » !

Plusieurs facteurs ont joué en faveur du gouvernement national. Un nombre considérable de travailleurs, 122, étaient passés, lors de la consultation précédente, à la faveur d'élections « triangulaires » où le total des voix de leurs adversaires l'emportait sur le leur; dès lors que les libéraux, ici, et les conservateurs, là, se ralliaient au candidat « national », quelle que fût son étiquette, le travailleur devait être battu : tel était le cas de M. Henderson, le chef du parti. Le chiffre total des voix travailleurs a beaucoup moins baissé que le nombre des sièges obtenus. Pourtant, presque partout, le nombre des voix travailleurs a diminué ; les chômeurs eux-mêmes ont, en grand nombre, voté pour les conservateurs ; M. Henderson a mille voix de moins qu'aux précédentes élections. Les conservateurs obtiennent 14 805 000 voix, les libéraux nationaux 1 858 000, les travailleurs nationaux 311 000, les indépendants nationaux 66 000, les travailleurs 6 662 000, les libéraux 321 000, le nouveau parti 36 000, les communistes 71 000. La campagne de M. Snowden dénonçant ses anciens collègues, les ministres socialistes qui, devant le pays, se déclaraient fervents libre-échangistes, alors que, dans les délibérations du cabinet, ils s'étaient montrés partisans des droits de douane, a produit beaucoup d'effet. Les électeurs libéraux, en refusant de voter pour les travailleurs, malgré leur programme libre-échangiste, ont assuré la défaite du socialisme. Les élections municipales, qui ont eu lieu le 2 novembre dans 28 bourgs de Londres et un tiers des villes de province, ont achevé, notamment à Londres, la déroute du travailisme.

Le nouveau Gouvernement qui se constitue sous la présidence de M. MacDonald reste un gouvernement de coalition ; mais il faudra à M. Baldwin et à ses collègues conservateurs beaucoup de tact pour ne pas donner l'impression que le gouvernement est leur prisonnier. La presse conservatrice a beau déclarer qu'il s'agit d'une victoire nationale, non d'une victoire de parti, les chiffres sont plus éloquents que leurs arguments. Les élections se sont faites presque sans programme, si ce n'est le principe de droits protecteurs, contre le socialisme ; la victoire acquise, il va falloir établir un programme qui puisse être accepté par toutes les fractions de la majorité nationale. « Il est bien entendu, a déclaré sir Herbert Samuel, le leader du nouveau

groupe libéral, que la combinaison actuelle est une alliance, ce n'est pas une fusion. » La réforme des allocations de chômage, un système modéré de tarifs douaniers, la réalisation de l'unité économique de l'Empire par des droits préférentiels, telles vont être sans doute les premières réalisations du nouveau ministère.

La France n'a pas lieu de regretter le profond revirement politique qui vient de s'accomplir en Angleterre; elle a toujours trouvé, parmi les conservateurs, une plus juste compréhension de ses intérêts et des conditions où se développe la politique continentale. Le socialisme anglais partageait à l'égard de la France certains préjugés puritains et penchait plus volontiers du côté de l'Allemagne. L'influence générale qu'exercera dans le monde le nouveau Gouvernement sera plus saine, moins doctrinaire, plus politique. Mais l'établissement, en Angleterre, d'un régime protectionniste va léser gravement les intérêts français et il faut prévoir, de ce chef, de délicates négociations et de sérieuses difficultés. L'Angleterre a donné aux autres nations le réconfortant et sain exemple d'un peuple conscient de ses intérêts, capable d'y pourvoir lui-même et résolu, pour vivre, à se débarrasser des doctrines de mort : il est juste de lui en savoir gré.

RENÉ PINON.

ce, ce
image,
on de
entielles,
ns du

rement
ujours
sion de
conti-
France.
ôté de
monde
e, plus
protec-
nt prè-
s diffi-
ortant
apable
er des